
U d'/of OTTAWA
39003002162195

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

TOME 58.

SENLIS

IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THÉATRE FRANÇAIS,

COMPOSÉ

DES TRAGÉDIES, COMÉDIES ET DRAMES,

DES AUTEURS DU PREMIER ET DU SECOND ORDRE,

Restées au Théâtre Français;

AVEC UNE TABLE GÉNÉRALE.

THÉATRE DU SECOND ORDRE.

COMÉDIES EN PROSE. — TOME VII.



A PARIS,

CHEZ MME VEUVE DABO,

A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 16,

1823.

LE

DOUBLE VEUVAGE,

COMÉDIE,

PAR DUFRESNY,

Représentée, pour la première fois, le 8 mars 1702.

PERSONNAGES.

La Comtesse.

L'Intendant de la comtesse.

La Veuve, qui croit l'être de l'intendant.

Gusman, maître d'hôtel de la comtesse.

Dorante, neveu de l'intendant.

Thérèse, nièce de la veuve.

Une Suivante de la comtesse.

Frosine, servante de la veuve.

Le Suisse de la comtesse.

La Suissesse, femme du Suisse.

Deux Laquais.

La scène est dans un château de campagne, qui est à la comtesse.

LE

DOUBLE VEUVAGE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

DORANTE, FROSINE.

FROSINE.

Je suis ravie de vous voir de retour, monsieur; il y a une heure que je vous cherche dans le château, dans les jardins, partout enfin.

DORANTE.

Bon jour, Frosine, bon jour.

FROSINE.

Vous êtes arrivé tout à propos. Madame la comtesse, toute sa maison et moi, monsieur, nous vous attendons avec impatience : mais dites-moi vite des nouvelles de votre oncle, est-il mort ou en vie?

DORANTE.

Je n'en sais rien.

FROSINE.

Nous sommes dans la même incertitude. Il n'y a que ma maîtresse qui en soit certaine; nous lui avons confirmé cette mort, pour la faire tomber dans le panneau que nous lui tendons; elle se croit veuve, c'est là-dessus que nous fondons le projet de votre mariage.... m'entendez-vous, monsieur?

DORANTE.

Eh! plaît-il?

FROSINE.

Je vous dis que pour faciliter votre mariage avec Thérèse, madame la comtesse, qui vous protège tous deux, a fait jouer mille ressorts pour certifier à ma maîtresse que votre oncle est mort; elle est si sûre d'être veuve, qu'elle a pris le deuil dès hier... monsieur!

DORANTE.

Que me contes-tu donc là?

FROSINE.

Je vous conte vos affaires et les miennes; car les trente louis d'or que vous m'avez promis ont autant d'appas pour moi, que Thérèse en a pour vous. Ecoutez-moi donc : pour nous seconder, vous devez cacher à la veuve l'amour que vous avez pour sa nièce; car, si....

DORANTE.

Eh! je sais tout cela, je viens d'entretenir madame la comtesse.

FROSINE.

Pardon, monsieur, de mes discours inutiles ; je devois m'étendre d'abord sur les appas de cette jeune beauté, qui....

DORANTE.

Qu'elle a de charmes, Frosine! qu'elle a de charmes !

FROSINE.

Ce sont les plus jolis petits charmes ; ils n'ont que quinze ans ces charmes-là : il lui en vient de nouveaux tous les jours, et vous épouserez bientôt tout cela.

DORANTE.

C'est le plus grand malheur qui me puisse arriver.

FROSINE.

Un malheur de posséder ce que vous aimez tant! Voici quelques-unes de vos délicatesses bizarres : vous êtes le gentilhomme de France le plus raisonnable, mais votre amour n'a pas le sens commun. Parlez-moi raisonnablement, souhaitez-vous d'épouser?....

DORANTE.

Si je le souhaite!

FROSINE.

Puisque vous souhaitez ardemment ce mariage, travaillons-y donc de concert, et j'espère que Thérèse sera votre femme dès aujourd'hui.

DORANTE.

Hélas! c'est ce que je crains.

FROSINE.

Encore, oh! vous extravaguez : de grâce, monsieur, est-ce folie amoureuse, ou folie folle ?

DORANTE.

Non, Frosine, non ; ce n'est ni caprice, ni extravagance ; je crains avec raison ce que je souhaite avec ardeur. Je sens bien que je ne puis vivre sans l'aimable Thérèse, mais je prévois que nous serons malheureux ensemble ; en un mot, nous ne nous convenons point.

FROSINE.

Est-ce qu'il faut se convenir pour s'épouser ?

DORANTE.

Si tu savois la réception qu'elle vient de me faire !

FROSINE.

Elle a tort.

DORANTE.

Elle m'a reçu d'un air....

FROSINE.

Est-il possible ?

DORANTE.

Après huit jours d'absence....

FROSINE.

Elle vous reçoit froidement ?

DORANTE.

Elle me reçoit en sautant, dansant ; je la vois accourir d'une gaieté....

FROSINE.

Par ma foi vous n'êtes pas sage. Quoi! vous vous désespérez de ce qu'elle est ravie de vous voir?

DORANTE.

Ravie de me voir! Ah! je ne confonds point cette gaieté dissipée, avec le plaisir sensible et passionné que doit causer la vue de ce qu'on aime. Moi, par exemple, que son abord a pénétré, je suis resté immobile; un saisissement.... une langueur... mon cœur palpite... ma vue se trouble.... Ah! c'est ainsi q .e devroit s'exprimer sa passion; mais elle est incapable de cet amour solide et sensible qui peut seul contenter le mien.

FROSINE.

Si j'étois homme, je choisirois pour mon repos une femme qui fût toujours gaie, et jamais sensible.

DORANTE.

Je veux de la sensibilité.

FROSINE.

J'en voudrois dans une maîtresse, mais dans une épouse.... hon!

DORANTE.

C'en est tout l'agrément.

FROSINE.

C'est un agrément bien dangereux pour le mari.

DORANTE.

On peut être sensible et avoir de la vertu.

FROSINE.

La vertu ne rend pas toujours une épouse vertueuse; et j'aimerois mieux une femme qui n'eût pas de passions, qu'une femme qui les sût vaincre.

SCÈNE II.

DORANTE, FROSINE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *derrière le théâtre, chante.*

La, là, là. Là, là. Là, là, là, là, là.

DORANTE.

Entends-tu, Frosine? entends-tu?

FROSINE.

Elle a la voix jolie, n'est-ce pas?

DORANTE.

Après m'avoir vu contre elle dans un chagrin...

THÉRÈSE, *chante.*

La fille la plus sage,
Dans le printemps:
Pense à mettre en usage,
La danse et les chants;
On dit aussi que dans le printemps,
La fille la plus sage,
Là, là, là, là, là, là, là

FROSINE.

Eh bien! la fille la plus sage.

THÉRÈSE, *chante*

On dit aussi que dans le printemps
La fille la plus sage,
Pense au beau temps.

DORANTE *se tient à côté du théâtre.*

Je suis outré d'entendre cela.

THÉRÈSE.

Eh! vous voilà aussi vous, on ne vous voit quasi pas là; vous êtes enveloppé dans votre humeur sombre.

DORANTE.

Mon chagrin n'est que trop bien fondé.

THÉRÈSE.

Vous êtes fâché de me voir rire, et moi je ris de vous voir fâché.

DORANTE.

Est-ce ainsi que parle l'amour?

THÉRÈSE.

A propos d'amour, le vôtre sera-t-il toujours affligé?

DORANTE.

Si j'avois moins de délicatesse....

THÉRÈSE.

Vous seriez plus raisonnable.

DORANTE.

Est-il rien de plus raisonnable que mes plaintes?

THÉRÈSE.

Oh! vos extravagances sont toujours pleines de raison, mais elles ne sont pas réjouissantes.

DORANTE.

Quels discours, hélas! que votre caractère est éloigné du mien!

THÉRÈSE.

Mon caractère n'est pas plus éloigné du vôtre, que le vôtre est éloigné du mien.

FROSINE.

Le mariage rapprochera tout cela.

DORANTE.

Çà, Frosine, je te fais juge.

FROSINE.

Je n'ai pas le loisir de juger; accommodez-vous à l'amiable, je vais lever ma maîtresse.

THÉRÈSE.

Presse-la de s'habiller, car madame la comtesse veut la voir tout à l'heure.

FROSINE.

Votre tante n'est encore qu'éveillée, et entre le réveil et la sortie d'une demi-vieille il y a bien des cérémonies de toilette.

SCÈNE III.

DORANTE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Il faut tirer de l'argent de ma tante, c'est l'essentiel.

DORANTE.

L'essentiel est de savoir si nous nous convenons l'un et l'autre.

THÉRÈSE.

Belle demande! à l'humeur près, nous nous convenons à merveille, et je vous corrigerai de vos bizarreries.

DORANTE.

Je ne suis point bizarre, lorsqu'après des raisonnements solides, je conclus que votre gaieté...

THÉRÈSE.

Oh! ma gaieté, ma gaieté; je conclus, moi, moi, que ma gaieté vous doit prouver ma tendresse; et voici comme je raisonne : car vous m'avez appris à faire des raisonnements : vous savez avec quelle frayeur j'ai toujours envisagé le mariage, parce qu'il est triste; je crains donc le mariage naturellement, je vois qu'on me veut marier avec vous, et je n'en suis pas plus chagrine. Eh bien! être gaie en cette occasion-là, n'est-ce pas vous aimer?

DORANTE.

C'est ne me pas haïr.

THÉRÈSE.

Et ne me point fâcher du ton dont vous le prenez là, il me semble que c'est vous aimer assez passablement.

DORANTE.

Passablement est une expression bien touchante.... passablement!

THÉRÈSE.

Oh! je veux que vous me teniez compte de la joie que j'ai.

DORANTE.

Cette joie seroit à sa place, si vous étiez sûre que votre mariage réussît; mais, dans la situation où nous sommes, vous devriez trembler; et, si vous aimiez, on vous verroit comme moi, inquiète, agitée, et dans l'horreur d'une incertitude cruelle, languir, soupirer, gémir....

SCÈNE IV.

THÉRÈSE, DORANTE, LA COMTESSE, LA SUIVANTE.

LA COMTESSE.

Eh bien! Thérèse, je travaille à vous marier, n'êtes-vous pas ravie?

THÉRÈSE, *contrefaisant Dorante.*

Au contraire, madame, je suis inquiète, agitée, et dans l'horreur d'une incertitude cruelle, je languis, je soupire. (*A Dorante.*) Est-ce comme cela qu'on aime, monsieur?

LA COMTESSE.

Fort bien, Thérèse, fort bien : c'est moi, Dorante, qui lui ai dit de vous railler un peu de votre humeur chagrine. Ce n'est pas que je ne vous estime beaucoup, l'intérêt que je prends à votre mariage vous le prouve assez; mais j'ai résolu de rire aujourd'hui du ridicule de tous ceux qui sont ici autour de moi; je n'ai plus qu'un jour ennuyeux à passer à ma campagne, je veux me désennuyer de tout ce qui se présentera : notre veuve

sera le principal sujet de notre divertissement ; et la manière dont je m'y prends pour tirer de l'argent d'elle, est une espèce de comédie que je veux me donner.

THÉRÈSE.

Madame, si vous pouviez tirer beaucoup d'argent de ma tante, et ne vous guère moquer d'elle ! il faut avoir pitié des affligées.

LA COMTESSE.

Quand on lui annonça la mort de son mari, je m'aperçus que cette mort n'affligeoit que son visage.

DORANTE.

Quoi qu'il en soit, je vous prie de l'épargner ; car enfin, si son affliction est fausse, la mort de mon oncle est peut-être véritable, et mon oncle avoit l'honneur d'être votre intendant.

LA COMTESSE.

Oh ! il s'est enrichi à mes dépens, je veux rire aux dépens de sa veuve ; après tout, c'est une extravagante ; elle veut déshériter sa nièce, qui est ma filleule ; en un mot, elle hait celle que vous aimez : pourquoi la ménager ? seroit-ce parce qu'elle a de l'amour pour vous ?

DORANTE.

Si elle a de l'amour pour moi, c'est un ridicule inexcusable.

LA COMTESSE.

Un ridicule moins excusable, c'est l'empressement qu'elle eut hier de prendre le deuil. Made-

moiselle, dites-moi un peu comment elle a pu trouver ici à la campagne tout le crêpe dont elle s'est chargée?

LA SUIVANTE.

J'ai su ce matin de Frosine qu'elle gardoit dans sa cassette un habit de deuil tout prêt pour la mort de son mari. Elle dit qu'une femme régulière doit en user ainsi pour pouvoir célébrer sa douleur dès le premier moment du veuvage.

LA COMTESSE.

Et vous ne voulez pas que je me moque d'une telle vision? çà, Dorante, allez prendre le deuil aussi, pour lui prouver que vous êtes sûr de la mort de votre oncle.

THÉRÈSE.

Je vais aussi prendre le noir pour rendre la chose plus touchante.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, LA SUIVANTE.

LA COMTESSE.

Mademoiselle, il faudra que vous chantiez quelque petit air dans l'opéra que Gusman me prépare. Il est juste que mon domestique contribue aujourd'hui à me réjouir.

LA SUIVANTE.

Je voudrois que votre Suisse fût ici, car il chante plaisamment: sa femme est d'assez bonne humeur, et danse assez bien pour une Suissesse.

LA COMTESSE.

La voici : que vient-elle m'annoncer?

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LA SUIVANTE, LA SUISSESSE.

LA SUISSESSE.

Réjouissez-vous, madame, mon mari vient d'arriver des eaux.

LA COMTESSE.

J'en suis ravie ; il va nous apprendre si mon intendant est mort ou en vie : ne te l'a-t-il point déja dit ?

LA SUISSESSE.

Mon mari ne me dit jamais ses secrets, il a raison, car je suis trop babillarde, et je n'aime point non plus qu'il me conte rien, car il est si lendore ; il a la parole si longue, si longue, que j'aurois plutôt écouté cent douceurs d'un autre, qu'il ne m'en auroit dit une.

LA COMTESSE.

Que ne paroît-il donc ?

LA SUISSESSE.

Madame, pour paroître devant vous en courrier poli, il est allé se friser, se poudrer.

LA SUIVANTE.

Il se fardera aussi ; car il étoit allé aux eaux pour s'éclaircir le teint.

LA SUISSESSE.

Ne vous moquez point de lui, madame, il étoit allé aux eaux pour se bien porter, et pour m plaire; car, comme il m'aime beaucoup, j'aime sa santé.

LA COMTESSE.

Je suis ravie de vous voir de bonne humeur.

LA SUISSESSE.

J'y suis, parce que mon mari est revenu, et aussi parce que vous avez commandé à votre officier de nous faire boire tous à discrétion; les femmes de mon pays sont nées pour le vin, comme les Françoises pour l'amour; chacune a son usage, et souvent l'un n'empêche pas l'autre.

LA SUIVANTE.

Voici votre Suisse, madame. Il va vous faire un beau discours; car il a de l'érudition, votre Suisse.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, LE SUISSE, LA SUIVANTE.

LE SUISSE, *frisé, poudré, paré, fait plusieurs révérences.*

MONDEME, mondeme.

LA COMTESSE.

Ne perdons point de temps en révérences, dites-moi si mon intendant est mort.

LE SUISSE.

Je savoir toutes ces chouses-là dans l'extrême exaltitude.

LA COMTESSE.

Toutes ces choses-là consistent en un mot : est-il mort ou ne l'est-il pas ?

LE SUISSE.

Faut que moi conte ça par ordonnance ; car, quand je vous quitta, vous m'ordonnîtes que je vous apporta toutes les circonvenances de notre voyage en arrangement par écriture.

LA COMTESSE.

Fort bien ; ce que je veux savoir est écrit sur votre journal.

LE SUISSE.

Ma jornale, c'est de la parole sans papier, car je l'écriva dans mon jugement, par trois petites chapitres ; ce que nous partâmes, ce que nous séjournîmes, et ce que nous revenâmes.

LA COMTESSE.

Voilà une relation dans un bel ordre.

LE SUISSE.

A l'égard de premièrement, monsieur notre intendant, l'être fort ridicule, fort ridicule ; il y a dix ans que sa famme a du mariage, et qu'elle n'a point de génération, et que c'est pour cela qu'il alloit querir des enfants aux eaux, vlà de quoi il m'entretena tant qu'il arrivit.

LA COMTESSE.

Si ce récit ne me réjouissoit pas, il m'impatienteroit beaucoup.

LE SUISSE.

A l'égard de secondement, monsieur l'intendant est encore pu ridicule, car j'aime le bon vin, moi, et lui fut aux eaux pour boire de l'eau, et dans cette eau-là, au lieu d'enfants, il y trouvit tant de maladie, tant de maladie, qu'il en étoit mort quand il ressuscitit.

LA COMTESSE.

Nous voilà au fait. Il a pensé mourir, et n'en est pas mort. Écoutez, Suisse, il faut dire à la veuve, que quand son mari fut mort, il en mourut tout-à-fait.

LE SUISSE.

Ah! ah! ah! quand a ne se trouvera veuve que d'un homme en vie, nous rirons bien.

LA COMTESSE.

Quand arrivera mon intendant? où l'avez-vous laissé?

LE SUISSE.

Je passîmes hier par trente lieues d'ici, et tout contre-là son petit calèche romput. Va-t'en donc devant, me dit-il, car j'ai envie d'être malade ici tant qui sera dimanche, pour qu'on refasse mon calèche lundi, et je m'en vas mardi tout bellement.

LA COMTESSE.

A ce compte-là, il n'arrivera que demain, et ne viendra point aujourd'hui troubler notre projet. Çà, mademoiselle, que celles de mes femmes qui savent danser se préparent pour la noce que je prétends faire.

LA SUIVANTE.

Nous ferons de notre mieux pour vous plaire; et moi, qui chante fort mal, je ne laisserai pas de chanter quelques airs sur le veuvage.

LA COMTESSE.

C'est mon maître d'hôtel qui les a faits : il se pique d'être maître de musique, mon maître d'hôtel.

LA SUIVANTE.

C'est encore un autre original. Le voici, je crois qu'il compose, car il marche de mesure; tenez, tenez, madame, de la force dont il se tourmente, il est possédé du démon de la musique.

LA COMTESSE.

Chut, il ne nous voit pas; je veux m'en donner le plaisir.

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, LA SUIVANTE, GUSMAN.

GUSMAN, *composant et ne voyant pas la comtesse, entre en marchant de mesure, et la bat avec ses mains.*

La, la, la, la, cela ne vaut rien, morbleu : ne trouverai-je point quelque idée toute neuve?.... *(Lentement.)* La, la, la, la, non, ce début-là est dans Lulli.... La, la, la, la, la, la; Lulli encore.... La, la, la, la; encore Lulli : quoi! Lulli partout, de quelque côté que je me tourne! Je suis bien malheureux de n'être venu qu'après lui; car, parce que j'ai dans la tête tout ce qu'il a fait de beau, on dit que je le pille... La, la, la, la, la; fort bien cela... La, la, la, la, la, la; admirable... La, la, la; merveilleux. *(Il chante ces derniers mots.)* Et le second dessus. La, la, et la base.... ton, ton.... quelle fécondité! *(L'octave de haut en bas très-vite.)* La, la, la, la, la, la, la, la, quel reflux de génie! *(L'octave de bas en haut.)* La, la, la, la, la, la, la, la, *(sur le même ton.)* Les notes me gagnent, notons vite. *(Il tire des lignes, et ne dit plus rien, mais note sur son genou, un genou en terre. Il jette les yeux du côté de la comtesse, et, l'apercevant, met son chapeau par terre, et continue toujours. Il chante.)* Pardon, madame, pardon...., hon, hon, hon. *(Il note toujours.)* Je crains de perdre une idée. Hon, hon, hon... dont vous serez enchantée. Hon, hon, hon... je note le dernier ton.

(*Il se relève et salue la comtesse.*) C'est un duo pour un air de veuvage que vous m'avez commandé. (*Il donne à la suivante le papier sur lequel il a écrit.*) Tenez, mademoiselle, vous savez chanter à livre ouvert.

LA COMTESSE.

J'aperçois la veuve dans la galerie, je vais au-devant d'elle.

GUSMAN.

Chantons toujours, cela nous servira de répétition.

SCÈNE IX.

GUSMAN, LA SUIVANTE.

GUSMAN.

C'EST vous qui représentez la veuve, imitez bien l'affliction des veuves, pleurez depuis les yeux jusqu'au menton.

LA SUIVANTE *chante le rôle de la veuve.*

Pleurons, pleurons les malheurs du veuvage.
Sur un lugubre habit, un crèpe à triple étage
Effarouchera les amants:
L'horreur d'un linge uni qui me bat le visage!
Ni pretintailles ni rubans,
Pendant deux ans!
Pleurons, pleurons les malheurs du veuvage.

GUSMAN, *chante.*

Chantons, chantons les douceurs du veuvage.
Une fille craint le courroux

D'une mère un peu trop sage,
Une femme craint son époux;
Mais la veuve, hors d'esclavage,
Ne craint ni mère ni jaloux.
Chantons, chantons les douceurs du veuvage.

LA SUIVANTE.

Je perds un cher époux qui m'aima constamment.

GUSMAN.

Jusques au jour charmant
De votre mariage.

LA SUIVANTE.

Il me tenoit sans cesse un si tendre langage!
Sa complaisance, sa douceur,

GUSMAN.

Cachoit toujours quelque infidèle ardeur
A votre jalouse fureur.

LA SUIVANTE.

Ah! qu'il étoit d'une agréable humeur!

GUSMAN.

Quand il soupoit chez sa voisine.

LA SUIVANTE.

Quelle union fut pareille à la nôtre?
Nous n'avions entre nous que le oui et le non:

GUSMAN.

Mais quand vous disiez l'un, il disoit toujours l'autre.

LA SUIVANTE.

Il étoit bienfaisant.

GUSMAN.

En ville libéral.

LA SUIVANTE.

Et de tous les maris enfin,

GUSMAN.

Le plus brutal.

LA SUIVANTE.

Que de vertus il avoit en partage !

GUSMAN.

Que de défauts il avoit en partage !

ENSEMBLE.

Pleurons, pleurons les malheurs } du veuvage.
Chantons, chantons les douceurs }

SCÈNE X.

LA SUIVANTE, FROSINE, GUSMAN.

FROSINE, *à la suivante.*

Retirez-vous, ma maîtresse s'approche. (*A Gusman.*) Elle vient pleurer ici chemin faisant.

GUSMAN.

On en tirera plutôt de fausses larmes que de bon argent.

FROSINE.

Ne plaisante point : je crains bien que tout ceci ne soit périlleux pour elle.

GUSMAN.

Comment donc ?

FROSINE.

Elle m'a fait pitié, quand madame la comtesse lui a certifié son veuvage ; c'est un coup de poignard qu'elle lui a enfoncé dans le cœur.

GUSMAN.

Quoi ! elle a senti le coup ?

FROSINE.

Ce qui la fera mourir, ce n'est pas le coup, c'est le contre-coup; car le moment qui la détrompera d'un veuvage si doux, la fera mourir de douleur.

GUSMAN.

Venons au fait ; dis-moi, est-il bien vrai qu'elle soit amoureuse de Dorante, et qu'elle pense à l'épouser, aussitôt qu'elle croit son mari mort ?

FROSINE.

Elle y pensoit bien dès son vivant, et je me suis toujours doutée qu'elle destinoit au neveu la survivance de son oncle.

GUSMAN.

Par les confidences que le mari m'a faites, j'ai jugé qu'il destinoit aussi à la nièce le poste de la tante ; il me dit souvent que Thérèse n'est nièce de sa femme qu'au troisième degré.

FROSINE.

Ma maîtresse veut que Dorante ne soit quasi pas neveu de son oncle.

GUSMAN.

Ces sentiments m'étonnent dans une femme qui se pique d'une régularité de mœurs....

FROSINE.

Elle est régulière dans ses mœurs de parade, mais chez certaines femmes les mœurs de parade

et les mœurs négligées sont aussi differentes, que coiffure de jour et coiffure de nuit.

GUSMAN.

Tout bien considéré, je conclus que le mari et la femme excellent également dans l'hypocrisie conjugale.

FROSINE.

Ils s'embrassent à proportion des biens qu'ils espèrent l'un de l'autre.

GUSMAN.

Oui, l'intérêt lui seul produit dans certaines familles plus d'embrassades fausses, que l'amour et l'amitié n'en produisent de sincères dans tout Paris.

FROSINE.

La tendresse affectée de ces deux époux me réjouit; car, en certains moments, tel des deux qui a envie de dévisager l'autre, caresse la succession qu'il en espère.

GUSMAN.

J'admire la sagesse des lois de notre province, qui permet aux époux de s'entredonner leurs biens, car l'espérance d'hériter l'un de l'autre, est la seule digue qu'on peut opposer au torrent des querelles domestiques.

FROSINE.

Retire-toi, voici ma maîtresse. Pour gagner sa confiance, je vais lui aider à contrefaire l'affligée.

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, LA VEUVE, FROSINE.

LA COMTESSE.

Ménagez votre poitrine, madame, ménagez votre poitrine : gémir, soupirer, sanglotter, toutes ces démonstrations de douleur vous feroient plus de mal que la douleur même.

LA VEUVE.

Hélas !

LA COMTESSE.

Çà, madame, n'éludez point la proposition que je vous fais; répondez-moi précisément : vous n'aimez point à voir votre nièce, je veux l'éloigner de vous, et la marier en province : ne voulez-vous pas bien lui faire quelque présent ?

LA VEUVE.

Voici le quatrième jour de mon veuvage : le quatrième, n'est-ce pas, Frosine ?

FROSINE, *sur le même ton.*

Le quatrième, oui.

LA VEUVE, *à la comtesse.*

Eh bien ! madame, depuis ce temps-là je n'ai pris aucune nourriture.

FROSINE.

Nous ne nous nourrissons que d'affliction et d'orge mondée.

LA VEUVE.

Tout ce que je mange me reste sur l'estomac comme un plomb.

FROSINE.

Nous ne mangeons point, et ce que nous mangeons nous étouffe.

LA COMTESSE.

Répondez-moi donc, madame, consentez-vous....

LA VEUVE, *pleurant.*

Non, je ne serai pas en vie dans quatre jours.

LA COMTESSE.

Vivez, ne pleurez plus.

LA VEUVE.

Ah! je pleurerai encore dans trente ans.

FROSINE.

Mourir bientôt et pleurer long-temps, c'est notre dernière résolution.

LA VEUVE.

Je ne sais ce que je dis, Frosine.

FROSINE.

Je le vois bien.

LA VEUVE.

J'ai l'esprit troublé, madame, je ne suis pas en état de parler d'affaires; je suis si foible!

FROSINE.

Nous n'avons pas la force de marier Thérèse.

LA COMTESSE.

Tant que votre mari a vécu, vous m'alléguiez pour excuse que vous espériez avoir des enfants;

mais vos espérances et vos excuses sont mortes avec votre époux, vous êtes maîtresse de vos volontés ; il faut ou marier Thérèse, ou me dire que vous ne le voulez pas.

LA VEUVE.

Je ne puis me résoudre à marier ma nièce. Hélas ! je ne lui veux pas assez de mal pour l'exposer au mariage.

LA COMTESSE.

A vous entendre ainsi parler de mariage, on croiroit que vous vous en seriez mal trouvée.

LA VEUVE.

Au contraire, c'est parce que mon bonheur étoit parfait, que je ne veux pas marier ma nièce.

LA COMTESSE.

C'est une raison pour la marier.

LA VEUVE.

J'ai eu un mari trop aimable, je ne veux pas qu'elle en ait de sa vie.

LA COMTESSE.

Expliquez-vous mieux.

LA VEUVE.

Elle seroit trop affligée de le perdre ; la marier, ce seroit l'exposer à être veuve et malheureuse comme moi. Ah ! madame, dans l'abîme d'affliction où je me vois, la retraite et la solitude.... c'est le parti que ma nièce doit prendre.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas à votre nièce que la retraite convient.

LA VEUVE.

Ne m'en parlez plus, je suis trop affligée.

LA COMTESSE.

En un mot, votre nièce.....

LA VEUVE.

Non, non, je suis trop affligée; je veux qu'elle passe sa vie dans un couvent.

LA COMTESSE.

Par les mauvaises raisons que vous me dites, je comprends les bonnes que vous ne me dites pas. Vous voulez garder votre argent pour vous remarier.

LA VEUVE.

Moi! me remarier!

LA COMTESSE.

Écoutez, pour parvenir à un second mariage, vous avez besoin des grands biens que votre époux vous laisse, et ces grands biens ayant été gagnés d'une certaine façon dans mes affaires.... je pourrois.... (car je n'avois pas encore signé les comptes de votre mari....) c'est pourquoi je vous prie de ne me point refuser dix mille écus que vous avez dans votre cassette; je vous en prie, je vous en prie.

SCÈNE XII.

LA VEUVE, FROSINE.

LA VEUVE, *d'un air acariâtre.*

Je vous en prie, dit-elle, je vous en prie.

FROSINE.

Elle vous prie d'un air....

LA VEUVE.

Ces gens de qualité....

FROSINE.

Le prennent sur un ton.

LA VEUVE.

Croyent que leurs prières...

FROSINE.

Sont des commandements. Un grand seigneur qui prie un bourgeois de lui faire une grâce, c'est comme un sergent qui prie de payer une lettre de change.

LA VEUVE.

Elle parle comme si on la craignoit beaucoup.

FROSINE.

Vous la craindriez moins, si votre mari vivoit; car il étoit aussi habile à défendre sa proie, qu'il étoit fin pour l'attraper.

LA VEUVE.

Hélas! j'ai bien perdu.

FROSINE.

Madame la comtesse pourroit bien vous chicaner, oui. Vous me direz qu'elle ne peut faire que

de mauvaises chicanes à la veuve d'un honnête intendant, qui s'est enrichi comme les autres, à embrouiller des affaires ; mais enfin, si elle alloit vous faire rendre par injustice ce que votre mari a gagné équitablement ?

LA VEUVE.

C'est ce que je crains, Frosine.

FROSINE.

On opprime les veuves, parce qu'elles ont perdu leur appui.

LA VEUVE.

Leur appui, c'est bien dit. Hélas ! je suis sans appui.

FROSINE.

Sans appui ! c'est pourquoi vous devez contenter madame la comtesse, afin que, possédant paisiblement de grands biens, vous trouviez quelque jeune homme qui soit votre appui.

LA VEUVE.

Ah ! Frosine, si je pense à m'accommoder avec madame la comtesse, ce n'est que pour avoir du repos : mais, avant que de lui rien donner, je veux consulter quelque homme d'esprit.

FROSINE, *à part.*

Comme Dorante. (*Haut.*) Quelque homme d'esprit ; oui...

LA VEUVE.

Quelque homme de bon conseil.

FROSINE.

Fort bien.

LA VEUVE.

Quelque homme de tête.

FROSINE.

A propos, madame, Dorante est arrivé ce matin.

LA VEUVE.

Dorante est arrivé ?

FROSINE.

Oui, madame, il est homme d'esprit, Dorante.

LA VEUVE.

Assurément.

FROSINE.

Homme de bon conseil.

LA VEUVE.

Sans doute.

FROSINE.

Homme de tête; si vous lui communiquiez vos petites inquiétudes ?

LA VEUVE.

Il savoit les affaires de mon mari.

FROSINE.

Les vôtres seront bien entre ses mains

LA VEUVE.

Va lui dire qu'il vienne me trouver dans le jardin.

FROSINE.

Tout à l'heure, madame.

LA VEUVE.

Une personne sage doit prendre conseil.

FROSINE.

Vous suivrez celui de Dorante ? Quelle sagesse ! quelle sagesse !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

DORANTE, THÉRÈSE.

THÉRESE.

DITES-MOI donc vite ce qu'a produit votre conversation avec ma tante ?

DORANTE.

J'ai tourné son esprit de façon, qu'elle me laisse arbitre entre elle et madame la comtesse.

THÉRÈSE.

La plaisante chose !

DORANTE.

Je la vois disposée à vous donner tout ce que je jugerai à propos ; en un mot, elle facilitera notre union, sans le savoir.

THÉRÈSE.

Sans le savoir ! c'est ce qui me réjouit.

DORANTE.

Comprenez-vous quel est notre bonheur ?

THÉRÈSE.

Vous prendre pour juge contre elle-même ! rien n'est plus plaisant ; cela me charme.

DORANTE.

Vous êtes charmée du plaisant, c'est le plaisant seul qui vous touche d'abord. Eh ! votre premier

mouvement ne devroit-il pas être un sentiment vif et passionné du bonheur.....

THÉRÈSE.

Ce bonheur-là me touche aussi.

DORANTE.

Aussi, aussi! non, elle a des expressions...

THÉRÈSE.

Oh! ne me chicanez point. Je vais bien faire rire madame la comtesse.

DORANTE.

Quoi! me quitter sans me temoigner....

THÉRÈSE.

Je vous témoignerai des merveilles.

SCÈNE II.

THÉRÈSE, DORANTE, FROSINE.

THÉRÈSE.

Ah! Frosine, tout va le mieux du monde, tu me vois dans une joie... mais, en récompense, Dorante est bien chagrin; je crois qu'il souhaiteroit quasi que notre mariage ne se fît point, et qu'il survînt quelque obstacle.

FROSINE.

Il peut se réjouir, car l'obstacle est survenu; votre oncle est arrivé, monsieur.

DORANTE.

Mon oncle! oh ciel! je suis au désespoir.

THÉRÈSE.

Voilà tous nos projets renversés. Ah! Dorante, pourquoi m'aimez-vous tant? Que vous allez être malheureux! Hélas! j'aurai autant de chagrin que vous. Plus d'espérance; je suis désolée.

DORANTE.

Désolée, dites-vous?

THÉRÈSE.

Désolée, désespérée.

DORANTE.

Quoi! vous ressentez....

THÉRÈSE.

Que je suis malheureuse!

DORANTE.

Ah! quelle joie pour moi! vous êtes sensible, je suis aimé, je ne souhaite plus rien au monde, je ne voulois que votre cœur.

FROSINE.

Vous n'aurez que cela aussi.

DORANTE.

Mais, Frosine, est-il bien vrai que mon oncle soit ici? Quoi! dans le moment que je suis convaincu que je serois heureux! Ah ciel! est-il un malheur égal au mien?

SCÈNE III.

FROSINE, DORANTE, THÉRÈSE, GUSMAN.

GUSMAN.

L'INTENDANT de retour, quel contre-temps! prendre la poste pour venir nous désoler. La rage de sa femme va retomber sur nous. Fût-elle déja où elle croit son mari!

FROSINE.

Pour moi, je leur souhaite à tous deux ce qu'ils désirent : à la femme la mort du mari, et au mari la mort de la femme. A moins que leurs désirs ne s'accomplissent subitement, vous ne serez jamais marié.

DORANTE.

Voici mon oncle.

THÉRÈSE.

Que lui dirons-nous?

GUSMAN.

Je n'en sais rien.

SCÈNE IV.

L'INTENDANT, FROSINE, DORANTE, THÉRÈSE, GUSMAN.

L'INTENDANT.

OUAIS! que signifie donc tout ceci? J'ai beau questionner tous nos gens, chacun me tourne le dos sans me répondre.... Que vois-je? tous trois en deuil? Mon neveu, de qui portez-vous ce deuil-là?

DORANTE.

Monsieur.... *(Il fait une revérence, et s'en va.)*

L'INTENDANT.

Autre muet qui me fuit. Et vous, Thérèse, me direz-vous?...

THÉRÈSE, *autre révérence.*

Je n'en sais rien, monsieur.

L'INTENDANT.

Encore? Eh! je te prie, Frosine, tire-moi d'inquiétude : pourquoi ce grand deuil?

FROSINE, *s'en allant aussi.*

C'est pour courir le bal.

SCÈNE V.

L'INTENDANT, GUSMAN.

L'INTENDANT.

Et vous, Gusman, m'expliquerez-vous ce que je commence à soupçonner : car enfin ce n'est pas madame la comtesse qui est morte, tous ses gens seroient aussi en deuil. Mon cher Gusman, ne me cachez rien, vous êtes mon confident unique.

GUSMAN.

Eh! mais.... *(A part.)* Que diantre lui dirai-je?

L'INTENDANT.

Que dois-je penser en voyant cela?

GUSMAN.

En voyant ... leurs habits noirs.... vous devez penser.... qu'ils sont en deuil.

L'INTENDANT.

Hom ! je me doute....

GUSMAN.

Dites-moi de quoi vous vous doutez, je verrai bien si c'est la vérité.

L'INTENDANT.

C'est assurément.... mais je n'ose le croire.

GUSMAN.

Ni moi le dire.

L'INTENDANT.

Mon cœur me le dit assez... *(Il met ses mains sur ses yeux.)* Ma femme est morte.

GUSMAN, *à part.*

Il me vient une idée, faisons-lui croire.... Il est amoureux de Thérèse, et cela fera que.... cela est bon. Oui, ma foi. *(Haut.)* Monsieur, on devine toujours d'abord ce qu'on craint, ou ce qu'on souhaite le plus; vous l'avez deviné, votre femme est morte.

L'INTENDANT.

J'ai bien vu que personne n'osoit m'apprendre la nouvelle.

GUSMAN.

Cela saute aux yeux. Je n'osois vous le dire non plus, moi : mais je me suis ressouvenu que vous avez l'esprit fort.

L'INTENDANT.

Il faut s'attendre à tout dans la vie.

GUSMAN.

Vous soutenez tout cela comme un César.

L'INTENDANT.

Je gagerois qu'elle est morte la nuit du lundi au mardi.

GUSMAN.

Justement.

L'INTENDANT.

Car je me réveillai en sursaut.

GUSMAN.

Voyez la sympathie, quand on s'aime.

L'INTENDANT.

Je sentis une main froide.

GUSMAN.

Elle vous disoit adieu.

L'INTENDANT.

Je vis un fantôme invisible.... là.... qui disparoissoit. Mais comment cette mort est-elle arrivée ?

GUSMAN.

Je vais vous le dire, monsieur. Vous saurez que.... la nuit du lundi au mardi....

L'INTENDANT.

Oui.

GUSMAN.

Dans le moment qu'elle vous apparut.... il lui prit.... mais le fantôme vous aura dit tout cela.

L'INTENDANT.

Mais encore ?

GUSMAN.

Il lui prit.... je n'aime point à faire des récits douloureux.

L'INTENDANT.

Dites-moi quelques circonstances.

GUSMAN.

Si vous voulez absolument savoir les circonstances de sa maladie, je vous dirai que d'abord elle est morte subitement.

L'INTENDANT.

D'apoplexie?

GUSMAN.

Non, monsieur, de chagrin. On vient lui dire chez elle que vous étiez mort aux eaux ; tout d'un coup un saisissement la saisit.... elle tombe évanouie, l'évanouissement prit racine, et vous voilà veuf.

L'INTENDANT, *tirant son mouchoir.*

S'il est vrai qu'elle soit morte de douleur, je suis bien obligé de la pleurer . . hon!..

GUSMAN.

Ne pleurez pas encore, j'ai à vous parler d'affaires importantes.

L'INTENDANT.

Hélas ! j'ai fait une perte irréparable.... hon !

GUSMAN.

Cela se réparera, monsieur, car....

L'INTENDANT.

C'étoit la meilleure femme, hon ! hon !

GUSMAN.

Ecoutez-moi, de grâce.

L'INTENDANT.

Une complaisance, une douceur.. . hon !

GUSMAN.

Ecoutez-moi donc.

L'INTENDANT.

Une tendresse.. . hon!... sincère.... désintéressée.... hon!... c'étoit le meilleur cœur, le meilleur cœur.... hon! hon! hon!...

GUSMAN, *à part.*

Il va pleurer ici une heure, cela romproit mes mesures. (*Haut; il le tire par le bras.*) Monsieur, vous me faites compassion, et je fais conscience de vous laisser pleurer une femme qui n'est point morte de douleur; je vous ai dit cela d'abord pour vous consoler; mais la vérité, c'est que tous les médecins convinrent que... on a vu des femmes mourir de joie.

L'INTENDANT.

Je ne puis croire qu'elle souhaitât ma mort.

GUSMAN.

Poûr souhaiter votre mort, non; mais elle craignoit que vous vécussiez plus qu'elle.

L'INTENDANT.

Oh! pour cela, je le croirois bien.

GUSMAN.

Elle vouloit hériter de vous.

L'INTENDANT.

Oui.... L'intérêt....

GUSMAN.

L'intérêt la rendoit caressante; mais dans le fond elle avoit une dureté pour vous.

L'INTENDANT.

Ah ! c'étoit un mauvais cœur.

GUSMAN.

Vous souvient-il qu'un jour, enragée contre vous, elle se contraignit tant pour vous aller embrasser, qu'elle en eût crevé ? mais elle s'avisa de dire à son petit laquais toutes les injures qu'elle n'osoit vous dire, et pensa l'étrangler à votre intention.

L'INTENDANT.

C'étoit une méchante femme.

GUSMAN.

Une malice....

L'INTENDANT.

Cachée.

GUSMAN.

Noire.

L'INTENDANT.

J'en étois si indigné...

GUSMAN.

Une malignité....

L'INTENDANT.

Si outrée....

GUSMAN.

De démon....

L'INTENDANT.

Si excédé....

GUSMAN.

C'étoit un diable.

L'INTENDANT.

Que si elle n'étoit morte, j'en serois mort.

GUSMAN.

A présent que vous ne pleurez plus, souvenez-vous de la tendresse que vous aviez pour Thérèse, lorsque vous me fîtes confidence que vous vivriez plus long-temps que votre femme. Si vous aimez encore cette petite Thérèse, je vous plains, car madame la comtesse la marie aujourd'hui.

L'INTENDANT.

Aujourd'hui !

GUSMAN.

C'est de quoi j'ai voulu vous avertir en ami ; mais, avant que d'entrer en matière là-dessus, il est essentiel que vous évitiez madame la comtesse, jusqu'à ce que nous ayons pris certaines mesures avec Thérèse ; mais cachez-vous vite au fond de cet appartement, pendant que j'irai avertir Thérèse.

L'INTENDANT.

Tu m'inquiètes, et....

GUSMAN.

Entrez vite, et pour cause ; je vous amenerai Thérèse à l'instant : entrez vite.

SCÈNE VI.

GUSMAN, *seul.*

Mon idée est bonne, il donnera dans le panneau ; c'est un petit génie foible, habile dans les affaires, et sot partout ailleurs. On en voit tant comme cela! Courons avertir... mais, si quelqu'un venoit le détromper. (*Il va.*) Il faut pourtant que j'aille. (*Il revient.*) Il faut que je reste aussi. Par où commencer? appelons quelqu'un de nos gens.

SCÈNE VII.

GUSMAN, LE SUISSE, LA SUISSESSE, DEUX LAQUAIS.

LA SUISSESSE.

Ah! monsieur le maître, notre intendant est revenu, quel malheur!

LE SUISSE.

Y revenir en poste, et vlà le malheur.

LA SUISSESSE ET UN LAQUAIS.

Vlà le malheur.

LE SUISSE.

Drès que son femme l'aura vu, a se doutera bien qu'il n'est plus mort.

LA SUISSESSE.

Plus de mariage.

LE SUISSE.

On ne boira point; pu de noce. Nous ne boirons plus.

LA SUISSESSE ET LE LAQUAIS.

Plus.

GUSMAN.

Écoutez-moi. Si vous voulez boire, il faut lui faire croire que sa femme est morte.

LE SUISSE.

Oh! oh! les vlà donc morts tous deux?

LA SUISSESSE.

Et les voilà tous deux veufs?

GUSMAN.

S'il vous questionne, ne répondez autre chose que, elle est morte; mais quand cela? mais comment? mais pourquoi?

LE SUISSE.

Elle est morte.

GUSMAN.

Fort bien, mais ce n'est pas le tout, il faut l'empêcher de sortir de ces deux salles-ci; et pour cela il faut contrefaire les ivrognes.

LA SUISSESSE.

Je conduirai tout cela; nous le ferons boire malgré lui.

GUSMAN.

Oui, gardez-le moi jusqu'à ce que je revienne.

SCÈNE VIII.

LE SUISSE, LA SUISSESSE, DEUX LAQUAIS.

LE SUISSE.

Faut li dire pour toute guialogue : votre femme est morte, et buvons.

LA SUISSESSE.

A propos de sa femme morte, il nous écoute. Chante-lui cette chanson que tu sais.

LE SUISSE.

Ah! ah! ce chanson de consolation à boire : la vlà.... hem....

Chagrin, chagrin contre ta noir fisage,
Moi savoir prendre un joyeux trinquement.
Poire un pti coup pour un pti chagrinage,
Pour un pu grand, poire pu grandement.
Mais quand ché nou mon fame fait tapage,
En enrageant avalir tout. (*Il boit.*)
Moi craindre point sti rage.

Si pour mourir mon fame étoit partie,
Moi consolir par un pti trinquement;
Pour consolir de ce qu'al est en vie,
Me faut trinquer beaucoup pu grandement.
Quand son galant veut que moi ne voir goutte,
Par tremblement avalir tout,
Sans l'y perdre un pti goutte.

SCÈNE IX.

LE SUISSE, LA SUISSESSE, DEUX LAQUAIS, L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

Qu'est-ce à dire donc, se réjouir ainsi de mon affliction ?

LE SUISSE, *faisant l'ivrogne.*

Votre femme est morte, et buvons.

LA SUISSESSE ET LES LAQUAIS.

Et buvons.

L'INTENDANT.

Ces marauds-là sont ivres.

LE SUISSE, *l'arrêtant.*

Il faut boire l'affliction.

L'INTENDANT *veut passer.*

Qu'est-ce à dire donc ?

UN LAQUAIS *apporte un banc.*

Consolez-vous dans ce fauteuil.

L'INTENDANT.

Morbleu !

LA SUISSESSE, *l'arrêtant.*

Votre femme est partie, il faut boire jusqu'à ce qu'elle revienne.

LE SUISSE.

Quand ma femme sera morte, je m'enivrerai sur l'éphitalaphe.

L'INTENDANT.

Je ne gagnerai rien avec ces ivrognes-ci ; rentrons pour attendre Gusman.

LA SUISSESSE.

En attendant que Gusman vienne, chantons une petite chanson à boire.

Ma voisine est très-jolie,
Mais ce qui me déplaît fort,
Elle est toujours endormie,
Son mari jamais ne dort.
Quand leur humeur me chagrine,
Je porte chez eux d'un vin
Qui réveille la voisine,
Et fait dormir le voisin.

LE SUISSE.

Mon voisin me dit sans cesse,
Qu'il me veut fournir de vin;
Je connois bien sa finesse,
Mais moi l'être encore plus fin.
Fais semblant d'être facile,
Moi ferai semblant de rien;
Pendant qu'il fera le gille,
Je lui boirai tout son bien.

LA SUISSESSE.

Mon mari, je suis trop sage,
Et mon cœur simple et benin
N'auroit jamais le courage
De tromper un bon voisin.
Car s'il faisoit la dépense,
D'apporter du vin chez nous,
Je croirois en conscience
Devoir le payer pour vous.

SCÈNE X.

L'INTENDANT, GUSMAN, THÉRÈSE.

GUSMAN, *faisant retirer les ivrognes.*

Chut, retirez-vous tous. Çà, mademoiselle, entrez là-dedans.

THÉRÈSE.

Le voici : je vais jouer mon rôle à merveille.

L'INTENDANT.

Ah ! les voilà partis, allons joindre Gusman.

THÉRÈSE.

Je viens implorer votre bonté, monsieur, je suis désolée.

L'INTENDANT.

Consolez-vous, ma chère enfant, j'empêcherai bien que madame la comtesse ne vous marie.

THÉRÈSE.

Elle veut me marier à un homme qui n'a pas un sol, c'est ce qui me désole.

GUSMAN.

Pas un sol ! Monsieur, vous savez qu'elle n'a rien, et quand rien se marie avec rien, cela fait des enfants si tristes !.. Madame la comtesse dit que cet homme-là fera fortune.

THÉRÈSE.

Je ne me connois en fortunes que quand je les vois toutes faites.

GUSMAN.

Elle dit qu'il est jeune.

THÉRÈSE.

Il en sera plus inconstant.

GUSMAN.

Plus un homme est âgé, plus il y a d'apparence qu'il vous aimera le reste de sa vie.

THÉRÈSE.

J'ai toujours souhaité un mari dont l'humeur fût éprouvée.

GUSMAN.

Qui eût déja été marié.

THÉRÈSE.

Qui ait toujours eu pour sa femme mille complaisances.

GUSMAN, *à l'intendant.*

Comme vous, par exemple.

THÉRÈSE.

Hélas! je ne serai jamais si heureuse que ma tante l'étoit.

L'INTENDANT.

J'admire la prudence, la sagesse et le bon goût de cette personne-là.

THÉRÈSE.

C'est mon goût naturel; vous savez, monsieur, que je suis incapable de ces amours de jeunesse: mais en récompense je suis capable d'une bonne petite amitié naturelle pour ceux qui me font du bien.

L'INTENDANT.

Les beaux sentiments ! les beaux sentiments!... J'en suis si charmé, si transporté, que je vais de ce pas trouver madame la comtesse. Ah! la voilà dans la galerie. Je vais lui parler de bonne sorte.

SCÈNE XI.

THÉRÈSE, GUSMAN.

THÉRÈSE.

CELA ne va pas mal ; mais si ma tante alloit rentrer ?

GUSMAN.

Ne craignez rien, nos deux défunts ne sauroient se rencontrer sitôt ; car Dorante s'est emparé de la femme dans le jardin, et nous tenons ici le mari : madame la comtesse a le mot, et elle va le ramener dans son appartement.

THÉRÈSE.

Tâchons donc de faire aussi bien de notre côté, que Dorante a fait du sien.

GUSMAN.

Il faut que vous mettiez à contribution l'amour du vieillard veuf, pendant que Dorante fera consigner sa vieille veuve.

SCÈNE XII.

GUSMAN, THÉRÈSE, LA COMTESSE, FROSINE, L'INTENDANT.

LA COMTESSE.

L'AMOUR ne se cache point, monsieur, et vous m'avez abordé d'une manière à me persuader que vous en avez beaucoup pour Thérèse.

L'INTENDANT.

Point du tout, madame, mais enfin....

LA COMTESSE.

Je n'ai qu'un mot à vous dire là-dessus. Si vous voulez que je ne marie point Thérèse, et que je vous la garde pour vous consoler de votre veuvage dans quelque temps d'ici, il faut que vous fassiez du bien à votre neveu; vous savez que je l'estime, je vous ai parlé cent fois inutilement pour lui, je me sers de l'occasion; le notaire est là-dedans, je vais marier Thérèse à vos yeux, si vous n'assurez quelque bien à votre neveu.

L'INTENDANT.

Je suis raisonnable, madame.

LA COMTESSE.

Nous allons voir : mais pour convenir de nos faits, entrons dans mon appartement. Suivez-nous, Thérèse; votre présence facilitera cet accommodement-ci.

SCÈNE XIII.

FROSINE, DORANTE.

DORANTE.

Eh bien, Frosine?

FROSINE.

Ils sont après à taxer votre oncle. Qu'avez-vous fait pour hâter la libéralité de la veuve ?

DORANTE.

Je la presse vivement ; mais elle me presse vivement aussi.

FROSINE.

C'est que son amour la presse de même.

DORANTE.

Je feins de ne rien comprendre à ses discours passionnés ; mais moins je lui parois intelligent, plus elle se rend intelligible ; je n'y pouvois plus tenir ; je l'ai laissée seule dans le jardin, où elle est restée pour cacher son trouble : elle soupire, elle s'agite.

FROSINE.

C'est la déclaration qui opère, cela veut sortir, elle en aura le cœur net.... La voici, voyez si ces portes sont bien fermées, de peur d'accident. Elle médite quelque déclaration qui soit obscure et intelligible.

SCÈNE XIV.

FROSINE, LA VEUVE, DORANTE, *un peu éloigné.*

LA VEUVE.

Ah! Frosine, que j'ai de honte de t'avoir avoué là-bas les vues éloignées que j'ai pour Dorante!

FROSINE.

Pourvu que ces vues éloignées ne s'approchent point trop, je les approuve.

LA VEUVE.

Serai-je donc moins vertueuse que ces femmes anciennes, qui n'envisageoient d'autre consolation que d'avaler les cendres de leurs époux?

FROSINE.

Vous voyez dans un neveu les cendres vivantes de son oncle. Une prise de ces cendres-là vous guérira de vos scrupules.

LA VEUVE.

Frosine, dis-moi, Dorante ne se douteroit-il point de mes sentiments?

FROSINE.

Non, vraiment; mais soyez discrète, car un homme entend les veuves à demi-mot.

LA VEUVE.

Je viens de l'entretenir avec une indifférence, une froideur....

FROSINE.

Voilà ce que fait la vertu.

LA VEUVE.

J'ai éloigné toutes les idées de tendresse avec une circonspection; mais finement, délicatement. Hélas! avec toutes ces précautions je ne laisse pas d'avoir des remords continuels; je m'imagine sans cesse que l'âme du défunt me reproche.... oui, dans ce moment même, j'entends ses plaintes, le son de sa voix est actuellement dans mes oreilles.

DORANTE, *à qui Frosine a fait signe de s'approcher.*

Madame.

LA VEUVE, *ayant peur.*

Ah ciel! ah! c'est vous, Dorante? vous m'avez fait une peur.... j'ai cru entendre la voix de mon mari.

DORANTE.

J'ai en effet le son de la voix tout semblable à celui qu'avoit mon oncle, tout le monde s'y méprenoit.

LA VEUVE.

Il avoit le son de la voix fort agréable, mon mari.

DORANTE.

Parlons de vos affaires.

LA VEUVE.

C'est une chose merveilleuse que la ressemblance dans les familles. Vous avez toutes les manières de votre oncle, et ses manières me charmoient.

DORANTE.

Suivant les conseils que je vous ai donnés....

LA VEUVE.

Vous avez son geste, sa démarche, son air de visage; j'aimois tant votre air de visage!

DORANTE.

Pensons à terminer.

LA VEUVE.

Ce qui me charmoit encore dans mon époux, c'est votre douceur, votre esprit, toute votre personne enfin.

DORANTE.

Madame, je vous ai dit de quelle conséquence il est pour vous de contenter au plus vite madame la comtesse; vous ne m'honorez point de votre attention.

LA VEUVE.

De l'attention? c'est vous qui n'en avez guère. Vous me pressez de donner tout mon bien; vous ne savez pas que plus j'en aurai.... mieux ce sera pour vous.... n'est-ce pas, Frosine?... car, dans la suite.... vous entendez bien, monsieur... je pourrai bien vous.... n'est-ce pas, Frosine?... je ne m'explique point.... vous entendez bien, monsieur.... car la bienséance me défend de vous dire....

FROSINE.

Tout ce que vous lui avez déja dit.

LA VEUVE.

Je vous dirai seulement qu'ayant fait réflexion sur ce que madame la comtesse ne veut point me dire quel est le mari qu'elle destine à ma nièce, je crains que ce ne soit vous.

DORANTE.

Moi, madame!

FROSINE.

Monsieur est trop sage pour ne pas aller droit à la source du bien.

LA VEUVE.

Je le crois ; mais de peur que madame la comtesse ne vous donne malgré vous à ma nièce, j'ai résolu de ne donner mon argent qu'en signant le contrat de ma nièce avec un autre mari que vous, avec un autre.... et j'ai mille bonnes raisons à vous communiquer là-dessus. Suivez-moi tous deux.

DORANTE.

Frosine.

FROSINE.

Monsieur.

SCÈNE XV.

FROSINE, DORANTE, GUSMAN.

FROSINE.

Ah ! Gusman, tout va mal de ce côté-ci.

GUSMAN.

Ah! Frosine, tout va encore plus mal de l'autre.

FROSINE.

Elle veut bien donner, à la vérité.

GUSMAN.

A la vérité il veut bien donner aussi.

FROSINE.

Mais, Gusman.

GUSMAN.

Mais, Frosine.

FROSINE.

Elle veut s'assurer Dorante.

GUSMAN.

Il veut être nanti de Thérèse ; il donnera en signant le contrat, dit-il.

FROSINE.

En signant le contrat, dit-elle.

DORANTE.

C'est-à-dire que mon malheur est sans ressource !

GUSMAN.

Je n'y en vois nulle.

FROSINE.

Mon génie est épuisé.

GUSMAN.

Notre intrigue tombe d'elle-même.

DORANTE.

Juste ciel ! que deviendrai-je ?

SCÈNE XVI.

GUSMAN, FROSINE.

GUSMAN.

Frosine, donnons-nous au moins à nous deux le plaisir de voir finir ce double veuvage.

FROSINE.

Que veux-tu que je voie? nous n'en pouvons tirer nulle utilité, et je n'ai pas le courage d'en rire.

SCÈNE XVII.

GUSMAN, *seul.*

Moi, j'ai toujours le courage de me réjouir. Voyons ce que deviendra tout ceci : le mari est resté seul dans cet appartement-là, sa femme est seule dans celui-ci; ils ont tous deux la bride sur le cou. Voyons qui sortira le premier. Bon, voici le mari; j'aperçois aussi la femme. Éteignons les lumières, pour faire durer plus long-temps le double veuvage.

SCÈNE XVIII.

GUSMAN, L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

Madame la comtesse croyoit avoir trouvé sa dupe, et tirer de l'argent de moi, sans me donner Thérèse; elle veut la marier de force à un autre,

mais Thérèse seroit au désespoir de ne me pas épouser. Elle m'a promis qu'elle ne seroit jamais à d'autre qu'à moi : je lui ai dit tout bas de me venir retrouver pour prendre des mesures ; elle reviendra, attendons-la ici.

SCÈNE XIX.

GUSMAN, *caché;* L'INTENDANT, LA VEUVE.

LA VEUVE, *bas, à part.*

DORANTE ne m'a point suivie, il est resté ici, et on a éteint les lumières : ne seroit-ce point un rendez-vous qu'il auroit donné à Thérèse?

L'INTENDANT, *bas, à part.*

Si Thérèse y consent, je l'épouserai malgré la comtesse. Je n'ai qu'à l'emmener secrètement, qu'en arrivera-t-il?

LA VEUVE, *bas, à part.*

J'entends quelqu'un, c'est Dorante qui attend Thérèse.

L'INTENDANT, *bas, à part.*

Oui, Thérèse me suivra ; car elle m'a promis de m'épouser : que je serai aise! ah! (*Il élève la voix.*)

LA VEUVE, *bas.*

Comme il soupire!... (*Élevant aussi la voix.*) Le petit traître!

L'INTENDANT, *bas, à part.*

C'est Thérèse qui me cherche. (*Haut.*) Me voici.

LA VEUVE, *bas, à part.*

Cette ressemblance de voix me surprend toujours.

L'INTENDANT.

Est-ce moi que vous venez chercher ici?

LA VEUVE, *bas.*

Ce son de voix me fait frémir.... mais je suis folle, c'est la voix de Dorante qui a ce son-là. Pour découvrir ses sentiments, contrefaisons la voix de Thérèse. (*Haut.*) Je viens au rendez-vous, mon cher Dorante.

L'INTENDANT, *bas.*

Dorante.... (*Haut.*) Quoi! c'est Dorante que vous cherchez, après m'avoir promis de n'être jamais qu'à moi?

LA VEUVE, *bas, à part.*

Ah! c'est la vraie voix de feu mon mari.

L'INTENDANT.

Ingrate! perfide!

LA VEUVE, *bas, à part.*

Son âme... me reproche....

L'INTENDANT.

Me trahir ainsi?

LA VEUVE, *bas, à part.*

C'est son âme qui revient; fuyons. (*Elle tombe dans un fauteuil.*) Les jambes me manquent; crions, ma voix s'éteint.

L'INTENDANT.

Vouloir épouser Dorante!

LA VEUVE.

Je ne dis pas cela.

L'INTENDANT.

Quoi! j'ai mal entendu? ce n'est pas Dorante?

LA VEUVE.

Eh non! je ne serai jamais à d'autre qu'à vous.

L'INTENDANT.

Jamais à d'autre qu'à moi?

LA VEUVE.

Non, mon mari, non.

L'INTENDANT.

Elle tremble en m'appelant son mari; elle craint madame la comtesse. Il n'y a que moi ici, ne tremblez plus, suivez-moi.

LA VEUVE.

Ah!... a, a, a.

L'INTENDANT.

Où êtes-vous donc? *(Il rencontre sa main qu'il prend.)*

LA VEUVE.

Ah!... *(Elle s'évanouit.)*

L'INTENDANT.

N'ayez pas de peur, c'est moi qui vous tiens. Oui, puisque vous m'appelez votre mari, vous serez ma femme. Vous m'aimerez un peu, n'est-ce pas? Eh! plaît-il? la pudeur vous rend muette.... Hon!... Que cette main-là est bien meilleure à baiser que celle de ma femme! la sienne étoit rude, celle-ci est douce; mais ne perdons point de temps,

venez avec moi. *(Il tire.)* Qu'est-ce donc? vous trouvez-vous mal? Hé? *(Il la tire.)*

LA VEUVE.

Ah! Dorante.

L'INTENDANT.

Qu'entends-je!

GUSMAN *accourt avec une bougie.*

Que faites-vous donc là tête-à-tête?

L'INTENDANT, *fuyant.*

Ah!

LA VEUVE, *fuyant.*

Ah!

GUSMAN.

Je tourne la chose en raillerie, car il me vient une idée qu'il faut communiquer à Frosine.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

FROSINE, THÉRÈSE.

FROSINE.

Notre intendant est outré de n'être plus veuf : il peste contre madame la comtesse, qui lui a donné cette fausse joie ; mais il n'ose rompre avec Gusman, il craint qu'il n'apprenne à sa chère épouse son infidélité. Il vous aime, mais il est encore plus amoureux de la succession de sa femme : enfin Gusman fera de son mieux pour ramener cet esprit-là.

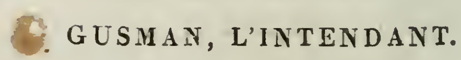
THÉRÈSE.

Hélas ! que pourra produire tout ceci ?

FROSINE.

Cela pourroit peut-être.... par hasard.... supposé que.... mais franchement, je crois que cela ne produira pas grand'chose ; ils viennent, retirez-vous : je vais voir en quel état est ma maîtresse.

SCÈNE II.



GUSMAN, L'INTENDANT.

GUSMAN.

Oui, monsieur, c'est la dissimulation qui maintient parmi les hommes la société civile et matrimoniale.

L'INTENDANT.

Ouf!

GUSMAN.

A l'abri de la dissimulation, les courtisans s'embrassent, les femmes se complimentent, et les auteurs se saluent de loin; la dissimulation farde les amitiés nouvelles, et récrépit les vieilles haines.

L'INTENDANT.

Ouf!

GUSMAN.

Sans la dissimulation, que de séparations secrètes s'érigeroient en divorces publics! mais la dissimulation tient lieu de sagesse aux femmes, de bonté aux maris : c'est ce qui fait tant de bons ménages qu'on voit à présent.

L'INTENDANT.

Ah! mon cher Gusman!

GUSMAN.

Vous commencez à dissimuler, vous me caressez, de peur que je ne dise à votre femme.... Ne craignez rien, je suis discret, et elle ne peut

pas s'être aperçue que vous la preniez pour Thérèse; car vous parliez bas, et elle étoit évanouie.

L'INTENDANT.

Je suis outré quand je pense....

GUSMAN.

Qu'elle n'étoit qu'évanouie.

L'INTENDANT.

La perfide !

GUSMAN.

C'est avec cette perfide que vous avez intérêt de dissimuler.

L'INTENDANT.

Quoi ! toutes les caresses qu'elle m'a faites pendant dix ans, ce n'étoit que pour avoir mon bien ?

GUSMAN.

C'est ce qui vous autorisoit à la caresser aussi pour avoir le sien.

L'INTENDANT.

Une femme espérer vivre plus long-temps que son mari ! cela est bien dénaturé.

GUSMAN.

Qu'un mari souhaite vivre plus que sa femme cela est dans la nature, cela.

L'INTENDANT.

Avoir pour mon neveu un amour criminel !

GUSMAN.

Vous n'avez pour sa nièce qu'une tendresse innocente.

L'INTENDANT.

Le ciel la punira ; et ceux qui souhaitent la mort des autres, meurent toujours les premiers.

GUSMAN.

Sur ce pied-là, vous mourrez tous deux ensemble d'un coup fourré.

L'INTENDANT.

Enfin je dissimulerai, pour conserver la paix chez moi, et mon honneur dans le monde.

GUSMAN.

Fort bien ; mais souvenez-vous de l'essentiel, c'est d'envoyer votre neveu aux Indes.

L'INTENDANT.

Aux Indes ? oui, je n'épargnerai rien pour l'établir là.

GUSMAN.

Çà, commencez votre dissimulation par madame la comtesse ; allez rire avec elle du tour qu'elle vous a joué, et plaisantez-en à la barbe des gens, afin qu'ils n'en rient point à la vôtre.

L'INTENDANT.

C'est le parti que je vais prendre.

SCÈNE III.

GUSMAN, FROSINE.

FROSINE.

Eh bien, Gusman ?

GUSMAN.

Je l'ai amené à notre but.... il dissimulera... j'ai bien eu de la peine à calmer ses transports.

FROSINE.

Les transports de ma maîtresse sont encore plus violents : pour les adoucir elle s'est évanouie deux fois.

GUSMAN.

C'est la force du sexe, que d'avoir ces foiblesses à commandement ; car dans les grands accidents, quand l'attaque est trop forte, une femme se sauve dans l'évanouissement.

FROSINE.

Elle se retranche là contre les réflexions, et quand la force lui revient, ce sont des tirades d'injures contre son mari ; mais elle met le nom en blanc.

GUSMAN.

Finissons. Est-il temps de ménager l'entrevue ?

FROSINE.

Oui. Voici la femme, fais venir le mari.

GUSMAN.

Je vais te l'amener.

SCÈNE IV.

FROSINE, LA VEUVE.

LA VEUVE.

Où es-tu donc, Frosine? tu m'abandonnes dans ma colère, je suis outrée.... contre madame la comtesse.

FROSINE.

C'est-à-dire votre mari.

LA VEUVE.

Me tromper, me trahir! Il souhaite ma mort, le cruel, le traître!

FROSINE.

Oui, c'est une traître que cette madame la comtesse; mais votre mari mérite aussi votre colère, premièrement, parce qu'il est en vie, et de plus, parce qu'il est infidèle; mais, de peur qu'il ne s'aperçoive que vous l'êtes aussi, feignez, comme je vous ai dit, d'être ravie de le revoir.

LA VEUVE.

Je tremble de peur qu'il ne me soupçonne; j'aurai peut-être dans mon trouble nommé Dorante innocemment.

FROSINE.

Innocemment, d'accord; mais enfin la vertu veut que vous changiez en un clin d'œil votre amour en estime; et dès que votre mari deviendra mort, vous rechangerez en un autre clin d'œil votre estime en amour.

LA VEUVE.

Tes conseils sont si sages.... je suivrai celui que tu m'as donné, d'envoyer ma nièce à cent lieues d'ici.

FROSINE.

Çà, allons embrasser votre époux, comme si de rien n'étoit.

LA VEUVE.

J'aurai bien de la peine à cacher mon ressentiment.

SCÈNE V.

FROSINE, LA VEUVE, GUSMAN, L'INTENDANT.

FROSINE.

Le voici, rappelez-vous toute la tendresse que vous aviez le jour de vos noces.

LA VEUVE.

Je frissonne.... mon sang se glace.

FROSINE.

C'est la tendresse conjugale qui rentre.

L'INTENDANT, *à Gusman.*

Plus j'approche d'elle, plus mon indignation redouble.

GUSMAN, *à l'intendant.*

Contraignez-vous. Point de rancune sur votre visage.

FROSINE, *à la veuve.*

Courage, madame.

GUSMAN, *à l'intendant.*

Faites un effort, monsieur.

FROSINE.

Ferme.

GUSMAN.

Allons donc.

(Ils s'aperçoivent l'un l'autre, et courent s'embrasser avec une grimace de joie outrée.)

L'INTENDANT.

Je revois ma chère femme.

LA VEUVE.

Voilà mon cher mari.

(Ils s'embrassent plusieurs fois, et se retournent tous deux de l'autre côté, pour reprendre haleine.)

L'INTENDANT.

Aïe !

LA VEUVE.

Ouf !

L'INTENDANT *se retourne vers sa femme avec une seconde grimace de joie.*

Ma joie est si grande que.... aïe !

LA VEUVE.

Je suis si ravie que.... ouf !

L'INTENDANT.

Qu'est-ce donc ? votre joie paroît troublée.

LA VEUVE.

Cela est vrai, il me vient des mouvements de colère.... contre madame la comtesse.... car enfin, en vous faisant croire que j'étois morte, elle vous exposoit à quelque saisissement....

L'INTENDANT.

Elle se jouoit à me faire mourir.

LA VEUVE.

Dieu merci, vous avez bon visage, vous paroissez avoir une santé.... je suis outrée.... contre madame la comtesse.

L'INTENDANT.

Tout ceci n'a fait que redoubler ma tendresse.

LA VEUVE.

Je sens aussi que mon amour... Hon! que je hais madame la comtesse!

L'INTENDANT.

Enfin ceci est un renouvellement d'union.

LA VEUVE.

Oui, une espèce de second mariage.

GUSMAN.

Un mariage posthume.

L'INTENDANT.

En renouvelant mon amour, je veux renouveler aussi les petites précautions qui vous assurent mon bien après ma mort.

LA VEUVE.

Je souhaite que vous me surviviez pour jouir du mien.

L'INTENDANT.

Afin de n'avoir plus autour de moi personne qui puisse espérer ma succession à votre préjudice, j'ai résolu d'envoyer mon neveu aux Indes.

LA VEUVE, *avec surprise et aigreur.*

Et moi je marie ma nièce à cent lieues d'ici.

L'INTENDANT.

Vous me dites cela avec un peu d'aigreur? c'est innocemment que je vous parle d'éloigner mon neveu.

LA VEUVE.

Moi, je n'entends point finesse en éloignant Thérèse.

SCÈNE VI.

GUSMAN, L'INTENDANT, LA SUIVANTE, LA VEUVE, FROSINE.

LA SUIVANTE.

Voici madame la comtesse qui vient se réjouir; nous allons chanter et danser toute la nuit, et ce n'est pas trop pour trois mariages que je vois sur le tapis. Provisions de noces, comme vous voyez.

L'INTENDANT.

Qu'est-ce que c'est donc que ces trois mariages?

LA SUIVANTE.

Le vôtre, premièrement; car madame la comtesse regarde cela comme un mariage tout neuf.

LA VEUVE.

Elle a raison.

L'INTENDANT.

Et les deux autres?

LA SUIVANTE.

Ne les savez-vous pas? La plaisanterie qu'on vous a faite, n'étoit-ce pas pour tirer de votre bourse de quoi marier votre neveu en Gascogne?

Et vous, madame, vous avez bien compris que l'argent qu'on vous demandoit, c'étoit pour marier votre nièce en Basse-Normandie; comme vous n'avez rien voulu donner, madame la comtesse fait ces deux mariages à ses dépens.

LA VEUVE, *bas, à Frosine.*

Dorante en Gascogne?

FROSINE.

Faites bonne contenance, la vertu.

L'INTENDANT, *à Gusman.*

Thérèse en Basse-Normandie?

GUSMAN.

Taisez-vous, monsieur, la dissimulation.

SCÈNE VII.

L'INTENDANT, LA SUIVANTE, LA COMTESSE, DORANTE, LA SUISSESSE, LA VEUVE, THÉRÈSE, FROSINE.

LA COMTESSE.

Je viens prendre part à la joie que vous avez de vous revoir; prenez part aussi aux deux mariages que je fais. Allons, réjouissons-nous.

(*On danse.*)

LA SUISSESSE.

Rien n'est si gai que la tristesse
Ou d'une fille ou d'une nièce,
Qui pour suivre un mari, va quitter ses parents;
Son cœur sensible à la tendresse,
La fait pleurer et rire en même temps.

LA SUIVANTE, *à Thérèse.*

C'est grand dommage
D'envoyer aux Normands une fille si sage;
Car fille sage apparemment
Sera fidèle en mariage,
Et femme si fidèle avec mari Normand,
C'est grand dommage.

LA COMTESSE.

Suspendez vos chansons pour un moment. Je crois m'apercevoir qu'au lieu de vous réjouir, ceci vous attriste; il y a quelque chose là que je ne comprends point. Quand je marie à mes dépens un neveu qui vous déplaît, afin de l'éloigner de vous....

L'INTENDANT.

Éloignez-le, madame, c'est ce que je souhaite.

LA COMTESSE.

Et quand je vous débarrasse d'une nièce....

LA VEUVE.

Vous me faites plaisir, madame.

LA COMTESSE.

Votre nièce partira demain pour la Basse-Normandie.

LA VEUVE.

J'y consens, mais....

LA COMTESSE.

Et votre neveu pour la Gascogne.

L'INTENDANT.

C'est ce que je souhaite, mais....

LA COMTESSE.

Pourquoi donc êtes-vous fâchés tous deux de ce que je vous contente tous deux ?

FROSINE.

Madame voudroit bien qu'on n'éloignât point sa nièce unique.

GUSMAN.

Monsieur voudroit bien voir toujours auprès de lui.... son cher neveu.

LA COMTESSE.

Je ne croyois pas que vous les aimassiez tant; votre tendresse pour eux me feroit venir une idée: ce seroit de les garder dans ma maison, et de les marier ensemble, si vous y consentez.

GUSMAN, *bas, à l'Intendant.*

Ce mariage fera enrager votre femme, et Thérèse restera auprès de vous.

FROSINE, *bas, à la veuve.*

Ce mariage punira votre mari, et vous verrez toujours Dorante.

LA COMTESSE.

Vous hésitez encore à cette seconde proposition ? cela me feroit soupçonner que....

LA VEUVE.

Point du tout, madame.

L'INTENDANT.

Vous vous trompez.

LA COMTESSE.

Qui peut donc vous arrêter ?

LA VEUVE.

Madame, c'est qu'ayant destiné mon bien à un époux que j'aime....

L'INTENDANT.

Oui, madame, et je veux garder aussi tout le mien à mon épouse.

LA COMTESSE.

Ah ! je suis ravie de m'être trompée dans mes soupçons : puisque je vois le seul point qui vous arrête, je ne vous demande rien pour eux, vous hériterez l'un de l'autre ; mais ils hériteront du dernier vivant, et vous leur assurerez tous vos biens.

DORANTE, *à la veuve.*

Madame, empêchez qu'on ne m'éloigne.

THÉRÈSE, *à son oncle.*

Monsieur, souffrirez-vous qu'on me marie en province ?

L'INTENDANT.

Ce qui me détermine, c'est la peur.... de déplaire à ma femme.

LA VEUVE.

La crainte que j'ai de.... de fâcher mon mari.

LA COMTESSE.

C'est donc un mariage fait, donnez-vous la main.

GUSMAN.

Un si joli mariage mériteroit un divertissement complet ; mais nous n'avons dans ce château ni musiciens, ni danseurs, et il nous est défendu

d'en prendre en ville ; contentez-vous donc d'une petite danse que je vous donnerai tantôt. Nous allons la répéter en votre présence.

(*On danse.*)

LA SUIVANTE, *à Thérèse.*

L'excès de votre enjouement
Chagrine votre amant.
L'excès de sa tendresse
Vous blesse :
L'hymen va vous guérir, l'hymen en moins d'un jour
Sait corriger l'excès d'enjouement et d'amour.

LA SUISSESSE.

Quand un galant bien fait, de bonne mine,
Me conte fleurette, croit-on
Que j'en sois chagrine ?
Non, non, non ; ma foi non :
Je voudrois même, en quelque sorte,
Récompenser son joli jargon ;
Mais ma vertu n'entend non plus raison
Qu'un Suisse qui garde sa porte.

GUSMAN.

Puisque nous manquons de musiciens, je vais chanter moi seul une espèce d'opéra en raccourci.

La la la la : Je vais chanter, la la la la.
Mon opéra, la la la.
Donnez-moi le ton. Je n'y suis pas.
Trop haut, trop bas.
Ha ! ha !
M'y voilà.

D'abord une ouverture,
La, la, la, d'une beauté,
D'une gravité.
Chant naturel, d'après nature.
La reprise est d'un goût
Fantasque et bizarre, ta ri ta ri ta tou,
Voici la pièce, écoutez jusqu'au bout.
Une ritournelle tendre
Vous prépare au récit que vous allez entendre.
La lire
La, la ri ta ri ta tire,
La li ta ra
Et cætera.
J'admire
La science
De mes chœurs,
Et la magnificence
De mes clameurs.
Quelles horreurs !
Des fureurs.
Ce qui m'étonne,
C'est ma chaconne :
Où puis-je prendre un feu si beau :
Ma passacaille est encore un morceau,
Hon ! je mégare
En bécare ;
Rentrons vîte en bémol, pour chanter mon rondeau.
Duo, trio, sourdine, écho,
Écho, écho, écho,
Pour ma gigue elle n'est pas si belle,
Mais elle est nouvelle.
Voici le beau ;

Mais il n'est pas nouveau,
C'est un tombeau.
Je descends aux enfers,
De là je monte aux cieux, et parcourant les airs,
Je dors; et mon sommeil est un enchantement.
Je fais le tout en badinant;
Mais la saillie,
Et l'effort d'un grand génie,
C'est mon petit menuet, et ma loure,
Et mon rigaudon,
Diguedon.
Dans mes chansonnettes,
De tendres sornettes
Charment les grands cœurs.
On y voit des chaînes si belles.
Des nouvelles ardeurs,
Et des ardeurs nouvelles.
J'ai mis partout des coulez, murmurez;
Des régnez,
Courez, volez,
Des triomphes, victoire, et gloires immortelles.
Que vous dirai-je enfin? tous les traits les plus beaux
Des opéra nouveaux.

FIN DU DOUBLE VEUVAGE.

CRISPIN
RIVAL DE SON MAITRE,

COMÉDIE,

PAR LE-SAGE,

Représentée, pour la première fois, le 15 mars 1707.

NOTICE SUR LE-SAGE.

Alain René Le-Sage naquit à Vannes en Basse-Bretagne, dans l'année 1668. Il resta orphelin et riche à l'âge de sept ans; mais un oncle, son tuteur, laissa par négligence dissiper sa fortune. Après avoir fait ses études au collége des jésuites à Vannes, il vint à Paris à vingt-cinq ans. Il s'y maria avec la fille d'un menuisier, et vécut heureux avec elle jusqu'à la fin de sa carrière. L'abbé de Lyonne, son ami, lui ayant appris la langue espagnole, il en tira le sujet de quelques pièces de théâtre, ainsi que de ces charmants romans qui ont immortalisé son nom. Le Diable boiteux et Gil Blas tiendront probablement toujours, en France, le premier rang dans ce genre de littérature. Gusman d'Alfarache, Le Bachelier de Salamanque, Roland l'amoureux seront toujours lus avec plaisir.

Le-Sage avoit déja composé pour le théâtre français Le Traitre puni, comédie en cinq

actes, en prose, et Don Félix de Mendoce aussi en cinq actes, en prose, qui ne furent pas représentées. Il fit jouer, le 3 février 1702, une comédie en cinq actes, en prose, intitulée Le Point d'honneur. Elle n'eut que deux représentations. Don César Ursin, autre comédie en cinq actes, donnée pour la première fois le 15 mars 1707, ne fut jouée que six fois. Ces quatre pièces, imitées du théâtre espagnol, n'auroient point établi la réputation de leur auteur; mais Crispin rival de son maitre et Turcaret, qu'il tira de son propre fonds, lui assurent une place distinguée parmi nos auteurs comiques. Crispin rival, en un acte, en prose, parut pour la première fois le 15 mars 1707. Après cent ans, on le donne encore fort souvent et il est toujours vu avec plaisir. Turcaret, mis au théâtre le 14 février 1709, n'eut alors que neuf représentations à cause du grand froid qu'il fit cette année; mais son succès ne s'est jamais démenti, et cette comédie est comptée parmi les meilleures de notre théâtre.

Le-Sage avoit composé, dès 1708, une petite comédie en un acte, en prose, sous le titre

de LA TONTINE; elle ne fut jouée que le 20 février 1732.

On prétend que ce fut le retard qu'il éprouva dans la représentation de cette pièce qui le dégoûta de travailler pour le théâtre françois : à compter de ce moment il consacra ses veilles au théâtre de la foire, qu'il éleva bientôt au titre de L'OPÉRA COMIQUE, sous lequel il a joui d'une grande célébrité. Vingt-cinq années de la vie de Le-Sage furent employées à travailler pour ce théâtre où il fit représenter quatre-vingt-huit pièces, dont vingt-neuf sont de lui seul; le reste fut fait en société avec Dorneval, Fuselier, Autreau, Lafont et Piron.

De quatre enfants que Le-Sage eut de son mariage, savoir une fille et trois garçons, deux embrassèrent la profession d'acteur; l'aîné, sous le nom de Montmény, se distingua dans l'emploi de valet et de paysan. Le second de ses fils prit l'état ecclésiastique, et obtint un canonicat à Boulogne-sur-mer. Ce fut chez lui que Le-Sage se retira dans sa vieillesse. Il y mourut le 17 novembre 1747, âgé de quatre-vingts ans; il y en avoit déja environ quarante qu'il étoit devenu sourd.

PERSONNAGES.

Monsieur Oronte, bourgeois de Paris.
Madame Oronte, sa femme.
Angélique, leur fille, promise à Damis.
Valère, amant d'Angélique.
Monsieur Orgon, père de Damis.
Lisette, suivante d'Angélique.
Crispin, valet de Valère.
La Branche, valet de Damis.

La scène est à Paris.

CRISPIN
RIVAL DE SON MAITRE,
COMÉDIE.

SCÈNE I.

VALÈRE, CRISPIN.

VALÈRE.

Ah ! te voilà, bourreau ?

CRISPIN.

Parlons sans emportement.

VALÈRE.

Coquin !

CRISPIN.

Laissons là, je vous prie, nos qualités..... De quoi vous plaignez-vous ?

VALÈRE.

De quoi je me plains ? traître ! Tu m'avois demandé congé pour huit jours, et il y a plus d'un mois que je ne t'ai vu. Est-ce ainsi qu'un valet doit servir ?

CRISPIN.

Parbleu ! monsieur, je vous sers comme vous me payez. Il me semble que l'un n'a pas plus de sujet de se plaindre que l'autre.

VALÈRE.

Je voudrois bien savoir d'où tu peux venir ?

CRISPIN.

Je viens de travailler à ma fortune. J'ai été en Touraine, avec un chevalier de mes amis, faire une petite expédition.

VALÈRE.

Quelle expédition ?

CRISPIN.

Lever un droit qu'il s'est acquis sur les gens de province par sa manière de jouer.

VALÈRE.

Tu viens donc fort à propos, car je n'ai point d'argent, et tu dois être en état de m'en prêter ?

CRISPIN.

Non, monsieur. Nous n'avons pas fait une heureuse pêche. Le poisson a vu l'hameçon ; il n'a point voulu mordre à l'appât.

VALÈRE.

Le bon fonds de garçon que voilà ! Écoute, Crispin, je veux bien te pardonner le passé ; j'ai besoin de ton industrie.

CRISPIN.

Quelle clémence !

VALÈRE.

Je suis dans un grand embarras.

CRISPIN.

Vos créanciers s'impatientent-ils ? Ce gros marchand à qui vous avez fait un billet de neuf cents

francs pour trente pistoles d'étoffe qu'il vous a fournie, auroit-il obtenu sentence contre vous ?

VALÈRE.

Non.

CRISPIN.

Ah ! j'entends. Cette généreuse marquise qui alla, elle-même, payer votre tailleur, qui vous avoit fait assigner, a découvert que nous agissions de concert avec lui.

VALÈRE.

Ce n'est point cela, Crispin, je suis devenu amoureux.

CRISPIN.

Oh ! oh !... Hé de qui par aventure ?

VALÈRE.

D'Angélique, fille unique de M. Oronte.

CRISPIN.

Je la connois de vue. Peste! la jolie figure! Son père, si je ne me trompe, est un bourgeois qui demeure en ce logis et qui est très riche ?

VALÈRE.

Oui; il a trois grandes maisons dans les plus beaux quartiers de Paris.

CRISPIN.

L'adorable personne qu'Angélique !

VALÈRE.

De plus, il passe pour avoir de l'argent comptant.

CRISPIN.

Je connois tout l'excès de votre amour!... Mais où en êtes-vous avec la petite fille ? Elle sait vos sentiments ?

VALÈRE.

Depuis huit jours, que j'ai un libre accès chez son père, j'ai si bien fait, qu'elle me voit d'un œil favorable; mais Lisette, sa femme de chambre, m'apprit hier une nouvelle qui me met au désespoir.

CRISPIN.

Eh! que vous a-t-elle dit cette désespérante Lisette ?

VALÈRE.

Que j'ai un rival, que M. Oronte a donné sa parole à un jeune homme de province, qui doit incessamment arriver à Paris pour épouser Angélique.

CRISPIN.

Eh! qui est ce rival ?

VALÈRE.

C'est ce que je ne sais point encore. On appela Lisette dans le temps qu'elle me disoit cette fâcheuse nouvelle, et je fus obligé de me retirer, sans apprendre son nom.

CRISPIN.

Nous avons bien la mine de n'être pas sitôt propriétaires des trois belles maisons de M. Oronte.

VALÈRE.

Va trouver Lisette de ma part. Parle-lui; après cela nous prendrons nos mesures.

CRISPIN.

Laissez-moi faire.

VALÈRE.

Je vais t'attendre au logis.

(Il s'en va.)

SCÈNE II.

CRISPIN, *seul.*

Que je suis las d'être valet!.... Ah! Crispin, c'est ta faute! Tu as toujours donné dans la bagatelle; tu devrois présentement briller dans la finance.... Avec l'esprit que j'ai, morbleu! j'aurois déja fait plus d'une banqueroute.

SCÈNE III.

LA BRANCHE, CRISPIN.

LA BRANCHE, *à part.*

N'est-ce pas là Crispin?

CRISPIN, *à part.*

Est-ce-là La Branche que je vois?

LA BRANCHE, *à part.*

C'est Crispin, c'est lui-même.

CRISPIN, *à part.*

C'est La Branche, ou je meure!.. *(A La Branche.)* L'heureuse rencontre!... Que je t'embrasse, mon

cher !.... (*Ils s'embrassent.*) Franchement, ne te voyant plus paroître à Paris, je craignois que quelque arrêt de la cour ne t'en eût éloigné.

LA BRANCHE.

Ma foi ! mon ami, je l'ai échappé belle, depuis que je ne t'ai vu. On m'a voulu donner de l'occupation sur mer ; j'ai pensé être du dernier détachement de la Tournelle.

CRISPIN.

Tudieu !... Qu'avois-tu donc fait ?

LA BRANCHE.

Une nuit, je m'avisai d'arrêter, dans une rue détournée, un marchand étranger, pour lui demander, par curiosité, des nouvelles de son pays. Comme il n'entendoit pas le françois, il crut que je lui demandois la bourse. Il crie au voleur. Le guet vient : on me prend pour un fripon; on me mène au Châtelet. J'y ai demeuré sept semaines.

CRISPIN.

Sept semaines !

LA BRANCHE.

J'y aurois demeuré bien davantage sans la nièce d'une revendeuse à la toilette.

CRISPIN.

Est-il vrai ?

LA BRANCHE.

On étoit furieusement prévenu contre moi ! mais cette bonne amie se donna tant de mouvement, qu'elle fit connoître mon innocence.

CRISPIN.

Il est bon d'avoir de puissants amis.

LA BRANCHE.

Cette aventure m'a fait faire des réflexions.

CRISPIN.

Je le crois. Tu n'es plus curieux de savoir des nouvelles des pays étrangers ?

LA BRANCHE.

Non, ventrebleu ! Je me suis remis dans le service... Et toi, Crispin, travailles-tu toujours ?

CRISPIN.

Non, je suis, comme toi, un fripon honoraire. Je suis rentré dans le service aussi ; mais je sers un maître sans bien, ce qui suppose un valet sans gages. Je ne suis pas trop content de ma condition.

LA BRANCHE.

Je le suis assez de la mienne, moi. Je demeure à Chartres ; j'y sers un jeune homme appelé Damis. C'est un aimable garçon : il aime le jeu, le vin, les femmes ; c'est un homme universel. Nous faisons ensemble toutes sortes de débauches. Cela m'amuse ; cela me détourne de mal faire.

CRISPIN.

L'innocente vie !

LA BRANCHE.

N'est-il pas vrai ?

CRISPIN.

Assurément. Mais, dis-moi, La Branche, qu'es-tu venu faire à Paris ? où vas-tu ?

LA BRANCHE, *lui montrant la maison de M. Oronte.*

Je vais dans cette maison.

CRISPIN.

Chez M. Oronte ?

LA BRANCHE.

Sa fille est promise à Damis.

CRISPIN.

Angélique est promise à ton maître ?

LA BRANCHE.

M. Orgon, père de Damis, étoit à Paris il y a quinze jours ; j'y étois avec lui. Nous allâmes voir M. Oronte, qui est de ses anciens amis, et ils arrêtèrent entre eux ce mariage.

CRISPIN.

C'est donc une affaire résolue ?

LA BRANCHE.

Oui, le contrat est déja signé des deux pères et de madame Oronte. La dot, qui est de vingt mille écus, en argent comptant, est toute prête : on n'attend que l'arrivée de Damis pour terminer la chose.

CRISPIN.

Ah ! parbleu ! cela étant, Valère, mon maître, n'a donc qu'à chercher fortune ailleurs.

LA BRANCHE.

Quoi ! ton maître ?

CRISPIN, *l'interrompant.*

Il est amoureux de cette même Angélique ; mais puisque Damis...

LA BRANCHE, *l'interrompant aussi.*

Oh! Damis n'épousera point Angélique : il y a une petite difficulté.

CRISPIN.

Eh! quelle?

LA BRANCHE.

Pendant que son père le marioit ici, il s'est marié à Chartres, lui.

CRISPIN.

Comment donc?

LA BRANCHE.

Il aimoit une jeune personne, avec qui il avoit fait les choses de manière qu'au retour du bon homme Orgon, il s'est fait, en secret, une assemblée de parents. La fille est de condition. Damis a été obligé de l'épouser.

CRISPIN.

Oh! cela change la thèse.

LA BRANCHE.

J'ai trouvé les habits de noce de mon maître tous faits. J'ai ordre de les emporter à Chartres, aussitôt que j'aurai vu monsieur et madame Oronte, et retiré la parole de monsieur Orgon.

CRISPIN.

Retirer la parole de monsieur Orgon?

LA BRANCHE.

C'est ce qui m'amène à Paris.... (*Voulant s'éloigner pour entrer chez monsieur Oronte.*) Sans adieu, Crispin. Nous nous reverrons.

CRISPIN, *le retenant.*

Attends, La Branche, attends, mon enfant. Il me vient une idée.... Dis-moi un peu : ton maître est-il connu de monsieur Oronte ?

LA BRANCHE.

Ils ne se sont jamais vus.

CRISPIN.

Ventrebleu ! si tu voulois, il y auroit un beau coup à faire.... Mais, après ton aventure du Châtelet, je crains que tu ne manques de courage.

LA BRANCHE.

Non, non, tu n'as qu'à dire. Une tempête essuyée n'empêche point un bon matelot de se remettre en mer. Parle ; de quoi s'agit-il ? Est-ce que tu voudrois faire passer ton maître pour Damis, et lui faire épouser....

CRISPIN, *l'interrompant.*

Mon maître ? fi donc ! voilà un plaisant gueux pour une fille comme Angélique ! je lui destine un meilleur parti.

LA BRANCHE.

Qui donc ?

CRISPIN.

Moi.

LA BRANCHE.

Malepeste ! tu as raison, cela n'est pas mal imaginé, au moins !

CRISPIN.

Je suis aussi amoureux d'elle.

LA BRANCHE.

J'approuve ton amour.

CRISPIN.

Je prendrai le nom de Damis.

LA BRANCHE.

C'est bien dit.

CRISPIN.

J'épouserai Angélique.

LA BRANCHE.

J'y consens.

CRISPIN.

Je toucherai la dot.

LA BRANCHE.

Fort bien.

CRISPIN.

Et je disparoîtrai avant qu'on en vienne aux éclaircissements.

LA BRANCHE.

Expliquons-nous mieux sur cet article.

CRISPIN.

Pourquoi ?

LA BRANCHE.

Tu parles de disparoître avec la dot, sans faire mention de moi. Il y a quelque chose à corriger dans ce plan-là.

CRISPIN.

Oh! nous disparoîtrons ensemble.

LA BRANCHE.

A cette condition-là, je te sers de croupier..... Le coup, je l'avoue, est un peu hardi; mais mon



audace se réveille, et je sens que je suis né pour les grandes choses... Où irons-nous cacher la dot?

CRISPIN.

Dans le fond de quelque province éloignée.

LA BRANCHE.

Je crois qu'elle sera mieux hors du royaume. Qu'en dis-tu?

CRISPIN.

C'est ce que nous verrons. Apprends-moi de quel caractère est monsieur Oronte.

LA BRANCHE.

C'est un bourgeois fort simple, un petit génie.

CRISPIN.

Et madame Oronte?

LA BRANCHE.

Une femme de vingt-cinq à soixante ans; une femme qui s'aime, et qui est d'un esprit tellement incertain qu'elle croit, dans le même moment, le pour et le contre.

CRISPIN.

Cela suffit. Il faut à présent emprunter des habits pour....

LA BRANCHE, *l'interrompant.*

Tu peux te servir de ceux de mon maître..... *(Examinant la taille de Crispin.)* Oui, justement, tu es, à peu près, de sa taille.

CRISPIN.

Peste! il n'est pas mal fait.

LA BRANCHE.

Je vois sortir quelqu'un de chez M. Oronte.... Allons dans mon auberge concerter l'exécution de notre entreprise.

CRISPIN.

Il faut auparavant que je coure au logis parler à Valère, et que je l'engage, par une fausse confidence, à ne point venir de quelques jours chez M. Oronte. Je t'aurai bientôt rejoint.

(Il s'en va d'un côté et La Branche de l'autre.)

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Oui, Lisette, depuis que Valère m'a découvert sa passion, un secret chagrin me dévore, et je sens que si j'épouse Damis, il m'en coûtera le repos de ma vie.

LISETTE.

Voilà un dangereux homme que ce Valère !

ANGÉLIQUE.

Que je suis malheureuse !... Entre dans ma situation, Lisette. Que dois-je faire? Conseille-moi, je t'en conjure.

LISETTE.

Quel conseil pouvez-vous attendre de moi ?

ANGÉLIQUE.

Celui que t'inspirera l'intérêt que tu prends à ce qui me touche.

LISETTE.

On ne peut vous donner que deux sortes de conseils ; l'un d'oublier Valère, et l'autre de vous roidir contre l'autorité paternelle. Vous avez trop d'amour pour suivre le premier ; j'ai la conscience trop délicate pour vous donner le second. Cela est embarrassant, comme vous voyez.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Lisette, tu me désespères.

LISETTE.

Attendez ... Il me semble pourtant que l'on peut concilier votre amour et ma conscience..... Oui, allons trouver votre mère.

ANGÉLIQUE.

Que lui dire ?

LISETTE.

Avouons-lui tout. Elle aime qu'on la flatte, qu'on la caresse ; flattons-la, caressons-la. Dans le fond, elle a de l'amitié pour vous, et elle obligera peut-être M. Oronte à retirer sa parole.

ANGÉLIQUE.

Tu as raison, Lisette ; mais je crains....

(*Elle hésite.*)

LISETTE.

Quoi ?

ANGÉLIQUE.

Tu connois ma mère ? son esprit a si peu de fermeté !

LISETTE.

Il est vrai qu'elle est toujours du sentiment de celui qui lui parle le dernier. N'importe, ne laissons pas de l'attirer dans notre parti.... *(Voyant approcher madame Oronte.)* Mais je la vois..... Retirez-vous pour un moment ; vous reviendrez quand je vous en ferai signe.

(Angélique se retire au fond du théâtre.)

SCÈNE V.

MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE *dans le fond,* LISETTE.

LISETTE, *à part, sans faire semblant de voir madame Oronte.*

Il faut convenir que madame Oronte est une des plus aimables femmes de Paris.

MADAME ORONTE.

Vous êtes flatteuse, Lisette !

LISETTE, *avec une feinte surprise.*

Ah ! madame, je ne vous voyois pas..... Ces paroles que vous venez d'entendre sont la suite d'un entretien que je viens d'avoir avec mademoiselle Angélique, au sujet de son mariage. « Vous avez, lui disois-je, la plus judicieuse de « toutes les mères, la plus raisonnable. »

MADAME ORONTE.

Effectivement, Lisette, je ne ressemble guère aux autres femmes ; c'est toujours la raison qui me détermine.

LISETTE.

Sans doute.

MADAME ORONTE.

Je n'ai ni entêtement, ni caprice.

LISETTE.

Et, avec cela, vous êtes la meilleure mère du monde. Je mets en fait que si votre fille avoit de la répugnance à épouser Damis, vous ne voudriez pas contraindre là-dessus son inclination.

MADAME ORONTE.

Moi, la contraindre? moi, gêner ma fille? à Dieu ne plaise que je fasse la moindre violence à ses sentiments! Dites-moi, Lisette, auroit-elle de l'aversion pour Damis?

LISETTE.

Eh! mais....

(Elle hésite.)

MADAME ORONTE.

Ne me cachez rien.

LISETTE.

Puisque vous voulez savoir les choses, madame, je vous dirai qu'elle a de la répugnance pour ce mariage.

MADAME ORONTE.

Elle a peut-être une passion dans le cœur?

LISETTE.

Oh! madame, c'est la règle. Quand une fille a de l'aversion pour un homme qu'on lui destine pour mari, cela suppose toujours qu'elle a de l'inclination pour un autre. Vous m'avez dit, par

exemple, que vous haïssiez M. Oronte la première fois qu'on vous le proposa, parce que vous aimiez un officier, qui mourut au siège de Candie.

MADAME ORONTE.

Il est vrai; et si ce pauvre garçon ne fût pas mort, je n'aurois jamais épousé monsieur Oronte.

LISETTE.

Eh bien! madame, mademoiselle votre fille est dans la même disposition où vous étiez avant le siège de Candie.

MADAME ORONTE.

Eh! qui est donc le cavalier qui a trouvé le secret de lui plaire?

LISETTE.

C'est ce jeune gentilhomme qui vient jouer chez vous depuis quelques jours.

MADAME ORONTE.

Qui? Valère?

LISETTE.

Lui-même.

MADAME ORONTE.

A propos, vous m'en faites souvenir : il nous regardoit hier, Angélique et moi, avec des yeux si passionnés.... Êtes-vous bien assurée, Lisette, que c'est de ma fille qu'il est amoureux?

LISETTE, *faisant signe à Angélique de s'approcher.*

Oui, madame; il me l'a dit lui-même, et il m'a chargée de vous prier, de sa part, de trouver bon qu'il vienne vous en faire la demande.

ANGÉLIQUE, *s'approchant, à madame Oronte.*

Pardonnez, madame, si mes sentiments ne sont pas conformes aux vôtres, mais vous savez....

MADAME ORONTE, *l'interrompant.*

Je sais bien qu'une fille ne règle pas toujours les mouvements de son cœur sur les vues de ses parents; mais je suis tendre, je suis bonne, j'entre dans vos peines : en un mot, j'agrée la recherche de Valère.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis vous exprimer, madame, tout le ressentiment que j'ai de vos bontés.

LISETTE, *à madame Oronte.*

Ce n'est pas assez, madame; monsieur Oronte est un petit opiniâtre : si vous ne soutenez pas avec vigueur....

MADAME ORONTE, *l'interrompant.*

Oh! n'ayez point d'inquiétude là-dessus, je prends Valère sous ma protection : ma fille n'aura point d'autre époux que lui; c'est moi qui vous le dis.... (*Apercevant monsieur Oronte.*) Mon mari vient. Vous allez voir de quel ton je vais lui parler.

SCÈNE VI.

M. ORONTE, MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

MADAME ORONTE, *à son mari.*

Vous venez fort à propos, monsieur : j'ai à vous dire que je ne suis plus dans le dessein de marier ma fille avec Damis.

M. ORONTE.

Ah ! ah ! peut-on savoir, madame, pourquoi vous avez changé de résolution ?

MADAME ORONTE.

C'est qu'il se présente un meilleur parti pour Angélique. Valère la demande. Il n'est pas, à la vérité, si riche que Damis ; mais il est gentilhomme, et, en faveur de sa noblesse, nous devons lui passer son peu de bien.

LISETTE, *bas.*

Bon !

M. ORONTE, *à sa femme.*

J'estime Valère, et, sans faire attention à son peu de bien, je lui donnerois très-volontiers ma fille si je le pouvois avec honneur ; mais cela ne se peut pas, madame.

MADAME ORONTE.

D'où vient, monsieur ?

M. ORONTE.

D'où vient ? Voulez-vous que nous manquions de parole à monsieur Orgon, notre ancien ami ?

Avez-vous quelque sujet de vous plaindre de lui?

MADAME ORONTE.

Non.

LISETTE, *bas.*

Courage! ne mollissez point.

M. ORONTE, *à sa femme.*

Pourquoi donc lui faire un pareil affront? Songez que le contrat est signé, que tous les préparatifs sont faits, et que nous n'attendons que Damis. La chose n'est-elle pas trop avancée pour s'en dédire?

MADAME ORONTE.

Effectivement, je n'avois pas fait toutes ces réflexions.

LISETTE, *à part.*

Adieu, la girouette va tourner.

M. ORONTE, *à sa femme.*

Vous êtes trop raisonnable, madame, pour vouloir vous opposer à ce mariage.

MADAME ORONTE.

Oh! je ne m'y oppose pas.

LISETTE, *à part.*

Mort de ma vie! est-ce là une femme? elle ne contredit point.

MADAME ORONTE.

Vous le voyez, Lisette, j'ai fait ce que j'ai pu pour Valère.

LISETTE, *ironiquement.*

Oui, vraiment, voilà un amant bien protégé!

M. ORONTE, *voyant paroître La Branche.*

J'aperçois le valet de Damis.

SCÈNE VII.

LA BRANCHE, M. ORONTE, MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LA BRANCHE, *à M. et à madame Oronte.*

Très-humble serviteur à monsieur et à madame Oronte.... (*A Angélique.*) Serviteur très-humble à mademoiselle Angélique.... (*A Lisette.*) Bon jour, Lisette.

M. ORONTE.

Eh bien! La Branche, quelle nouvelle?

LA BRANCHE.

Monsieur Damis, votre gendre et mon maître, vient d'arriver de Chartres. Il marche sur mes pas; j'ai pris les devants pour vous en avertir.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Oh ciel!

M. ORONTE, *à La Branche.*

Je l'attendois avec impatience... Mais pourquoi n'est-il pas venu tout droit chez moi? Dans les termes où nous en sommes, doit-il faire ces façons-là?

LA BRANCHE.

Oh! monsieur, il sait trop bien vivre pour en user si familièrement avec vous. C'est le garçon de

France qui a les meilleures manières; quoique je sois son valet, je n'en puis dire que du bien.

MADAME ORONTE.

Est-il poli? est-il sage?

LA BRANCHE.

S'il est sage, madame? Il a été élevé avec la plus brillante jeunesse de Paris. Tudieu! c'est une tête bien sensée.

M. ORONTE.

Et monsieur Orgon, n'est-il pas avec lui?

LA BRANCHE.

Non, monsieur. De vives atteintes de goutte l'ont empêché de se mettre en chemin.

M. ORONTE.

Le pauvre bonhomme!

LA BRANCHE.

Cela l'a pris subitement la veille de notre départ.

(Il tire une lettre de sa poche, et la donne à monsieur Oronte.)

M. ORONTE, *prenant la lettre et en lisant le dessus.*

« A M. Craquet, médecin, dans la rue du Sé-« pulcre. »

LA BRANCHE, *reprenant la lettre.*

Ce n'est point cela, monsieur.

M. ORONTE, *riant.*

Voilà un médecin qui loge dans le quartier de ses malades.

LA BRANCHE, *tirant plusieurs lettres de sa poche, et en lisant les adresses.*

J'ai plusieurs lettres que je me suis chargé de rendre à leurs adresses..... Voyons celle-ci.... (*Il lit.*) « A M. Bredouillet, avocat au parlement, « rue des Mauvaises-Paroles ».... Ce n'est point encore cela : passons à l'autre.... (*Il lit.*) « A « M. Gourmandin, chanoine de.... » Ouais! je ne trouverai point celle que je cherche?... (*Il lit.*) « A monsieur Oronte ».... Ah! voici la lettre de M. Orgon..... (*Il donne cette dernière lettre à M. Oronte.*) Il l'a écrite d'une main si tremblante que vous n'en reconnoîtrez pas l'écriture.

M. ORONTE.

En effet, elle n'est pas reconnoissable.

LA BRANCHE.

La goutte est un terrible mal!.... Le ciel vous en veuille préserver, aussi-bien que madame Oronte, mademoiselle Angélique, Lisette, et toute la compagnie!

M. ORONTE, *ouvrant la lettre et la lisant.*

« Je me disposois à partir avec Damis; mais la « goutte m'en a empêché : néanmoins, comme ma « présence n'est point absolument nécessaire à « Paris, je n'ai pas voulu que mon indisposition « retardât un mariage qui fait ma plus chère en- « vie, et toute la consolation de ma vieillesse. Je « vous envoie mon fils; servez-lui de père, comme

« à votre fille. Je trouverai bon tout ce que vous « ferez.

« De Chartres.

« Votre affectionné serviteur,

ORGON. »

(*Après avoir lu.*)

Que je le plains!... (*Voyant paroître Crispin, vêtu des habits de Damis.*) Mais, qui est ce jeune homme qui s'avance ? Ne seroit-ce point Damis ?

LA BRANCHE.

C'est lui-même.... (*A madame Oronte.*) Qu'en dites-vous, madame ? n'a-t-il pas un air qui prévient en sa faveur ?

MADAME ORONTE.

Il n'est pas mal fait, vraiment !

SCÈNE VIII.

CRISPIN, M. ORONTE, MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE, LA BRANCHE.

CRISPIN, *à La Branche.*

LA Branche ?

LA BRANCHE.

Monsieur ?

CRISPIN, *montrant M. Oronte.*

Est-ce là M. Oronte, mon illustre beau-père ?

LA BRANCHE.

Oui ; vous le voyez, en propre original.

M. ORONTE, *à Crispin, en l'embrassant.*

Soyez le bien-venu, mon gendre, embrassez-moi.

CRISPIN, *embrassant M. Oronte.*

Ma joie est extrême de pouvoir vous témoigner l'extrême joie que j'ai de vous embrasser... (*Montrant madame Oronte.*) Voilà sans doute l'aimable enfant qui m'est destinée?

M. ORONTE.

Non, mon gendre, c'est ma femme.... (*Lui montrant Angélique.*) Voici ma fille Angélique.

CRISPIN.

Malepeste! la jolie famille! Je ferois volontiers ma femme de l'une et ma maîtresse de l'autre.

MADAME ORONTE.

Cela est trop galant!... (*Bas, à Lisette.*) Il paroît avoir de l'esprit, Lisette.

LISETTE, *bas.*

Et du goût même!

CRISPIN, *à madame Oronte.*

Quel air! quelle grâce! quelle noble fierté! Ventrebleu! madame, vous êtes toute adorable! Mon père me le disoit bien : « Tu verras madame « Oronte; c'est la beauté la plus piquante! »

MADAME ORONTE.

Fi donc!

CRISPIN.

« La plus désag... Je voudrois, disoit-il, qu'elle « fût veuve; je l'aurois bientôt épousée. »

M. ORONTE, *riant.*

Je lui suis, parbleu, bien obligé.

MADAME ORONTE, *à Crispin.*

Je l'estime infiniment, monsieur votre père... Que je suis fâchée qu'il n'ait pu venir avec vous!

CRISPIN.

Qu'il est mortifié de ne pouvoir être de la noce! Il se promettoit bien de danser la bourrée avec madame Oronte.

LA BRANCHE, *à M. Oronte.*

Il vous prie d'achever promptement ce mariage; car il a une furieuse impatience d'avoir sa bru auprès de lui.

M. ORONTE.

Eh mais! toutes les conditions sont arrêtées entre nous et signées. Il ne reste plus qu'à terminer la chose et compter la dot.

CRISPIN.

Compter la dot? Oui, c'est fort bien dit. *(A La Branche.)* La Branche?... *(A M. Oronte.)* Permettez que je donne une commission à mon valet.... *(A La Branche.)* Va chez le marquis.... *(Bas.)* Va-t'en arrêter des chevaux pour cette nuit..... Tu m'entends?... *(Haut.)* et tu lui diras que je lui baise les mains.

LA BRANCHE, *sortant.*

J'y vole.

SCÈNE IX.

M. ORONTE, MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE, CRISPIN.

M. ORONTE, *à Crispin.*

REVENONS à votre père. Je suis très-affligé de son indisposition ; mais satisfaites, je vous prie, ma curiosité. Dites-moi un peu des nouvelles de son procès ?

CRISPIN, *embarrassé et appelant.*

La Branche ?

M. ORONTE.

Vous êtes bien ému, qu'avez-vous ?

CRISPIN, *à part.*

Maugrebleu de la question !... *(A M. Oronte.)* J'ai oublié de charger La Branche.... *(A part.)* Il devoit bien me parler de ce procès-là !

M. ORONTE.

Il reviendra.... Eh bien ! ce procès a-t-il enfin été jugé ?

CRISPIN.

Oui, Dieu merci, l'affaire en est faite.

M. ORONTE.

Et vous l'avez gagné ?

CRISPIN.

Avec dépens.

M. ORONTE.

J'en suis ravi, je vous assure !

MADAME ORONTE.

Le ciel en soit loué!

CRISPIN.

Mon père avoit cette affaire à cœur; il auroit donné tout son bien aux juges, plutôt que d'en avoir le démenti.

M. ORONTE.

Ma foi, cette affaire lui a bien coûté de l'argent, n'est-ce pas?

CRISPIN.

Je vous en réponds.... Mais la justice est une si belle chose qu'on ne sauroit trop l'acheter!

M. ORONTE.

J'en conviens. Mais, outre cela, ce procès lui a bien donné de la peine.

CRISPIN.

Oh! cela n'est pas concevable. Il avoit affaire au plus grand chicaneur, au moins raisonnable de tous les hommes.

M. ORONTE.

Qu'appelez-vous de tous les hommes? Il m'a dit que sa partie étoit une femme.

CRISPIN.

Oui, sa partie étoit une femme, d'accord; mais cette femme avoit dans ses intérêts un certain vieux Normand qui lui donnoit des conseils. C'est cet homme-là qui a bien fait de la peine à mon père... Mais changeons de discours; laissons là les procès : je ne veux m'occuper que de mon mariage, et que du plaisir de voir madame Oronte.

M. ORONTE.

Eh bien! allons, mon gendre, entrons : je vais ordonner les apprêts de vos noces.

CRISPIN, *à madame Oronte, en lui présentant la main pour sortir.*

Madame.

MADAME ORONTE, *à Angélique.*

Vous n'êtes pas à plaindre, ma fille; Damis a du mérite.

(M. et madame Oronte entrent chez eux avec Crispin.)

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

HÉLAS! que vais-je devenir?

LISETTE.

Vous allez devenir femme de monsieur Damis; cela n'est pas difficile à deviner.

ANGÉLIQUE, *pleurant.*

Ah! Lisette, tu sais mes sentiments, montre-toi sensible à mes peines.

LISETTE, *pleurant aussi.*

La pauvre enfant!

ANGÉLIQUE.

Auras-tu la dureté de m'abandonner à mon sort?

LISETTE.

Vous me fendez le cœur!

ANGÉLIQUE.

Lisette, ma chère Lisette!

LISETTE.

Ne m'en dites pas davantage. Je suis si touchée que je pourrois bien vous donner quelque mauvais conseil, et je vous vois si affligée que vous ne manqueriez pas de le suivre.

SCÈNE XI.

VALÈRE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

VALÈRE, *à part, dans le fond, sans voir d'abord Angélique.*

CRISPIN m'a dit de ne point paroître ici de quelques jours, qu'il méditoit un stratagème; mais il ne m'a point expliqué ce que c'est. Je ne puis vivre dans cette incertitude.

LISETTE, *à Angélique, en apercevant Valère.*

Valère vient.

VALÈRE, *à part, en apercevant aussi Angélique.*

Je ne me trompe point.... C'est elle-même... (*A Angélique.*) Belle Angélique! de grâce, apprenez-moi vous-même ma destinée. Quel sera le fruit.... (*Voyant Angélique et Lisette en pleurs.*) Mais quoi! vous pleurez l'une et l'autre?

LISETTE.

Eh! oui, monsieur, nous pleurons, nous nous désespérons. Votre rival est arrivé.

VALÈRE.

Qu'est-ce que j'entends?

LISETTE.

Et dès ce soir il épouse ma maîtresse.

VALÈRE.

Juste ciel !

LISETTE.

Si, du moins, après son mariage elle demeuroit à Paris ; passe encore : vous pourriez quelquefois tous deux pleurer vos déplaisirs ; mais, pour comble de chagrin, il faudra que vous pleuriez sépament.

VALÈRE.

J'en mourrai... Mais, Lisette, qui est donc cet heureux rival qui m'enlève ce que j'ai de plus cher au monde ?

LISETTE.

On le nomme Damis.

VALÈRE.

Damis ?

LISETTE.

C'est un homme de Chartres.

VALÈRE.

Je connois tout ce pays-là, et je ne sache point qu'il y ait un autre Damis que le fils de M. Orgon.

LISETTE.

Justement ; c'est le fils de M. Orgon qui est votre rival.

VALÈRE.

Ah ! si nous n'avons que ce Damis à craindre, nous devons nous rassurer.

ANGÉLIQUE.

Que dites-vous, Valère?

VALÈRE.

Cessons de nous affliger, charmante Angélique; Damis, depuis huit jours, s'est marié à Chartres.

LISETTE.

Bon!

ANGÉLIQUE, *à Valère.*

Vous vous moquez, Valère? Damis est ici, qui s'apprête à recevoir ma main.

LISETTE. *à Valère.*

Il est en ce moment au logis avec M. et madame Oronte.

VALÈRE.

Damis est de mes amis; et il n'y a pas huit jours qu'il m'a écrit.... J'ai sa lettre chez moi.

ANGÉLIQUE.

Que vous mande-t-il?

VALÈRE.

Qu'il s'est marié secrètement à Chartres, avec une fille de condition.

LISETTE.

Marié secrètement?.... Oh! oh! approfondissons un peu cette affaire. Il me paroît qu'elle en vaut bien la peine.... Allez, monsieur, allez querir cette lettre, et ne perdez point de temps.

VALÈRE.

Dans un moment je suis de retour.

(Il s'en va.)

SCÈNE XII.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Et nous, ne négligeons point cette nouvelle. Je suis fort trompée si nous n'en tirons pas quelqu'avantage. Elle nous servira, du moins, à faire suspendre, pour quelque temps, votre mariage... *(A Angélique, en voyant paroître Oronte, qui a aperçu Valère s'éloigner.)* Je vois venir M. Oronte: pendant que je la lui apprendrai, courez en faire part à madame votre mère.

(Angélique rentre.)

SCÈNE XIII.

M. ORONTE, LISETTE.

M. ORONTE.

Valère vient de vous quitter, Lisette?

LISETTE.

Oui, monsieur; il vieut de nous dire une chose qui vous surprendra, sur ma parole.

M. ORONTE.

Eh quoi?

LISETTE.

Par ma foi! Damis est un plaisant homme de vouloir avoir deux femmes, pendant que tant d'honnêtes gens sont si fâchés d'en avoir une.

M. ORONTE.

Explique-toi, Lisette.

LISETTE.

Damis est marié : il a épousé secrètement une fille de Chartres, une fille de qualité.

M. ORONTE.

Bon! cela se peut-il, Lisette?

LISETTE.

Il n'y a rien de plus véritable, monsieur; Damis l'a mandé, lui-même, à Valère, qui est son ami.

M. ORONTE.

Tu me contes une fable, te dis-je.

LISETTE.

Non, monsieur, je vous assure; Valère est allé querir la lettre : il ne tiendra qu'à vous de la voir.

M. ORONTE.

Encore un coup, je ne puis croire ce que tu dis.

LISETTE.

Eh! monsieur, pourquoi ne le croiriez-vous pas? Les jeunes gens ne sont-ils pas aujourd'hui capables de tout?

M. ORONTE.

Il est vrai qu'ils sont plus corrompus qu'ils ne l'étoient de mon temps.

LISETTE.

Que savons-nous si Damis n'est point un de ces petits scélérats qui ne se font point un scrupule de la pluralité des dots? Cependant la personne qu'il

a épousée étant de condition, ce mariage clandestin aura des suites qui ne seront pas fort agréables pour vous.

M. ORONTE.

Ce que tu dis ne laisse pas de mériter qu'on y fasse quelque attention.

LISETTE.

Comment! quelque attention? si j'étois à votre place, avant que de livrer ma fille, je voudrois, du moins, être éclairci de la chose.

M. ORONTE.

Tu as raison.... (*Apercevant La Branche.*) Je vois paroître le valet de Damis; il faut que je le sonde finement... Retire-toi, Lisette, et me laisse avec lui.

LISETTE, *à part, en s'en allant.*

Si cette nouvelle pouvoit se confirmer!

SCÈNE XIV.

M. ORONTE, LA BRANCHE.

M. ORONTE.

APPROCHE, La Branche; viens çà. Je te trouve une physionomie d'honnête homme.

LA BRANCHE.

Oh! monsieur, sans vanité, je suis encore plus honnête homme que ma physionomie.

M. ORONTE.

J'en suis bien aise.... Ecoute : ton maître a la mine d'un vert galant.

LA BRANCHE.

Tudieu! c'est un joli homme. Les femmes en sont folles! Il a un certain air libre qui les charme. Monsieur Orgon, en le mariant, assure le repos de trente familles, pour le moins.

M. ORONTE.

Cela étant, je ne m'étonne point qu'il ait poussé à bout une fille de qualité.

LA BRANCHE.

Que dites-vous?

M. ORONTE.

Il faut, mon ami, que tu me confesses la vérité. Je sais tout : je sais que Damis est marié, qu'il a épousé une fille de Chartres.

LA BRANCHE, *à part.*

Ouf!

M. ORONTE.

Tu te troubles.... Je vois qu'on m'a dit vrai : tu es un fripon.

LA BRANCHE.

Moi, monsieur?

M. ORONTE.

Oui, toi, pendard! Je suis instruit de votre dessein, et je prétends te faire punir, comme complice d'un projet si criminel.

LA BRANCHE.

Quel projet, monsieur? Que je meure si je comprends....

M. ORONTE, *l'interrompant.*

Tu feins d'ignorer ce que je veux dire, traître! mais, si tu ne me fais tout à l'heure un aveu sincère de toutes choses, je vais te mettre entre les mains de la justice.

LA BRANCHE.

Faites tout ce qu'il vous plaira, monsieur; je n'ai rien à vous avouer. J'ai beau donner la torture à mon esprit, je ne devine point le sujet de plaintes que vous pouvez avoir contre moi.

M. ORONTE.

Tu ne veux donc pas parler?... (*Appelant.*) Holà! quelqu'un! Qu'on me fasse venir un commissaire.

LA BRANCHE.

Attendez, monsieur, point de bruit. Tout innocent que je suis, vous le prenez sur un ton qui ne laisse pas d'embarrasser mon innocence. Allons, éclaircissons-nous tous deux de sang froid. Çà, qui vous a dit que mon maître étoit marié?

M. ORONTE.

Qui? il l'a mandé lui-même à un de ses amis, à Valère.

LA BRANCHE.

A Valère, dites-vous?

M. ORONTE.

A Valère, oui. Que répondras-tu à cela?

LA BRANCHE, *riant.*

Rien... Parbleu! le trait est excellent!.. *(A part.)* Ah! ah! M. Valère, vous ne vous y prenez pas mal, ma foi!

M. ORONTE.

Comment! qu'est-ce que cela signifie?

LA BRANCHE, *riant.*

On nous l'avoit bien dit qu'il nous régaleroit, tôt ou tard, d'un plat de sa façon. Il n'y a pas manqué, comme vous voyez.

M. ORONTE.

Je ne vois point cela.

LA BRANCHE.

Vous l'allez voir, vous l'allez voir. Premièrement, ce Valère aime mademoiselle votre fille, je vous en avertis.

M. ORONTE.

Je le sais bien.

LA BRANCHE.

Lisette est dans ses intérêts. Elle entre dans toutes les mesures qu'il prend pour faire réussir sa recherche. Je vais parier que c'est elle qui vous aura débité ce mensonge-là.

M. ORONTE.

Il est vrai.

LA BRANCHE.

Dans l'embarras où l'arrivée de mon maître les a jetés tous deux, qu'ont-ils fait? Ils ont fait courir le bruit que Damis étoit marié. Valère même montre une lettre supposée, qu'il dit avoir reçue

de mon maître, et tout cela, vous m'entendez bien, pour suspendre le mariage d'Angélique.

M. ORONTE, *à part.*

Ce qu'il dit est assez vraisemblable.

LA BRANCHE.

Et, pendant que vous approfondirez ce faux bruit, Lisette gagnera l'esprit de sa maîtresse, et lui fera faire quelque mauvais pas, après quoi vous ne pourrez plus la refuser à Valère.

M. ORONTE, *à part.*

Hon, hon! ce raisonnement est assez raisonnable.

LA BRANCHE.

Mais, ma foi, les trompeurs seront trompés. Monsieur Oronte est homme d'esprit, homme de tête; ce n'est point à lui qu'il faut se jouer.

M. ORONTE.

Non, parbleu!

LA BRANCHE.

Vous savez toutes les rubriques du monde, toutes les ruses qu'un amant met en usage pour supplanter son rival.

M. ORONTE.

Je t'en réponds.... Je vois bien que ton maître n'est point marié.... Admirez un peu la fourberie de Valère! Il assure qu'il est intime ami de Damis, et je vais parier qu'ils ne se connoissent seulement pas.

LA BRANCHE.

Sans doute.... Malepeste! monsieur, que vous êtes pénétrant! Comment! rien ne vous échappe.

M. ORONTE.

Je ne me trompe guère dans mes conjectures.. (*Voyant paroître Crispin.*) J'aperçois ton maître; je veux rire avec lui de son prétendu mariage.... (*Riant.*) Ah! ah! ah! ah!

LA BRANCHE, *riant aussi.*

Hé! hé! hé! hé! hé! hé! hé!

SCÈNE XV.

CRISPIN, M. ORONTE, LA BRANCHE.

M. ORONTE, *à Crispin, en riant.*

Vous ne savez pas, mon gendre, ce que l'on dit de vous? Que cela est plaisant! On m'est venu donner avis, mais avis comme d'une chose assurée, que vous étiez marié. Vous avez, dit-on, épousé secrètement une fille de Chartres. Ah! ah! ah! ah! est-ce que vous ne trouvez pas cela plaisant?

LA BRANCHE, *riant, et faisant des signes à Crispin.*

Hé! hé! hé! hé! il n'y a rien de si plaisant!

CRISPIN.

Ho! ho! ho! ho! cela est tout-à-fait plaisant!

M. ORONTE.

Un autre, j'en suis sûr, seroit assez sot pour donner là-dedans; mais moi, serviteur!

LA BRANCHE.

Oh! diable, M. Oronte est un des plus gros génies!

CRISPIN.

Je voudrois savoir qui peut être l'auteur d'un bruit si ridicule.

LA BRANCHE.

Monsieur dit que c'est un gentilhomme appelé Valère.

CRISPIN, *faisant l'étonné.*

Valère, qui est cet homme-là?

LA BRANCHE, *à M. Oronte.*

Vous voyez bien, monsieur, qu'il ne le connoît pas. (*A Crispin.*) Eh! là, c'est ce jeune homme que tu sais... que vous savez, dis-je.... qui est votre rival, à ce qu'on nous a dit.

CRISPIN.

Eh! oui, oui, je m'en souviens : à telles enseignes qu'on nous a dit qu'il a peu de bien, et qu'il doit beaucoup; mais qu'il couche en joue la fille de M. Oronte, et que ses créanciers font des vœux très ardents pour la prospérité de ce mariage.

M. ORONTE.

Ils n'ont qu'à s'y attendre, vraiment, ils n'ont qu'à s'y attendre!

LA BRANCHE.

Il n'est pas sot ce Valère, il n'est, parbleu! pas sot.

M. ORONTE.

Je ne suis pas bête, non plus; je ne suis, palsembleu! pas bête; et pour le lui faire voir, je vais de ce pas chez mon notaire... (*A Damis.*) ou plutôt, Damis, j'ai une proposition à vous faire. Je suis convenu, je l'avoue, avec M. Orgon, de vous donner vingt mille écus en argent comptant; mais voulez-vous prendre, pour cette somme, ma maison du faubourg Saint-Germain? elle m'a coûté plus de quatre-vingt mille francs à bâtir.

CRISPIN.

Je suis homme à tout prendre; mais, entre nous, j'aimerois mieux de l'argent comptant.

LA BRANCHE, *à M. Oronte.*

L'argent, comme vous savez, est plus portatif.

M. ORONTE.

Assurément.

CRISPIN.

Oui, cela se met mieux dans une valise. C'est qu'il se vend une terre auprès de Chartres; je voudrois bien l'acheter.

LA BRANCHE, *à M. Oronte.*

Ah! monsieur, la belle acquisition! Si vous aviez vu cette terre-là, vous en seriez charmé.

CRISPIN, *à M. Oronte.*

Je l'aurai pour vingt-cinq mille écus, et je suis assuré qu'elle en vaut bien soixante mille.

LA BRANCHE, *à M. Oronte.*

Du moins, monsieur, du moins. Comment! sans parler du reste, il y a deux étangs où l'on

pêche chaque année pour deux mille francs de goujons.

M. ORONTE, *à Crispin.*

Il ne faut pas laisser échaper une si belle occasion. Écoutez, j'ai chez mon notaire cinquante mille écus que je réservois pour acheter le château d'un certain financier qui va bientôt disparoître; je veux vous en donner la moitié.

CRISPIN, *embrassant M. Oronte.*

Ah! quelle bonté, M. Oronte! je n'en perdrai jamais la mémoire; une éternelle reconnoissance... mon cœur ... enfin j'en suis tout pénétré!

LA BRANCHE.

M. Oronte est le phénix des beaux-pères.

M. ORONTE.

Je vais vous querir cet argent... Mais je rentre auparavant, pour donner cet avis à ma femme.

CRISPIN.

Les créanciers de Valère vont se pendre.

M. ORONTE.

Qu'ils se pendent. Je veux que dans une heure vous épousiez ma fille.

CRISPIN.

Ah! ah! ah! que cela sera plaisant!

LA BRANCHE.

Oui, oui, c'est cela qui sera tout-à-fait drôle!

(M. Oronte s'en va.)

SCÈNE XVI.

CRISPIN, LA BRANCHE.

CRISPIN.

Il faut que mon maître ait eu un éclaircissement avec Angélique, et qu'il connoisse Damis.

LA BRANCHE.

Ils se connoissent si bien qu'ils s'écrivent, comme tu vois. Mais, grâce à mes soins, monsieur Oronte est prévenu contre Valère, et j'espère que nous aurons la dot en croupe, avant qu'il soit désabusé.

CRISPIN, *voyant paroître Valère.*

O ciel!

LA BRANCHE.

Qu'as-tu, Crispin?

CRISPIN.

Mon maître vient ici.

LA BRANCHE.

Le fâcheux contre-temps!

SCÈNE XVII.

VALÈRE, CRISPIN, LA BRANCHE.

VALÈRE, *à part, dans le fond, et tenant une lettre à la main.*

Je puis, avec cette lettre, entrer chez monsieur Oronte.... *(Apercevant Crispin, qu'il ne reconnoît pas d'abord.)* Mais, je vois un jeune homme. Seroit-ce Damis? Abordons-le : il faut que je m'éclair-

cisse... *(Reconnoissant Crispin.)* Juste ciel! c'est Crispin.

CRISPIN.

C'est moi-même. Que diable venez-vous faire ici? Ne vous ai-je pas défendu d'approcher de la maison de monsieur Oronte? Vous allez détruire tout ce que mon industrie a fait pour vous.

VALÈRE.

Il n'est pas nécessaire d'employer aucun stratagème pour moi, mon cher Crispin.

CRISPIN.

Pourquoi?

VALÈRE.

Je sais le nom de mon rival : il s'appelle Damis Je n'ai rien à craindre; il est marié.

CRISPIN.

Damis marié?... *(Montrant La Branche.)* Tenez, monsieur, voilà son valet, que j'ai mis dans vos intérêts. Il va vous dire de ses nouvelles.

VALÈRE.

Seroit-il possible que Damis ne m'eût pas mandé une chose véritable? A quel propos m'avoir écrit dans ces termes?

(Il lit la lettre qu'il tient à la main, et qui est de Damis.)

« De Chartres.

« Vous saurez, cher ami, que je me suis marié
« en cette ville, ces jours passés. J'ai épousé secrè-
« tement une fille de condition. J'irai bientôt à

« Paris, où je prétends vous faire, de vive voix,
« tout le détail de ce mariage.

« DAMIS. »

LA BRANCHE.

Ah! monsieur, je suis au fait. Dans le temps que mon maître vous a écrit cette lettre, il avoit effectivement ébauché un mariage; mais monsieur Orgon, au lieu d'approuver l'ébauche, a donné une grosse somme au père de la fille, et a, par ce moyen, assoupi la chose.

VALÈRE.

Damis n'est donc point marié?

LA BRANCHE.

Bon!

CRISPIN, *à Valère.*

Eh! non.

VALÈRE.

Ah! mes enfants, j'implore votre secours.... *(A Crispin.)* Quelle entreprise as-tu formée, Crispin? Tu n'as pas voulu tantôt m'en instruire. Ne me laisse pas plus long-temps dans l'incertitude. Pourquoi ce déguisement? Que prétends-tu faire en ma faveur?

CRISPIN.

Votre rival n'est point encore à Paris. Il n'y sera que dans deux jours. Je veux, avant ce temps-là, dégoûter monsieur et madame Oronte de son alliance.

VALÈRE.

De quelle manière?

CRISPIN.

En passant pour Damis. J'ai déja fait beaucoup d'extravagances : je tiens des discours insensés ; je fais des actions ridicules, qui révoltent, à tout moment, contre moi le père et la mère d'Angélique. Vous connoissez le caractère de madame Oronte : elle aime les louanges ; je lui dis des duretés qu'un petit-maître n'oseroit dire à une femme de robe.

VALÈRE.

Eh bien ?

CRISPIN.

Eh bien ! je ferai et dirai tant de sottises qu'avant la fin du jour je prétends qu'ils me chassent, et qu'ils prennent la résolution de vous donner Angélique.

VALÈRE.

Et Lisette, entre-t-elle dans ce stratagème ?

CRISPIN.

Oui, monsieur ; elle agit de concert avec nous.

VALÈRE.

Ah ! Crispin, que ne te dois-je pas ?

CRISPIN, *lui montrant La Branche.*

Demandez, par plaisir, à ce garçon-là si je joue bien mon rôle.

LA BRANCHE, *à Valère.*

Ah ! monsieur, que vous avez là un domestique adroit ! C'est le plus grand fourbe de Paris !.... Il m'arrache cet éloge. Je ne le seconde pas mal, à la

vérité; et, si notre entreprise réussit, vous ne m'aurez pas moins d'obligation qu'à lui.

VALÈRE.

Vous pouvez tous deux compter sur ma reconnoissance; je vous promets...

CRISPIN, *l'interrompant.*

Eh! monsieur, laissez là les promesses. Songez que, si l'on vous voyoit avec nous, tout seroit perdu. Retirez-vous, et ne paroissez point ici d'aujourd'hui.

VALÈRE.

Je me retire donc.... Adieu, mes amis; je me repose sur vos soins.

LA BRANCHE.

Ayez l'esprit tranquille, monsieur. Éloignez-vous vite; abandonnez-nous votre fortune.

VALÈRE.

Souvenez-vous que mon sort....

CRISPIN, *l'interrompant.*

Que de discours!

VALÈRE.

Dépend de vous.

CRISPIN, *le repoussant.*

Allez-vous-en, vous dis-je.

(*Valère s'en va.*)

SCÈNE XVIII.

CRISPIN, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

ENFIN, il est parti.

CRISPIN.

Je respire.

LA BRANCHE.

Nous avons eu une alarme assez chaude.... Je mourois de peur que monsieur Oronte ne nous surprît avec ton maître.

CRISPIN.

C'est ce que je craignois aussi. Mais, comme nous n'avions que cela à craindre, nous sommes assurés du succès de notre projet. Nous pouvons à présent choisir la route que nous avons à prendre. As-tu arrêté des chevaux pour cette nuit?

LA BRANCHE, *regardant dans l'éloignement.*

Oui.

CRISPIN.

Bon!... Je suis d'avis que nous prenions le chemin de Flandres.

LA BRANCHE, *regardant toujours au loin et avec distraction:*

Le chemin de Flandres?... Oui, c'est fort bien raisonné. J'opine aussi pour le chemin de Flandres.

CRISPIN.

Que regardes-tu donc avec tant d'attention?

LA BRANCHE, *de même.*

Je regarde... Oui... non... Ventrebleu! seroit-ce lui?

CRISPIN.

Qui, lui?

LA BRANCHE, *de même.*

Hélas! voilà toute sa figure.

CRISPIN.

La figure de qui?

LA BRANCHE, *de même.*

Crispin, mon pauvre Crispin! c'est. M. Orgon.

CRISPIN.

Le père de Damis?

LA BRANCHE.

Lui-même.

CRISPIN.

Le maudit vieillard!

LA BRANCHE.

Je crois que tous les diables sont déchaînés contre la dot.

CRISPIN, *regardant du côté d'où vient M. Orgon.*

Il vient ici..... Il va entrer chez M. Oronte, et tout va se découvrir

LA BRANCHE.

C'est ce qu'il faut empêcher, s'il est possible... Va m'attendre à l'auberge.... Ce que je crains le plus, c'est que M. Oronte ne sorte pendant que je lui parlerai.

(Crispin s'éloigne.)

SCÈNE XIX.

M. ORGON, LA BRANCHE.

M. ORGON, *à part, sans voir d'abord La Branche.*

Je ne sais quel accueil je vais recevoir de M. et de madame Oronte.

LA BRANCHE, *à part.*

Vous n'êtes pas encore chez eux.... (*A M. Orgon.*) Serviteur à M. Orgon.

M. ORGON.

Ah! je ne te voyois pas, La Branche.

LA BRANCHE.

Comment! monsieur, c'est donc ainsi que vous surprenez les gens? Qui vous croyoit à Paris?

M. ORGON.

Je suis parti de Chartres peu de temps après toi, parce que j'ai fait réflexion qu'il valoit mieux que je parlasse moi-même à M. Oronte, et qu'il n'étoit pas honnête de retirer ma parole par le ministère d'un valet.

LA BRANCHE.

Vous êtes délicat sur les bienséances, à ce que je vois. Si bien donc que vous allez trouver M. et madame Oronte?

M. ORGON.

C'est mon dessein.

LA BRANCHE.

Rendez grâces au ciel de me rencontrer ici, à propos, pour vous en empêcher.

M. ORGON.

Comment! les as-tu déjà vus, toi, La Branche?

LA BRANCHE.

Eh! oui, morbleu! je les ai vus. Je sors de chez eux. Madame Oronte est dans une colère horrible contre vous.

M. ORGON.

Contre moi?

LA BRANCHE.

Contre vous... « Eh quoi! a-t-elle dit, M. Or-
« gon nous manque de parole? Qui l'auroit cru?
« Ma fille désormais ne doit plus espérer d'éta-
« blissement. »

M. ORGON.

Quel tort cela peut-il faire à sa fille?

LA BRANCHE.

C'est ce que je lui ai répondu; mais comment voulez-vous qu'une femme en colère entende raison? c'est tout ce qu'elle peut faire de sang-froid. Elle a fait là-dessus des raisonnements bourgeois.... On ne croira point dans le monde, a-t-elle dit, que Damis ait été obligé d'épouser une fille de Chartres; on dira plutôt que M. Orgon a approfondi nos biens, et que, ne les ayant pas trouvés solides, il a retiré sa parole.

M. ORGON.

Fi donc! peut-elle s'imaginer qu'on dira cela?

LA BRANCHE.

Vous ne sauriez croire jusqu'à quel point la fureur s'est emparée de ses sens!... Elle a les yeux

dans la tête... elle ne connoît personne... Elle m'a pris à la gorge, et j'ai eu toutes les peines du monde à me tirer de ses griffes.

M. ORGON.

Et M. Oronte?

LA BRANCHE.

Oh! pour M. Oronte, je l'ai trouvé plus modéré, lui... Il m'a seulement donné deux soufflets.

M. ORGON.

Tu m'étonnes, La Branche. Peuvent-ils être capables d'un pareil emportement? et doivent-ils trouver mauvais que j'aie consenti au mariage de mon fils? Ne leur en as-tu pas expliqué toutes les circonstances?

LA BRANCHE.

Pardonnez-moi. Je leur ai dit que monsieur votre fils ayant commencé par où l'on finit d'ordinaire, la famille de votre bru se préparoit à vous faire un procès que vous avez sagement prévenu en unissant les parties.

M. ORGON.

Ils ne se sont pas rendus à cette raison?

LA BRANCHE.

Bon! rendus? ils sont bien en état de se rendre. Si vous m'en croyez, monsieur, vous retournerez à Chartres, tout à l'heure.

M. ORGON, *voulant entrer chez M. Oronte.*

Non, La Branche, je veux les voir, et leur représenter si bien les choses, que...

LA BRANCHE, *l'interrompant et le retenant.*

Vous n'entrerez pas, monsieur, je vous assure. Je ne souffrirai point que vous alliez vous faire dévisager. Si vous leur voulez parler absolument, laissez passer leurs premiers transports.

M. ORGON.

Cela est de bon sens.

LA BRANCHE.

Remettez votre visite à demain. Ils seront plus disposés à vous recevoir.

M. ORGON.

Tu as raison; ils seront dans une situation moins violente. Allons, je veux suivre ton conseil.

LA BRANCHE.

Cependant, monsieur, vous ferez ce qu'il vous plaira; vous êtes le maître.

M. ORGON.

Non, non... Viens, La Branche : je les verrai demain.

LA BRANCHE.

Je marche sur vos pas...

(*M. Orgon s'en va.*)

SCÈNE XX.

LA BRANCHE, *seul.*

Ou plutôt je vais trouver Crispin..... Nous voilà, pour le coup, au-dessus de toutes les difficultés... Il ne me reste plus qu'un petit scrupule au sujet de la dot. Il me fâche de la partager avec un associé; car enfin, Angélique ne pouvant être à mon maître, il me semble que la dot m'appartient, de droit, toute entière. Comment tromperai-je Crispin? Il faut que je lui conseille de passer la nuit avec Angélique... Ce sera sa femme, une fois; il l'aime, et il est homme à suivre ce conseil. Pendant qu'il s'amusera à la bagatelle, je déménagerai avec le solide..... Mais, non; rejetons cette pensée. Ne nous brouillons point avec un homme qui en sait aussi long que moi. Il pourroit bien, quelque jour, avoir sa revanche; d'ailleurs, ce seroit aller contre nos lois. Nous autres gens d'intrigue, nous nous gardons les uns aux autres une fidélité plus exacte que les honnêtes gens..... (*Voyant paroître M. Oronte avec Lisette.*) Voici M. Oronte qui sort de chez lui pour aller chez son notaire.... Quel bonheur d'avoir éloigné d'ici M. Orgon!

(*Il s'en va.*)

SCÈNE XXI.

M. ORONTE, LISETTE.

LISETTE.

Je vous le dis encore, monsieur, Valère est honnête homme, et vous devez approfondir...

M. ORONTE, *l'interrompant.*

Tout n'est que trop approfondi, Lisette. Je sais que vous êtes dans les intérêts de Valère; et je suis fâché que vous n'ayez pas inventé ensemble un meilleur expédient pour m'obliger à différer le mariage de Damis.

LISETTE.

Quoi! monsieur, vous vous imaginez...

M. ORONTE, *l'interrompant.*

Non, Lisette, je ne m'imagine rien. Je suis facile à tromper. Moi, je suis le plus pauvre génie du monde... Allez, Lisette, dites à Valère qu'il ne sera jamais mon gendre : c'est de quoi il peut assurer messieurs ses créanciers.

(Il s'en va.)

SCÈNE XXII.

LISETTE, *seule.*

Ouais! que signifie tout ceci? Il y a quelque chose là-dedans qui passe ma pénétration.

SCÈNE XXIII.

VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE, *à part, sans voir d'abord Lisette.*

Quoi que m'ait dit Crispin, je ne puis attendre tranquillement le succès de son artifice. Après tout, je ne sais pourquoi il m'a recommandé avec tant de soin de ne point paroître ici; car, enfin, au lieu de détruire son stratagème, je pourrois l'appuyer.

LISETTE.

Ah! monsieur..

VALÈRE.

Eh bien, Lisette?

LISETTE.

Vous avez tardé bien long-temps.... Où est la lettre de Damis?

VALÈRE, *tirant une lettre de sa poche, et la lui montrant.*

La voici... Mais elle nous sera inutile. Dis-moi plutôt, Lisette, comment va le stratagème?

LISETTE.

Quel stratagème?

VALÈRE.

Celui que Crispin a imaginé pour mon amour.

LISETTE.

Crispin? qu'est-ce que c'est que ce Crispin?

VALÈRE.

Eh! parbleu, c'est mon valet.

LISETTE.

Je ne le connois pas.

VALÈRE.

C'est pousser trop loin la dissimulation, Lisette. Crispin m'a dit que vous étiez tous deux d'intelligence.

LISETTE.

Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur.

VALÈRE.

Ah! c'en est trop; je perds patience : je suis au désespoir!

SCÈNE XXIV.

MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE, VALÈRE, LISETTE.

MADAME ORONTE, *à Valère.*

Je suis bien aise de vous trouver, Valère, pour vous faire des reproches. Un galant homme doit-il supposer des lettres?

VALÈRE.

Supposer, moi, madame! Qui peut m'avoir rendu ce mauvais office auprès de vous?

LISETTE, *à madame Oronte.*

Eh! madame, monsieur Valère n'a rien supposé. Il y a de la manigance en cette affaire. *(Apercevant venir M. Oronte et M. Orgon.)* Mais voici monsieur Oronte qui revient. Monsieur Orgon est avec lui. Nous allons tout découvrir.

SCÈNE XXV.

M. ORONTE, M. ORGON, MADAME ORONTE, VALÈRE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

M. ORONTE, *à M. Orgon.*

Il y a de la friponnerie là-dedans, monsieur Orgon.

M. ORGON.

C'est ce qu'il faut éclaircir, monsieur Oronte.

M. ORONTE, *à sa femme.*

Madame, je viens de rencontrer monsieur Orgon, en allant chez mon notaire. Il vient, dit-il, à Paris pour retirer sa parole. Damis est effectivement marié.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Qu'est-ce que j'entends?

M. ORGON, *à madame Oronte.*

Il est vrai, madame; et, quand vous saurez toutes les circonstances de ce mariage, vous excuserez ...

M. ORONTE, *à sa femme.*

M. Orgon n'a pu se dispenser d'y consentir; mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'il assure que son fils est actuellement à Chartres.

M. ORGON.

Sans doute.

MADAME ORONTE.

Cependant, il y a ici un jeune homme qui se dit votre fils.

M. ORGON.

C'est un imposteur.

M. ORONTE.

Et La Branche, ce même valet qui étoit ici avec vous il y a quinze jours, l'appelle son maître.

M. ORGON.

La Branche, dites-vous? Ah! le pendard. Je ne m'étonne plus s'il m'a tout à l'heure empêché d'entrer chez vous. Il m'a dit que vous étiez tous deux dans une colère épouvantable contre moi, et que vous l'aviez maltraité, lui.

MADAME ORONTE.

Le menteur!

LISETTE, *à part.*

Je vois l'enclouure, ou peu s'en faut.

VALÈRE, *à part.*

Mon traître se seroit-il joué de moi?

M. ORONTE, *voyant paroître La Branche et Crispin.*

Nous allons approfondir cela, car les voici tous deux.

SCÈNE XXVI.

CRISPIN, LA BRANCHE, M. ORONTE, MADAME ORONTE, M. ORGON, VALÈRE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

CRISPIN, *à M. Oronte, sans voir d'abord Valère et M. Orgon.*

Eh bien! monsieur Oronte, tout est-il prêt à... Notre mariage.... *(Apercevant Valère et M. Orgon.)* Ouf! qu'est-ce que je vois?

LA BRANCHE, *bas, en apercevant aussi Valère et M. Orgon.*

Aïe! nous sommes découverts : sauvons-nous.

(Il veut se sauver avec Crispin, mais Valère court à eux et les arrête.)

VALÈRE.

Oh! vous ne nous échapperez pas, messieurs les marauds, et vous serez traités comme vous le méritez.

(Valère prend Crispin au collet; M. Oronte et M. Orgon se saisissent de La Branche.)

M. ORONTE, *à Crispin et à La Branche.*

Ah! ah! nous vous tenons, fourbes,

M. ORGON, *à La Branche, en montrant Crispin.*

Dis-nous, méchant, qui est cet autre fripon, que tu fais passer pour Damis?

VALÈRE.

C'est mon valet.

MADAME ORONTE.

Un valet? juste ciel! un valet!

VALÈRE.

Un perfide! qui me fait accroire qu'il est dans mes intérêts, pendant qu'il emploie, pour me tromper, le plus noir de tous les artifices.

CRISPIN.

Doucement, monsieur, doucement, ne jugeons point sur les apparences.

M. ORGON, *à La Branche.*

Et toi, coquin, voilà donc comme tu fais les commissions que je te donne?

LA BRANCHE.

Allons, monsieur, allons, bride en main, s'il vous plaît : ne condamnons point les gens sans les entendre.

M. ORGON.

Quoi! tu voudrois soutenir que tu n'es pas un maître fripon?

LA BRANCHE, *feignant de pleurer.*

Je suis un fripon, fort bien; voyez les douceurs qu'on s'attire en servant avec affection.

VALÈRE, *à Crispin.*

Tu ne demeureras pas d'accord, non plus, toi, que tu es un fourbe, un scélérat?

CRISPIN, *avec un fort emportement.*

Scélérat! fourbe! Que diable, monsieur, vous me prodiguez des épithètes qui ne me conviennent point du tout!

VALÈRE.

Nous aurons encore tort de soupçonner votre fidélité, traîtres?

M. ORONTE, *à La Branche et à Crispin.*

Que direz-vous pour vous justifier, misérables?

LA BRANCHE.

Tenez, voilà Crispin qui va vous tirer d'erreur.

CRISPIN, *à M. Oronte.*

La Branche vous expliquera la chose en deux mots.

LA BRANCHE.

Parle, Crispin, fais leur voir notre innocence.

CRISPIN.

Parle toi-même, La Branche: tu les auras bientôt désabusés.

LA BRANCHE.

Non, non, tu débrouilleras mieux le fait.

CRISPIN, *à M. Oronte et à Valère.*

Eh bien! messieurs, je vais vous dire la chose tout naturellement. J'ai pris le nom de Damis, pour dégoûter, par mon air ridicule, M. et madame Oronte, de l'alliance de M. Orgon, et les mettre par-là dans une disposition favorable pour mon maître; mais, au lieu de les rebuter par mes manières impertinentes, j'ai eu le malheur de leur plaire. Ce n'est pas ma faute, une fois.

M. ORONTE.

Cependant, si on t'avoit laissé faire, tu aurois poussé la feinte jusqu'à épouser ma fille?

CRISPIN.

Non, monsieur; demandez à La Branche : nous venions ici vous découvrir tout.

VALÈRE.

Vous ne sauriez donner à votre perfidie des couleurs qui puissent nous éblouir. Puisque Damis est marié, il étoit inutile que Crispin fît le personnage qu'il a fait.

CRISPIN.

Eh bien! messieurs, puisque vous ne voulez pas nous absoudre comme innocents, faites-nous donc grâce comme à des coupables. Nous implorons votre bonté.

(*Il se jette aux genoux de M. Oronte.*)

LA BRANCHE, *se jetant aussi à genoux.*

Oui, nous avons recours à votre clémence.

CRISPIN, *à M. Oronte.*

Franchement, la dot nous a tentés. Nous sommes accoutumés à faire des fourberies; pardonnez-nous celle-ci à cause de l'habitude.

M. ORONTE.

Non, non, votre audace ne demeurera point impunie.

LA BRANCHE.

Eh! monsieur, laissez-vous toucher. Nous vous en conjurons par les beaux yeux de madame Oronte!

CRISPIN, *à M. Oronte.*

Par la tendresse que vous devez avoir pour une femme si charmante!

MADAME ORONTE, *à son mari.*

Ces pauvres garçons me font pitié! je demande grâce pour eux.

LISETTE, *à part.*

Les habiles fripons que voilà!

M. ORGON, *à La Branche et à Crispin.*

Vous êtes bien heureux, pendards! que madame Oronte intercède pour vous.

M. ORONTE, *à La Branche et à Crispin.*

J'avois grande envie de vous faire punir; mais, puisque ma femme le veut, oublions le passé. Aussi-bien je donne aujourd'hui ma fille à Valère, il ne faut songer qu'à se réjouir.... On vous pardonne donc; et même, si vous voulez me promettre que vous vous corrigerez, je serai encore assez bon pour me charger de votre fortune.

CRISPIN, *se relevant.*

Oh! monsieur, nous vous le promettons.

LA BRANCHE, *se relevant aussi.*

Oui, monsieur... nous sommes si mortifiés de n'avoir pas réussi dans notre entreprise, que nous renonçons à toutes les fourberies.

M. ORONTE.

Vous avez de l'esprit; mais il en faut faire un meilleur usage, et, pour vous rendre honnêtes gens, je veux vous mettre tous deux dans les affaires... *(A La Branche.)* J'obtiendrai pour toi, La Branche, une bonne commission.

LA BRANCHE.

Je vous réponds, monsieur, de ma bonne volonté.

M. ORONTE, *à Crispin.*

Et pour le valet de mon gendre, je lui ferai épouser la filleule d'un sous-fermier de mes amis.

CRISPIN.

Je tâcherai, monsieur, de mériter, par ma complaisance, toutes les bontés du parrain.

M. ORONTE.

Ne demeurons pas ici plus long-temps..... Entrons.... (*A M. Orgon.*) J'espère que M. Orgon voudra bien honorer de sa présence les noces de ma fille?

M. ORGON.

J'y veux danser avec madame Oronte.

(*Il donne la main à madame Oronte, et Valère à Angélique, pour rentrer chez M. Oronte.*)

FIN DE CRISPIN RIVAL DE SON MAITRE.

TURCARET,

COMÉDIE,

PAR LE-SAGE,

Représentée, pour la première fois, le 14 février 1709.

PERSONNAGES.

MONSIEUR TURCARET, traitant, amoureux de la baronne.

MADAME TURCARET, épouse de M. Turcaret.

MADAME JACOB, revendeuse à la toilette, et sœur de M. Turcaret.

LA BARONNE, jeune veuve coquette.

LE CHEVALIER, } petits-maîtres.
LE MARQUIS, }

MONSIEUR RAFLE, commis de M. Turcaret.

FLAMAND, valet de M. Turcaret.

MARINE, } suivantes de la baronne.
LISETTE, }

JASMIN, petit laquais de la baronne.

FRONTIN, valet du chevalier.

MONSIEUR FURET, fourbe.

La scène est à Paris, chez la baronne.

TURCARET,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LA BARONNE, MARINE.

MARINE.

Encore hier, deux cents pistoles?

LA BARONNE.

Cesse de me reprocher....

MARINE, *l'interrompant.*

Non, madame, je ne puis me taire; votre conduite est insupportable.

LA BARONNE.

Marine!

MARINE.

Vous mettez ma patience à bout.

LA BARONNE.

Eh! comment veux-tu donc que je fasse? Suis-je femme à thésauriser?

MARINE.

Ce seroit trop exiger de vous, et cependant je vous vois dans la nécessité de le faire.

LA BARONNE.

Pourquoi ?

MARINE.

Vous êtes veuve d'un colonel étranger qui a été tué en Flandres, l'année passée. Vous aviez déja mangé le petit douaire qu'il vous avoit laissé en partant, et il ne vous restoit plus que vos meubles que vous auriez été obligée de vendre, si la fortune propice ne vous eût fait faire la précieuse conquête de monsieur Turcaret, le traitant. Cela n'est-il pas vrai, madame ?

LA BARONNE.

Je ne dis pas le contraire.

MARINE.

Or, ce monsieur Turcaret, qui n'est pas un homme fort aimable, et qu'aussi vous n'aimez guère, quoique vous ayez dessein de l'épouser, comme il vous l'a promis; monsieur Turcaret, dis-je, ne se presse pas de vous tenir parole, et vous attendez patiemment qu'il accomplisse sa promesse, parce qu'il vous fait tous les jours quelque présent considérable : je n'ai rien à dire à cela. Mais ce que je ne puis souffrir, c'est que vous soyez coiffée d'un petit chevalier joueur qui va mettre à la réjouissance les dépouilles du traitant. Eh! que prétendez-vous faire de ce chevalier ?

LA BARONNE.

Le conserver pour ami. N'est-il pas permis d'avoir des amis ?

MARINE.

Sans doute, et de certains amis encore dont on peut faire son pis-aller. Celui-ci, par exemple, vous pourriez fort bien l'épouser, en cas que M. Turcaret vînt à vous manquer; car il n'est pas un de ces chevaliers qui sont consacrés au célibat et obligés de courir au secours de Malte. C'est un chevalier de Paris; il fait ses caravanes dans les lansquenets.

LA BARONNE.

Oh! je le crois un fort honnête homme.

MARINE.

J'en juge tout autrement. Avec ses airs passionnés, son ton radouci, sa face minaudière, je le crois un grand comédien; et ce qui me confirme dans mon opinion, c'est que Frontin, son bon valet Frontin, ne m'en a pas dit le moindre mal.

LA BARONNE.

Le préjugé est admirable! et tu conclus de là?

MARINE.

Que le maître et le valet sont deux fourbes, qui s'entendent pour vous duper; et vous vous laissez surprendre à leurs artifices, quoiqu'il y ait déja du temps que vous les connoissiez. Il est vrai que depuis votre veuvage il a été le premier à vous offrir brusquement sa foi; et cette façon de sincérité l'a tellement établi chez vous qu'il dispose de votre bourse, comme de la sienne.

LA BARONNE.

Il est vrai que j'ai été sensible aux premiers soins du chevalier. J'aurois dû, je l'avoue, l'éprouver avant que de lui découvrir mes sentiments, et je conviendrai, de bonne foi, que tu as peut-être raison de me reprocher tout ce que je fais pour lui.

MARINE.

Assurément, et je ne cesserai point de vous tourmenter que vous ne l'ayez chassé de chez vous ; car, enfin, si cela continue, savez-vous ce qui en arrivera?

LA BARONNE.

Eh quoi?

MARINE.

M. Turcaret saura que vous voulez conserver le chevalier pour ami ; et il ne croit pas lui qu'il soit permis d'avoir des amis. Il cessera de vous faire des présents, et il ne vous épousera point; et si vous êtes réduite à épouser le chevalier, ce sera un fort mauvais mariage pour l'un et pour l'autre.

LA BARONNE.

Tes réflexions sont judicieuses, Marine; je veux songer à en profiter.

MARINE.

Vous ferez bien ; il faut prévoir l'avenir. Envisagez dès-à-présent un établissement solide. Profitez des prodigalités de M. Turcaret, en attendant qu'il vous épouse. S'il y manque, à la vérité on en parlera un peu dans le monde; mais vous

aurez, pour vous en dédommager, de bons effets, de l'argent comptant, des bijoux, de bons billets au porteur, des contrats de rente, et vous trouverez alors quelque gentilhomme capricieux, ou mal-aisé, qui réhabilitera votre réputation par un bon mariage.

LA BARONNE.

Je cède à tes raisons, Marine : je veux me détacher du chevalier, avec qui je sens bien que je me ruinerois à la fin.

MARINE.

Vous commencez à entendre raison. C'est là le bon parti. Il faut s'attacher à M. Turcaret, pour l'épouser, ou pour le ruiner. Vous tirerez, du moins, des débris de sa fortune, de quoi vous mettre en équipage, de quoi soutenir dans le monde une figure brillante; et, quoi que l'on puisse dire, vous lasserez les caquets, vous fatiguerez la médisance, et l'on s'accoutumera insensiblement à vous confondre avec les femmes de qualité.

LA BARONNE.

Ma résolution est prise, je veux bannir de mon cœur le chevalier. C'en est fait, je ne prends plus de part à sa fortune, je ne réparerai plus ses pertes, il ne recevra plus rien de moi.

MARINE, *voyant paroître Frontin.*

Son valet vient; faites-lui un accueil glacé. Commencez par-là ce grand ouvrage que vous méditez.

LA BARONNE.

Laisse-moi faire.

SCÈNE II.

FRONTIN, LA BARONNE, MARINE.

FRONTIN, *à la baronne.*

Je viens de la part de mon maître et de la mienne, madame, vous donner le bon jour.

LA BARONNE, *d'un air froid.*

Je vous en suis obligée, Frontin.

FRONTIN, *à Marine.*

Et mademoiselle Marine veut bien aussi qu'on prenne la liberté de la saluer?

MARINE, *d'un air brusque.*

Bon jour et bon an.

FRONTIN, *à la baronne, en lui présentant un billet.*

Ce billet, que M. le chevalier vous écrit, vous instruira, madame, d'une certaine aventure...

MARINE, *bas, à la baronne.*

Ne le recevez pas.

LA BARONNE, *prenant le billet des mains de Frontin.*

Cela n'engage à rien, Marine... Voyons, voyons ce qu'il me demande.

MARINE, *à part.*

Sotte curiosité!

LA BARONNE, *lisant.*

« Je viens de recevoir le portrait d'une com-
« tesse. Je vous l'envoie et vous le sacrifie; mais
« vous ne devez point me tenir compte de ce sa-
« crifice, ma chère baronne. Je suis si occupé, si
« possédé de vos charmes, que je n'ai pas la li-
« berté de vous être infidèle. Pardonnez, mon
« adorable, si je ne vous en dis pas davantage;
« j'ai l'esprit dans un accablement mortel. J'ai
« perdu cette nuit tout mon argent, et Frontin
« vous dira le reste.

« LE CHEVALIER. »

MARINE, *à Frontin.*

Puisqu'il a perdu tout son argent, je ne vois pas qu'il y ait du reste à cela.

FRONTIN.

Pardonnez-moi. Outre les deux cents pistoles que madame eut la bonté de lui prêter hier, et le peu d'argent qu'il avoit d'ailleurs, il a encore perdu mille écus sur sa parole : voilà le reste. Oh! diable, il n'y a pas un mot inutile dans les billets de mon maître.

LA BARONNE.

Où est le portrait?

FRONTIN, *lui donnant un portrait.*

Le voici.

LA BARONNE, *examinant le portrait.*

Il ne m'a point parlé de cette comtesse-là, Frontin.

FRONTIN.

C'est une conquête, madame, que nous avons faite sans y penser. Nous rencontrâmes l'autre jour cette comtesse dans un lansquenet.

MARINE.

Une comtesse de lansquenet!

FRONTIN, *à la baronne.*

Elle agaça mon maître. Il répondit, pour rire, à ses minauderies. Elle, qui aime le sérieux, a pris la chose fort sérieusement. Elle nous a ce matin envoyé son portrait. Nous ne savons pas seulement son nom.

MARINE.

Je vais parier que cette comtesse-là est quelque dame normande. Toute sa famille bourgeoise se cotise pour lui faire tenir à Paris une petite pension, que les caprices du jeu augmentent ou diminuent.

FRONTIN.

C'est ce que nous ignorons.

MARINE.

Oh! que non, vous ne l'ignorez pas. Peste! vous n'êtes pas gens à faire sottement des sacrifices. Vous en connoissez bien le prix.

FRONTIN, *à la baronne.*

Savez-vous bien, madame, que cette dernière nuit a pensé être une nuit éternelle pour monsieur le chevalier? En arrivant au logis il se jette dans un fauteuil; il commence par se rappeler les plus

malheureux coups du jeu, assaisonnant ses réflexions d'épithètes et d'apostrophes énergiques.

LA BARONNE, *regardant le portrait.*

Tu as vu cette comtesse, Frontin? N'est-elle pas plus belle que son portrait?

FRONTIN.

Non, madame; et ce n'est pas, comme vous voyez, une beauté régulière; mais elle est assez piquante, ma foi, elle est assez piquante.... Or, je voulus d'abord représenter à mon maître que tous ses jurements étoient des paroles perdues; mais, considérant que cela soulage un joueur désespéré, je le laissai s'égayer dans ses apostrophes.

LA BARONNE, *regardant toujours le portrait.*

Quel âge a-t-elle, Frontin?

FRONTIN.

C'est ce que je ne sais pas trop bien; car elle a le teint si beau que je pourrois m'y tromper d'une bonne vingtaine d'années.

MARINE.

C'est-à-dire qu'elle a pour le moins cinquante ans?

FRONTIN.

Je le croirois bien, car elle en paroît trente.... *(A la baronne.)* Mon maître donc, après avoir bien réfléchi, s'abandonne à la rage; il demande ses pistolets.

LA BARONNE, *à Marine.*

Ses pistolets, Marine, ses pistolets!

MARINE.

Il ne se tuera point, madame, il ne se tuera point

FRONTIN, *à la baronne.*

Je les lui refuse. Aussitôt il tire brusquement son épée.

LA BARONNE, *à Marine.*

Ah! il s'est blessé, Marine, assurément!

MARINE.

Eh! non, non, Frontin l'en aura empêché.

FRONTIN, *à la baronne.*

Oui.... Je me jette sur lui à corps perdu.... « Monsieur le chevalier, lui dis-je, qu'allez-vous « faire? Vous passez les bornes de la douleur du « lansquenet. Si votre malheur vous fait haïr le « jour, conservez-vous du moins, vivez pour votre « aimable baronne. Elle vous a jusqu'ici tiré gé- « néreusement de tous vos embarras; et soyez sûr, « ai-je ajouté, seulement pour calmer sa fureur, « qu'elle ne vous laissera point dans celui-ci. »

MARINE, *bas, à la baronne.*

L'entend-il, le maraud?

FRONTIN, *à la baronne.*

« Il ne s'agit que de mille écus, une fois. Mon- « sieur Turcaret a bon dos : il portera bien encore « cette charge-là. »

LA BARONNE.

Eh bien, Frontin?

FRONTIN.

Eh bien! madame, à ces mots, admirez le pouvoir de l'espérance, il s'est laissé désarmer comme un enfant, il s'est couché et s'est endormi.

MARINE, *ironiquement.*

Le pauvre chevalier!

FRONTIN, *à la baronne.*

Mais ce matin, à son réveil, il a senti renaître ses chagrins; le portrait de la comtesse ne les a point dissipés. Il m'a fait partir sur-le-champ pour venir ici, et il attend mon retour pour disposer de son sort. Que lui dirai-je, madame?

LA BARONNE.

Tu lui diras, Frontin, qu'il peut toujours faire fonds sur moi, et que, n'étant point en argent comptant....

(Elle veut tirer son diamant de son doigt pour le lui donner.)

MARINE, *la retenant.*

Eh! madame, y songez-vous?

LA BARONNE, *à Frontin, en remettant son diamant.*

Tu lui diras que je suis touchée de son malheur.

MARINE, *à Frontin, ironiquement.*

Et que je suis, de mon côté, très-fâchée de son infortune.

FRONTIN, *à la baronne.*

Ah! qu'il sera fâché lui.... *(A part.)* Maugrebleu de la soubrette!

LA BARONNE.

Dis-lui bien, Frontin, que je suis sensible à ses peines.

MARINE, *à Frontin, ironiquement.*

Que je sens vivement son affliction, Frontin.

FRONTIN, *à la baronne.*

C'en est donc fait, madame, vous ne verrez plus monsieur le chevalier. La honte de ne pouvoir payer ses dettes va l'écarter de vous pour jamais; car rien n'est plus sensible pour un enfant de famille. Nous allons tout à l'heure prendre la poste.

LA BARONNE, *bas, à Marine.*

Prendre la poste, Marine!

MARINE.

Ils n'ont pas de quoi la payer.

FRONTIN, *à la baronne.*

Adieu, madame.

LA BARONNE, *tirant son diamant de son doigt.*

Attends, Frontin.

MARINE, *à Frontin.*

Non, non, va-t'en vite lui faire réponse.

LA BARONNE, *à Marine.*

Oh! je ne puis me résoudre à l'abandonner.... *(A Frontin, en lui donnant son diamant.)* Tiens, voilà un diamant de cinq cents pistoles que monsieur Turcaret m'a donné; va le mettre en gage, et tire ton maître de l'affreuse situation où il se trouve.

FRONTIN.

Je vais le rappeler à la vie.... *(A Marine, avec ironie.)* Je lui rendrai compte, Marine, de l'excès de ton affliction.

MARINE.

Ah! que vous êtes tous deux bien ensemble, messieurs les fripons!

(Frontin sort.)

SCÈNE III.

LA BARONNE, MARINE.

LA BARONNE.

Tu vas te déchaîner contre moi, Marine, t'emporter?

MARINE.

Non, madame, je ne m'en donnerai pas la peine, je vous assure. Eh! que m'importe, après tout, que votre bien s'en aille comme il vient? Ce sont vos affaires, madame, ce sont vos affaires.

LA BARONNE.

Hélas! je suis plus à plaindre qu'à blâmer; ce que tu me vois faire n'est point l'effet d'une volonté libre : je suis entraînée par un penchant si tendre que je ne puis y résister.

MARINE.

Un penchant tendre? Ces foiblesses vous conviennent-elles? Eh! fi! vous aimez comme une vieille bourgeoise.

LA BARONNE.

Que tu es injuste, Marine! puis-je ne pas savoir gré au chevalier du sacrifice qu'il me fait?

MARINE.

Le plaisant sacrifice!... Que vous êtes facile à tromper! Mort de ma vie! c'est quelque vieux portrait de famille; que sait-on? de sa grand'mère, peût-être.

LA BARONNE, *regardant le portrait.*

Non, j'ai quelque idée de ce visage-là, et une idée récente.

MARINE, *prenant le portrait et l'examinant à son tour.*

Attendez.... Ah! justement c'est ce colosse de provinciale que nous vîmes au bal il y a trois jours, qui se fit tant prier pour ôter son masque, et que personne ne connut quand elle fut démasquée.

LA BARONNE.

Tu as raison, Marine.... Cette comtesse-là n'est pas mal faite.

MARINE, *rendant le portrait à la baronne.*

A peu près comme M. Turcaret. Mais, si la comtesse étoit femme d'affaires, on ne vous la sacrifieroit pas, sur ma parole.

LA BARONNE, *voyant paroître Flamand.*

Tais-toi, Marine; j'aperçois le laquais de M. Turcaret.

MARINE.

Oh! pour celui-ci, passe : il ne nous apporte que de bonnes nouvelles... (*Regardant venir Flamand, et le voyant chargé d'un petit coffre.*) Il tient quelque chose; c'est sans doute un nouveau présent que son maître vous fait.

SCÈNE IV.

FLAMAND, LA BARONNE, MARINE.

FLAMAND, *à la baronne, en lui présentant un petit coffre.*

Monsieur Turcaret, madame, vous prie d'agréer ce petit présent.... (*A Marine.*) Serviteur, Marine.

MARINE.

Tu sois le bien-venu, Flamand. J'aime mieux te voir que ce vilain Frontin.

LA BARONNE, *à Marine, en lui montrant le coffre.*

Considère, Marine; admire le travail de ce petit coffre : as-tu rien vu de plus délicat?

MARINE.

Ouvrez, ouvrez; je réserve mon admiration pour le dedans. Le cœur me dit que nous en serons plus charmées que du dehors.

LA BARONNE, *ouvrant le coffret.*

Que vois-je? un billet au porteur! L'affaire est sérieuse.

MARINE.

De combien, madame?

LA BARONNE, *examinant le billet.*

De dix mille écus.

MARINE, *bas.*

Bon ! voilà la faute du diamant réparée.

LA BARONNE, *regardant dans le coffret.*

Je vois un autre billet.

MARINE.

Encore au porteur ?

LA BARONNE, *examinant le second billet.*

Non ; ce sont des vers que M. Turcaret m'adresse.

MARINE.

Des vers de M. Turcaret ?

LA BARONNE, *lisant.*

A Philis... Quatrain... *(Interrompant sa lecture.)* Je suis la Philis, et il me prie en vers de recevoir son billet en prose.

MARINE.

Je suis fort curieuse d'entendre des vers d'un auteur qui envoie de si bonne prose.

LA BARONNE.

Les voici ; écoute.

(Elle lit.)

« Recevez ce billet, charmante Philis,
« Et soyez assurée que mon âme
« Conservera toujours une éternelle flamme,
« Comme il est certain que trois et trois font six. »

MARINE.

Que cela est finement pensé !

LA BARONNE.

Et noblement exprimé! Les auteurs se peignent dans leurs ouvrages... Allez porter ce coffre dans mon cabinet, Marine.

(Marine sort.)

SCÈNE V.

LA BARONNE, FLAMAND.

LA BARONNE.

Il faut que je te donne quelque chose, à toi, Flamand. Je veux que tu boives à ma santé.

FLAMAND.

Je n'y manquerai pas, madame, et du bon encore.

LA BARONNE.

Je t'y convie.

FLAMAND.

Quand j'étois chez ce conseiller que j'ai servi ci-devant, je m'accommodois de tout; mais depis que je sis chez M. Turcaret, je sis devenu délicat, oui!

LA BARONNE.

Rien n'est tel que la maison d'un homme d'affaires pour perfectionner le goût.

FLAMAND, *voyant paroître M. Turcaret.*

Le voici, madame, le voici.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

M. TURCARET, MARINE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Je suis ravie de vous voir, M. Turcaret, pour vous faire des compliments sur les vers que vous m'avez envoyés.

M. TURCARET, *riant.*

Oh! oh!

LA BARONNE.

Savez-vous bien qu'ils sont du dernier galant? Jamais les Voiture, ni les Pavillon n'en ont fait de pareils.

M. TURCARET.

Vous plaisantez, apparemment?

LA BARONNE.

Point du tout.

M. TURCARET.

Sérieusement, madame, les trouvez-vous bien tournés?

LA BARONNE.

Le plus spirituellement du monde.

M. TURCARET.

Ce sont pourtant les premiers vers que j'ai faits de ma vie.

LA BARONNE.

On ne le diroit pas.

M. TURCARET.

Je n'ai pas voulu emprunter le secours de quelque auteur, comme cela se pratique.

LA BARONNE.

On le voit bien. Les auteurs de profession ne pensent et ne s'expriment pas ainsi : on ne sauroit les soupçonner de les avoir faits.

M. TURCARET.

J'ai voulu voir par curiosité si je serois capable d'en composer, et l'amour m'a ouvert l'esprit.

LA BARONNE.

Vous êtes capable de tout, monsieur, il n'y a rien d'impossible pour vous.

MARINE, *à M. Turcaret.*

Votre prose, monsieur, mérite aussi des compliments : elle vaut bien votre poésie, au moins.

M. TURCARET.

Il est vrai que ma prose a son mérite; elle est signée et approuvée par quatre fermiers-généraux.

MARINE.

Cette approbation vaut mieux que celle de l'Académie.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Pour moi, je n'approuve point votre prose, monsieur, et il me prend envie de vous quereller.

M. TURCARET.

D'où vient?

LA BARONNE.

Avez-vous perdu la raison de m'envoyer un billet au porteur? Vous faites tous les jours quelque folie comme cela.

M. TURCARET.

Vous vous moquez?

LA BARONNE.

De combien est-il ce billet? Je n'ai pas pris garde à la somme, tant j'étois en colère contre vous!

M. TURCARET.

Bon! il n'est que de dix mille écus.

LA BARONNE.

Comment! de dix mille écus? Ah! si j'avois su cela, je vous l'aurois renvoyé sur-le-champ.

M. TURCARET.

Fi donc!

LA BARONNE.

Mais je vous le renverrai.

M. TURCARET.

Oh! vous l'avez reçu; vous ne le rendrez point.

MARINE, *à part.*

Oh! pour cela, non.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Je suis plus offensée du motif que de la chose même.

M. TURCARET.

Eh pourquoi?

LA BARONNE

En m'accablant tous les jours de présents, il semble que vous vous imaginiez avoir besoin de ces liens-là pour m'attacher à vous.

M. TURCARET.

Quelle pensée! Non, madame, ce n'est point dans cette vue que....

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Mais vous vous trompez, monsieur; je ne vous en aime pas davantage pour cela.

M. TURCARET, *à part.*

Qu'elle est franche! qu'elle est sincère!

LA BARONNE.

Je ne suis sensible qu'à vos empressements, qu'à vos soins.

M. TURCARET, *à part.*

Quel bon cœur!

LA BARONNE.

Qu'au seul plaisir de vous voir.

M. TURCARET, *à part.*

Elle me charme... (*À la baronne.*) Adieu, charmante Philis.

LA BARONNE.

Quoi! vous sortez sitôt?

M. TURCARET.

Oui, ma reine. Je ne viens ici que pour vous saluer en passant. Je vais à une de nos assemblées, pour m'opposer à la réception d'un pied-plat, d'un homme de rien, qu'on veut faire entrer dans

notre compagnie. Je reviendrai dès que je pourrai m'échapper.

(Il lui baise la main.)

LA BARONNE.

Fussiez-vous déja de retour!

MARINE, *à M. Turcaret, en lui faisant la révérence.*

Adieu, monsieur. Je suis votre très-humble servante.

M. TURCARET.

A propos, Marine, il me semble qu'il y a longtemps que je ne t'ai rien donné.... *(Il lui donne une poignée d'argent.)* Tiens; je donne sans compter, moi.

MARINE, *prenant l'argent.*

Et moi, je reçois de même, monsieur. Oh! nous sommes tous deux des gens de bonne foi.

(M. Turcaret sort.)

SCÈNE VII.

LA BARONNE, MARINE.

LA BARONNE.

Il s'en va fort satisfait de nous, Marine.

MARINE.

Et nous demeurons fort contentes de lui, madame.... L'excellent sujet! il a de l'argent, il est prodigue et crédule; c'est un homme fait pour les coquettes.

LA BARONNE.

J'en fais assez ce que je veux, comme tu vois?

MARINE, *apercevant le chevalier et Frontin.*

Oui; mais, par malheur, je vois arriver ici des gens qui vengent bien monsieur Turcaret.

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, FRONTIN, LA BARONNE, MARINE.

LE CHEVALIER, *à la baronne.*

Je viens, madame, vous témoigner ma reconnoissance. Sans vous j'aurois violé la foi des joueurs : ma parole perdoit tout son crédit, et je tombois dans le mépris des honnêtes gens.

LA BARONNE.

Je suis bien aise, chevalier, de vous avoir fait ce plaisir.

LE CHEVALIER.

Ah! qu'il est doux de voir sauver son honneur par l'objet même de son amour!

MARINE, *à part.*

Qu'il est tendre et passionné! Le moyen de lui refuser quelque chose!

LE CHEVALIER.

Bon jour, Marine.... (*A la baronne, avec ironie.*) Madame, j'ai aussi quelques grâces à lui rendre. Frontin m'a dit qu'elle s'est intéressée à ma douleur.

MARINE.

Eh! oui, merci de ma vie, je m'y suis intéressée; elle nous coûte assez pour cela.

LA BARONNE.

Taisez-vous, Marine. Vous avez des vivacités qui ne me plaisent pas.

LE CHEVALIER.

Eh! madame, laissez-la parler; j'aime les gens francs et sincères.

MARINE.

Et moi, je hais ceux qui ne le sont pas.

LE CHEVALIER, *à la baronne, ironiquement.*

Elle est toute spirituelle dans ses mauvaises humeurs; elle a des reparties brillantes qui m'enlèvent ... *(A Marine, ironiquement.)* Marine, au moins, j'ai pour vous ce qui s'appelle une véritable amitié; et je veux vous en donner des marques.... *(Il fait semblant de fouiller dans ses poches. A Frontin, ironiquement.)* Frontin, la première fois que je gagnerai, fais-m'en ressouvenir.

FRONTIN, *à Marine, ironiquement.*

C'est de l'argent comptant.

MARINE.

J'ai bien affaire de son argent.... Eh! qu'il ne vienne pas ici piller le nôtre.

LA BARONNE.

Prenez garde à ce que vous dites, Marine.

MARINE.

C'est voler au coin d'un bois.

LA BARONNE.

Vous perdez le respect.

LE CHEVALIER.

Ne prenez point la chose sérieusement.

MARINE, *à la baronne.*

Je ne puis me contraindre, madame; je ne puis voir tranquillement que vous soyez la dupe de monsieur, et que monsieur Turcaret soit la vôtre.

LA BARONNE.

Marine!...

MARINE, *l'interrompant.*

Eh! fi, fi! madame, c'est se moquer, de recevoir d'une main pour dissiper de l'autre : la belle conduite! Nous en aurons toute la honte, et monsieur le chevalier tout le profit.

LA BARONNE.

Oh! pour cela, vous êtes trop insolente; je n'y puis plus tenir.

MARINE.

Ni moi non plus.

LA BARONNE.

Je vous chasserai.

MARINE.

Vous n'aurez pas cette peine-là, madame. Je me donne mon congé, moi-même; je ne veux pas que l'on dise dans le monde que je suis infructueusement complice de la ruine d'un financier.

LA BARONNE.

Retirez-vous, impudente, et ne paroissez jamais devant moi que pour me rendre vos comptes.

MARINE.

Je les rendrai à monsieur Turcaret, madame; et, s'il est assez sage pour m'en croire, vous compterez aussi tous deux ensemble.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER, *à la baronne.*

Voilà, je l'avoue, une créature impertinente! Vous avez eu raison de la chasser.

FRONTIN, *à la baronne.*

Oui, madame, vous avez eu raison. Comment donc! mais c'est une espèce de mère que cette servante-là.

LA BARONNE.

C'est un pédant éternel que j'avois aux oreilles.

FRONTIN.

Elle se mêloit de vous donner des conseils; elle vous auroit gâtée, à la fin.

LA BARONNE.

Je n'avois que trop d'envie de m'en défaire; mais je suis une femme d'habitude, et je n'aime point les nouveaux visages.

LE CHEVALIER.

Il seroit pourtant fâcheux que, dans le premier mouvement de sa colère, elle allât donner à monsieur Turcaret des impressions qui ne conviendroient ni à vous, ni à moi.

FRONTIN, *à la baronne.*

Oh! diable, elle n'y manquera pas. Les soubrettes sont comme les bigotes; elles font des actions charitables, pour se venger.

LA BARONNE.

De quoi s'inquiéter? je ne la crains point. J'ai de l'esprit, monsieur Turcaret n'en a guère. Je ne l'aime point, et il est amoureux : je saurai me faire auprès de lui un mérite de l'avoir chassée.

FRONTIN.

Fort bien, madame, il faut tout mettre à profit.

LA BARONNE.

Mais, je songe que ce n'est pas assez de nous être débarrassés de Marine; il faut encore exécuter une idée qui me vient dans l'esprit.

LE CHEVALIER.

Quelle idée, madame?

LA BARONNE.

Le laquais de monsieur Turcaret est un sot, un benêt, dont on ne peut tirer le moindre service; et je voudrois mettre à sa place quelque habile homme, quelqu'un de ces génies supérieurs qui sont faits pour gouverner les esprits médiocres, et les tenir toujours dans la situation dont on a besoin.

FRONTIN.

Quelqu'un de ces génies supérieurs?... Je vous vois venir, madame; cela me regarde.

LE CHEVALIER, *à la baronne.*

Mais, en effet, Frontin ne nous sera pas inutile auprès de notre traitant.

LA BARONNE.

Je veux l'y placer.

LE CHEVALIER.

Il nous en rendra bon compte... (*A Frontin.*) N'est-ce pas?

FRONTIN.

Je suis jaloux de l'invention. On ne pouvoit rien imaginer de mieux.... (*A part.*) Par ma foi, M. Turcaret, je vous ferai bien voir du pays, sur ma parole.

LA BARONNE, *au chevalier.*

Il m'a fait présent d'un billet au porteur, de dix mille écus; je veux changer cet effet-là de nature : il en faut faire de l'argent. Je ne connois personne pour cela. Chevalier, chargez-vous de ce soin. Je vais vous remettre le billet; retirez ma bague : je suis bien aise de l'avoir, et vous me tiendrez compte du surplus.

FRONTIN.

Cela est trop juste, madame; et vous n'avez rien à craindre de notre probité.

LE CHEVALIER, *à la baronne.*

Je ne perdrai point de temps, madame; et vous aurez cet argent incessamment.

LA BARONNE.

Attendez un moment; je vais vous donner le billet. (*Elle passe dans son cabinet.*)

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

Un billet de dix mille écus! la bonne aubaine, et la bonne femme! Il faut être aussi heureux que vous l'êtes pour en rencontrer de pareilles : savez-vous que je la trouve un peu trop crédule pour une coquette?

LE CHEVALIER.

Tu as raison.

FRONTIN.

Ce n'est pas mal payer le sacrifice de notre vieille folle de comtesse, qui n'a pas le sou.

LE CHEVALIER.

Il est vrai.

FRONTIN.

Madame la baronne est persuadée que vous avez perdu mille écus, sur votre parole, et que son diamant est en gage. Le lui rendrez-vous, monsieur, avec le reste du billet?

LE CHEVALIER.

Si je le lui rendrai?

FRONTIN.

Quoi! tout entier, sans quelque nouvel article de dépense?

LE CHEVALIER.

Assurément, je me garderai bien d'y manquer,

FRONTIN.

Vous avez des moments d'équité.... Je ne m'y attendois pas.

LE CHEVALIER.

Je serois un grand malheureux de m'exposer à rompre avec elle à si bon marché!

FRONTIN.

Ah! je vous demande pardon, j'ai fait un jugement téméraire; je croyois que vous vouliez faire les choses à demi.

LE CHEVALIER.

Oh! non. Si jamais je me brouille, ce ne sera qu'après la ruine totale de M. Turcaret.

FRONTIN.

Qu'après sa destruction, là, son anéantissement?

LE CHEVALIER.

Je ne rends des soins à la coquette que pour l'aider à ruiner le traitant.

FRONTIN.

Fort bien! A ces sentiments généreux je reconnois mon maître.

LE CHEVALIER, *voyant revenir la baronne.*

Paix, Frontin; voici la baronne.

SCÈNE XI.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LA BARONNE, *au chevalier, en lui donnant le billet au porteur.*

Allez, chevalier, allez sans tarder davantage négocier ce billet, et me rendez ma bague, le plus tôt que vous pourrez.

LE CHEVALIER.

Frontin, madame, va vous la rapporter incessamment... Mais, avant que je vous quitte, souffrez que, charmé de vos manières généreuses, je vous fasse connoître que...

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Non; je vous le défends : ne parlons point de cela.

LE CHEVALIER.

Quelle contrainte pour un cœur aussi reconnoissant que le mien!

LA BARONNE, *en s'en allant.*

Sans adieu, chevalier. Je crois que nous nous reverrons tantôt.

LE CHEVALIER, *en s'en allant aussi.*

Pourrois-je m'éloigner de vous sans une si douce espérance?

SCÈNE XII.

FRONTIN, *seul.*

J'ADMIRE le train de la vie humaine! Nous plumons une coquette, la coquette mange un homme d'affaires, l'homme d'affaires en pille d'autres : cela fait un ricochet de fourberies le plus plaisant du monde.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LA BARONNE, FRONTIN.

FRONTIN, *donnant le diamant à la baronne.*

Je n'ai pas perdu de temps, comme vous voyez, madame; voilà votre diamant. L'homme qui l'avoit en gage me l'a remis entre les mains, dès qu'il a vu briller le billet au porteur, qu'il veut escompter, moyennant un très honnête profit. Mon maître, que j'ai laissé avec lui, va venir vous en rendre compte.

LA BARONNE.

Je suis enfin débarrassée de Marine; elle a sérieusement pris son parti. J'appréhendois que ce ne fût qu'une feinte : elle est sortie. Ainsi, Frontin, j'ai besoin d'une femme de chambre; je te charge de m'en chercher une autre.

FRONTIN.

J'ai votre affaire en main. C'est une jeune personne, douce, complaisante, comme il vous la faut. Elle verroit tout aller sens dessus dessous dans votre maison, sans dire une syllabe.

LA BARONNE.

J'aime ces caractères-là. Tu la connois particulièrement?

FRONTIN.

Très particulièrement. Nous sommes même un peu parents.

LA BARONNE.

C'est-à-dire que l'on peut s'y fier?

FRONTIN.

Comme à moi-même. Elle est sous ma tutelle : j'ai l'administration de ses gages et de ses profits, et j'ai soin de lui fournir tous ses petits besoins.

LA BARONNE.

Elle sert, sans doute, actuellement?

FRONTIN.

Non; elle est sortie de condition depuis quelques jours.

LA BARONNE.

Eh! pour quel sujet?

FRONTIN.

Elle servoit des personnes qui mènent une vie retirée, qui ne reçoivent que des visites sérieuses: un mari et une femme qui s'aiment; des gens extraordinaires. Enfin, c'est une maison triste : ma pupille s'y est ennuyée.

LA BARONNE.

Où est elle donc à l'heure qu'il est?

FRONTIN.

Elle est logée chez une vieille prude de ma connoissance qui, par charité, retire des femmes de chambre, hors de condition, pour savoir ce qui se passe dans les familles.

LA BARONNE.

Je la voudrois avoir dès aujourd'hui. Je ne puis me passer de fille.

FRONTIN.

Je vais vous l'envoyer, madame, ou vous l'amener moi-même; vous en serez contente. Je ne vous ai pas dit toutes ses bonnes qualités; elle chante et joue à ravir de toutes sortes d'instruments.

LA BARONNE.

Mais, Frontin, vous me parlez là d'un fort joli sujet.

FRONTIN.

Je vous en réponds : aussi je la destine pour l'opéra : mais je veux auparavant qu'elle se fasse dans le monde; car il n'en faut là que de toutes faites.

LA BARONNE.

Je l'attends avec impatience.

(*Frontin sort.*)

SCÈNE II.

LA BARONNE, *seule.*

Cette fille-là me sera d'un grand agrément; elle me divertira par ses chansons, au lieu que l'autre ne faisoit que me chagriner par sa morale... (*Voyant entrer M. Turcaret, qui paroît en colère.*) Mais je vois M. Turcaret.... Ah! qu'il paroît agité! Marine l'aura été trouver.

SCÈNE III.

M. TURCARET, LA BARONNE.

M. TURCARET, *tout essoufflé.*

Ouf! je ne sais par où commencer, perfide!

LA BARONNE, *à part.*

Elle lui a parlé.

M. TURCARET.

J'ai appris de vos nouvelles, déloyale! j'ai appris de vos nouvelles! On vient de me rendre compte de vos perfidies, de votre dérangement!

LA BARONNE.

Le début est agréable, et vous employez de fort jolis termes, monsieur.

M. TURCARET.

Laissez-moi parler; je veux vous dire vos vérités... Marine me les a dites... Ce beau chevalier, qui vient ici à toute heure, et qui ne m'étoit pas suspect sans raison, n'est pas votre cousin, comme vous me l'avez fait accroire. Vous avez des vues pour l'épouser, et pour me planter là, moi, quand j'aurai fait votre fortune.

LA BARONNE.

Moi, monsieur, j'aimerois le chevalier?

M. TURCARET.

Marine me l'a assuré, et qu'il ne faisoit figure dans le monde qu'aux dépens de votre bourse et de la mienne, et que vous lui sacrifiiez tous les présents que je vous fais.

LA BARONNE.

Marine est une fort jolie personne!... Ne vous a-t-elle dit que cela, monsieur?

M. TURCARET.

Ne me répondez point, félone! j'ai de quoi vous confondre; ne me répondez point... Parlez, qu'est devenu, par exemple, ce gros brillant que je vous donnai l'autre jour? Montrez-le tout à l'heure, montrez-le moi.

LA BARONNE.

Puisque vous le prenez sur ce ton-là, monsieur, je ne veux pas vous le montrer.

M. TURCARET.

Eh! sur quel ton, morbleu! prétendez-vous donc que je le prenne? Oh! vous n'en serez pas quitte pour des reproches. Ne croyez pas que je sois assez sot pour rompre avec vous sans bruit, pour me retirer sans éclat; je veux laisser ici des marques de mon ressentiment. Je suis honnête homme : j'aime de bonne foi; je n'ai que des vues légitimes; je ne crains pas le scandale, moi. Ah! vous n'avez pas affaire à un abbé, je vous en avertis.

(Il entre dans la chambre de la baronne.)

SCÈNE IV.

LA BARONNE, *seule.*

Non, j'ai affaire à un extravagant, un possédé!... Oh bien! faites, monsieur, faites tout ce qu'il vous plaira; je ne m'y opposerai point, je vous assure... Mais.... qu'entends-je?.... Ciel! quel désordre!... Il est effectivement devenu fou.... M. Turcaret, M. Turcaret, je vous ferai bien expier vos emportements.

SCÈNE V.

M. TURCARET, LA BARONNE.

M. TURCARET.

Me voilà à demi soulagé. J'ai déja cassé la grande glace et les plus belles porcelaines.

LA BARONNE.

Achevez, monsieur. Que ne continuez-vous?

M. TURCARET.

Je continuerai quand il me plaira, madame.... Je vous apprendrai à vous jouer à un homme comme moi... Allons, ce billet au porteur, que je vous ai tantôt envoyé, qu'on me le rende.

LA BARONNE.

Que je vous le rende? et si je l'ai aussi donné au chevalier?

M. TURCARET.

Ah! si je le croyois!

LA BARONNE.

Que vous êtes fou ! En vérité, vous me faites pitié.

M. TURCARET, *à part.*

Comment donc ! au lieu de se jeter à mes genoux et de me demander grâce, encore dit-elle que j'ai tort, encore dit-elle que j'ai tort !

LA BARONNE.

Sans doute.

M. TURCARET.

Ah ! vraiment, je voudrois bien, par plaisir, que vous entreprissiez de me persuader cela.

LA BARONNE.

Je le ferois, si vous étiez en état d'entendre raison.

M. TURCARET.

Eh ! que me pourriez-vous me dire, traîtresse ?

LA BARONNE.

Je ne vous dirai rien... Ah ! quelle fureur !

M. TURCARET, *essayant de se modérer.*

Eh bien ! parlez, madame, parlez : je suis de sang-froid.

LA BARONNE.

Écoutez-moi donc.... Toutes les extravagances que vous venez de faire sont fondées sur un faux rapport que Marine...

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Un faux rapport ? Ventrebleu ! ce n'est point...

LA BARONNE, *l'interrompant à son tour.*

Ne jurez pas, monsieur; ne m'interrompez pas: songez que vous êtes de sang-froid.

M. TURCARET.

Je me tais... Il faut que je me contraigne.

LA BARONNE.

Savez-vous bien pourquoi je viens de chasser Marine?

M. TURCARET.

Oui; pour avoir pris trop chaudement mes intérêts.

LA BARONNE.

Tout au contraire; c'est à cause qu'elle me reprochoit sans cesse l'inclination que j'avois pour vous. « Est-il rien de si ridicule, me disoit-elle à « tous moments, que de voir la veuve d'un colo« nel songer à épouser un M. Turcaret, un homme « sans naissance, sans esprit, de la mine la plus « basse?...

M. TURCARET.

Passons, s'il vous plaît, sur les qualités; cette Marine-là est une impudente.

LA BARONNE.

« Pendant que vous pouvez choisir un époux « entre vingt personnes de la première qualité, « lorque vous refusez votre aveu même aux pres« santes instances de toute la famille d'un mar« quis dont vous êtes adorée, et que vous avez la « foiblesse de sacrifier à ce M. Turcaret? »

M. TURCARET.

Cela n'est pas possible.

LA BARONNE.

Je ne prétends pas m'en faire un mérite, monsieur. Ce marquis est un jeune homme, fort agréable de sa personne, mais dont les mœurs et la conduite ne me conviennent point. Il vient ici quelquefois avec mon cousin le chevalier, son ami. J'ai découvert qu'il avoit gagné Marine, et c'est pour cela que je l'ai congédiée. Elle a été vous débiter mille impostures pour se venger, et vous êtes assez crédule pour y ajouter foi. Ne deviez-vous pas, dans le moment, faire réflexion que c'étoit une servante passionnée qui vous parloit; et que, si j'avois eu quelque chose à me reprocher, je n'aurois pas été assez imprudente pour chasser une fille dont j'avois à craindre l'indiscrétion? Cette pensée, dites-moi, ne se présente-t-elle pas naturellement à l'esprit?

M. TURCARET.

J'en demeure d'accord; mais...

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Mais, mais vous avez tort.... Elle vous a donc dit, entr'autres choses, que je n'avois plus ce gros brillant qu'en badinant vous me mîtes l'autre jour au doigt, et que vous me forçâtes d'accepter?

M. TURCARET.

Oh! oui, elle m'a juré que vous l'aviez donné

aujourd'hui au chevalier, qui est, dit-elle, votre parent comme Jean de Vert.

LA BARONNE.

Eh! si je vous montrois tout à l'heure ce même diamant, que diriez-vous?

M. TURCARET.

Oh! je dirois en ce cas-là que... Mais cela ne se peut pas.

LA BARONNE, *lui montrant son diamant.*

Le voilà, monsieur. Le reconnoissez-vous? Voyez le fonds que l'on doit faire sur le rapport de certains valets.

M. TURCARET.

Ah! que cette Marine-là est une grande scélérate! Je reconnois sa friponnerie et mon injustice. Pardonnez-moi, madame, d'avoir soupçonné votre bonne foi.

LA BARONNE.

Non, vos fureurs ne sont point excusables: allez, vous êtes indigne de pardon.

M. TURCARET.

Je l'avoue.

LA BARONNE.

Falloit-il vous laisser si facilement prévenir contre une femme qui vous aime avec trop de tendresse?

M. TURCARET.

Hélas! non... Que je suis malheureux!

LA BARONNE.

Convenez que vous êtes un homme bien foible.

M. TURCARET.

Oui, madame.

LA BARONNE.

Une franche dupe.

M. TURCARET.

J'en conviens... (*A part.*) Ah! Marine, coquine de Marine!... (*A la Baronne.*) Vous ne sauriez vous imaginer tous les mensonges que cette pendarde-là m'est venue conter..... Elle m'a dit que vous et M. le chevalier, vous me regardiez comme votre vache à lait; et que si aujourd'hui pour demain je vous avois tout donné, vous me feriez fermer votre porte au nez.

LA BARONNE.

La malheureuse!

M. TURCARET.

Elle me l'a dit; c'est un fait constant; je n'invente rien, moi.

LA BARONNE.

Et vous avez eu la foiblesse de la croire un seul moment?

M. TURCARET.

Oui, madame; j'ai donné là-dedans comme un franc sot.... Où diable avois-je l'esprit?

LA BARONNE.

Vous repentez-vous de votre crédulité?

M. TURCARET, *se jetant à genoux.*

Si je m'en repens?.... Je vous demande mille pardons de ma colère.

LA BARONNE, *le relevant.*

On vous la pardonne. Levez-vous, monsieur. Vous auriez moins de jalousie si vous aviez moins d'amour, et l'excès de l'un fait oublier la violence de l'autre.

M. TURCARET.

Quelle bonté!.... Il faut avouer que je suis un grand brutal!

LA BARONNE.

Mais, sérieusement, monsieur, croyez-vous qu'un cœur puisse balancer un instant entre vous et le chevalier?

M. TURCARET.

Non, madame, je ne le crois pas; mais je le crains.

LA BARONNE.

Que faut-il faire pour dissiper vos craintes?

M. TURCARET.

Éloigner d'ici cet homme-là; consentez-y, madame; j'en sais les moyens.

LA BARONNE.

Eh! quels sont-ils?

M. TURCARET.

Je lui donnerai une direction en province.

LA BARONNE.

Une direction?

M. TURCARET.

C'est ma manière d'écarter les incommodes.... Ah! combien de cousins, d'oncles et de maris j'ai

faits directeurs en ma vie! J'en ai envoyé jusqu'en Canada.

LA BARONNE.

Mais, vous ne songez pas que mon cousin le chevalier est homme de condition, et que ces sortes d'emplois ne lui conviennent pas... Allez, sans vous mettre en peine de l'éloigner de Paris, je vous jure que c'est l'homme du monde qui doit vous causer le moins d'inquiétude.

M. TURCARET.

Ouf! j'étouffe d'amour et de joie. Vous me dites cela d'une manière si naïve que vous me le persuadez.... Adieu, mon adorable, mon tout, ma déesse.... Allez, allez, je vais bien réparer la sottise que je viens de faire. Votre grande glace n'étoit pas tout-à-fait nette, au moins; et je trouvois vos porcelaines assez communes.

LA BARONNE.

Il est vrai.

M. TURCARET.

Je vais vous en chercher d'autres.

LA BARONNE.

Voilà ce que vous coûtent vos folies.

M. TURCARET.

Bagatelle!.... Tout ce que j'ai cassé ne valoit pas plus de trois cents pistoles.

(*Il veut s'en aller, et la baronne l'arrête.*)

LA BARONNE.

Attendez, monsieur; il faut que je vous fasse une prière auparavant.

M. TURCARET.

Une prière ? Oh ! donnez vos ordres.

LA BARONNE.

Faites avoir une commission, pour l'amour de moi, à ce pauvre Flamand, votre laquais. C'est un garçon pour qui j'ai pris de l'amitié.

M. TURCARET.

Je l'aurois déja poussé si je lui avois trouvé quelque disposition ; mais il a l'esprit trop bonace : cela ne vaut rien pour les affaires.

LA BARONNE.

Donnez-lui un emploi qui ne soit pas difficile à exercer.

M. TURCARET.

Il en aura un dès aujourd'hui ; cela vaut fait.

LA BARONNE.

Ce n'est pas tout. Je veux mettre auprès de vous Frontin, le laquais de mon cousin le chevalier; c'est aussi un très bon enfant.

M. TURCARET.

Je le prends, madame; et vous promets de le faire commis au premier jour.

SCÈNE VI.

FRONTIN, M. TURCARET, LA BARONNE.

FRONTIN, *à la baronne.*

Madame, vous allez bientôt avoir la fille dont je vous ai parlé.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Monsieur, voilà le garçon que je veux vous donner.

M. TURCARET.

Il paroît un peu innocent.

LA BARONNE.

Que vous vous connoissez bien en physionomie!

M. TURCARET.

J'ai le coup-d'œil infaillible.... (*A Frontin.*) Approche, mon ami. Dis-moi un peu, as-tu déja quelques principes?

FRONTIN.

Qu'appelez-vous des principes?

M. TURCARET.

Des principes de commis; c'est-à-dire, si tu sais comment on peut empêcher les fraudes ou les favoriser?

FRONTIN.

Pas encore, monsieur; mais je sens que j'apprendrai cela fort facilement.

M. TURCARET.

Tu sais, du moins, l'arithmétique? tu sais faire des comptes à parties simples?

FRONTIN.

Oh! oui, monsieur; je sais même faire des parties doubles. J'écris aussi de deux écritures, tantôt de l'une et tantôt de l'autre.

M. TURCARET.

De la ronde, n'est-ce pas?

FRONTIN.

De la ronde, de l'oblique.

M. TURCARET.

Comment de l'oblique?

FRONTIN.

Eh! oui, d'une écriture que vous connoissez... là... d'une certaine écriture qui n'est pas légitime.

M. TURCARET, *à la baronne.*

Il veut dire de la bâtarde.

FRONTIN.

Justement; c'est ce mot-là que je cherchois.

M. TURCARET, *à la baronne.*

Quelle ingénuité!... Ce garçon-là, madame, est bien niais.

LA BARONNE.

Il se déniaisera dans vos bureaux.

M. TURCARET.

Oh! qu'oui, madame, oh! qu'oui. D'ailleurs, un bel esprit n'est pas nécessaire pour faire son chemin. Hors moi et deux ou trois autres, il n'y a parmi nous que des génies assez communs. Il suffit d'un certain usage, d'une routine, que l'on ne manque guère d'attraper. Nous voyons tant de gens! Nous nous étudions à prendre ce que le monde a de meilleur; voilà toute notre science.

LA BARONNE.

Ce n'est pas la plus inutile de toutes.

M. TURCARET, *à Frontin.*

Oh çà! mon ami, tu es à moi, et tes gages courent dès ce moment.

FRONTIN.

Je vous regarde donc, monsieur, comme mon nouveau maître.... Mais, en qualité d'ancien laquais de monsieur le chevalier, il faut que je m'acquitte d'une commission dont il m'a chargé ; il vous donne, et à madame sa cousine, à souper ici ce soir.

M. TURCARET.

Très volontiers.

FRONTIN.

Je vais ordonner chez Fite [1] toutes sortes de ragoûts, avec vingt-quatre bouteilles de vin de Champagne ; et, pour égayer le repas, vous aurez des voix et des instruments.

LA BARONNE.

De la musique, Frontin ?

FRONTIN.

Oui, madame ; à telles enseignes que j'ai ordre de commander cent bouteilles de Surène, pour abreuver la symphonie.

LA BARONNE.

Cent bouteilles ?

FRONTIN.

Ce n'est pas trop, madame. Il y aura huit concertants, quatre Italiens de Paris, trois chanteuses et deux gros chantres.

---

[1] Traiteur célèbre du temps.

M. TURCARET.

Il a, ma foi, raison ; ce n'est pas trop. Ce repas sera fort joli.

FRONTIN.

Oh diable ! quand monsieur le chevalier donne des soupers comme cela, il n'épargne rien, monsieur.

M. TURCARET.

J'en suis persuadé.

FRONTIN.

Il semble qu'il ait à sa disposition la bourse d'un partisan.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Il veut dire qu'il fait les choses fort magnifiquement.

M. TURCARET.

Qu'il est ingénu !... *(A Frontin.)* Eh bien ! nous verrons cela tantôt.... *(A la baronne.)* Et, pour surcroît de réjouissance, j'amènerai ici monsieur Gloutonneau, le poëte : aussi bien je ne saurois manger si je n'ai quelque bel esprit à ma table.

LA BARONNE.

Vous me ferez plaisir. Cet auteur apparemment est fort brillant dans la conversation ?

M. TURCARET.

Il ne dit pas quatre paroles dans un repas ; mais il mange et pense beaucoup. Peste ! c'est un homme bien agréable.... Oh çà ! je cours chez Dautel [1] vous acheter....

---

[1] Fameux bijoutier d'alors.

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Prenez garde à ce que vous ferez, je vous en prie; ne vous jetez point dans une dépense....

M. TURCARET, *l'interrompant à son tour.*

Eh! fi! madame, fi! vous vous arretez à des minuties. Sans adieu, ma reine.

LA BARONNE.

J'attends votre retour impatiemment.

(M. Turcaret sort.)

SCÈNE VII.

LA BARONNE, FRONTIN.

LA BARONNE.

Enfin, te voilà en train de faire ta fortune.

FRONTIN.

Oui, madame; et en état de ne pas nuire à la vôtre.

LA BARONNE.

C'est à présent, Frontin, qu'il faut donner l'essor à ce génie supérieur.

FRONTIN.

On tâchera de vous prouver qu'il n'est pas médiocre.

LA BARONNE.

Quand m'amènera-t-on cette fille?

FRONTIN.

Je l'attends; je lui ai donné rendez-vous ici.

LA BARONNE.

Tu m'avertiras quand elle sera venue.

(Elle passe dans sa chambre.)

SCÈNE VIII.

FRONTIN, *seul.*

Courage! Frontin, courage! mon ami; la fortune t'appelle. Te voilà chez un homme d'affaires, par le canal d'une coquette. Quelle joie! l'agréable perspective! Je m'imagine que toutes les choses que je vais toucher vont se convertir en or.... *(Voyant paroître Lisette.)* Mais, j'aperçois ma pupille.

SCÈNE IX.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Tu sois la bien-venue, Lisette..... On t'attend avec impatience dans cette maison.

LISETTE.

J'y entre avec une satisfaction dont je tire un bon augure.

FRONTIN.

Je t'ai mise au fait sur tout ce qui s'y passe et sur tout ce qui s'y doit passer : tu n'as qu'à te régler là-dessus. Souviens-toi seulement qu'il faut avoir une complaisance infatigable.

LISETTE.

Il n'est pas besoin de me recommander cela.

FRONTIN.

Flatte sans cesse l'entêtement que la baronne a pour le chevalier, c'est là le point.

LISETTE.

Tu me fatigues de leçons inutiles.

FRONTIN, *voyant arriver le chevalier.*

Le voici qui vient.

LISETTE, *examinant le chevalier.*

Je ne l'avois point encore vu..... Ah! qu'il est bien fait, Frontin!

FRONTIN.

Il ne faut pas être mal bâti pour donner de l'amour à une coquette.

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, FRONTIN, LISETTE.

LE CHEVALIER, *à Frontin, sans voir d'abord Lisette.*

Je te rencontre à propos, Frontin, pour t'apprendre.... (*Apercevant Lisette.*) Mais, que vois-je? quelle est cette beauté brillante?

FRONTIN.

C'est une fille que je donne à madame la baronne, pour remplacer Marine.

LE CHEVALIER.

Et c'est sans doute une de tes amies?

FRONTIN.

Oui, monsieur : il y a long-temps que nous nous connoissons. Je suis son répondant.

LE CHEVALIER.

Bonne caution ! C'est faire son éloge en un mot. Elle est, parbleu ! charmante... Monsieur le répondant, je me plains de vous.

FRONTIN.

D'où vient ?

LE CHEVALIER.

Je me plains de vous, vous dis-je. Vous savez toutes mes affaires, et vous me cachez les vôtres. Vous n'êtes pas un ami sincère.

FRONTIN.

Je n'ai pas voulu, monsieur...

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

La confiance pourtant doit être réciproque. Pourquoi m'avoir fait mystère d'une si belle découverte ?

FRONTIN.

Ma foi ! monsieur, je craignois...

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Quoi ?

FRONTIN.

Oh ! monsieur, que diable ! vous m'entendez de reste.

LE CHEVALIER, *à part.*

Le maraud ! où a-t-il été déterrer ce petit minois-là ?... *(A Frontin.)* Frontin, M. Frontin, vous avez le discernement fin et délicat quand

vous faites un choix pour vous-même ; mais vous n'avez pas le goût si bon pour vos amis... Ah! la piquante représentation ! l'adorable grisette !

LISETTE, *à part.*

Que les jeunes seigneurs sont honnêtes!

LE CHEVALIER.

Non, je n'ai jamais rien vu de si beau que cette créature-là.

LISETTE, *à part.*

Que leurs expressions sont flatteuses !... Je ne m'étonne plus que les femmes les courent.

LE CHEVALIER, *à Frontin.*

Faisons un troc, Frontin ; cède-moi cette fille-là, et je t'abandonne ma vieille comtesse.

FRONTIN.

Non, monsieur ; j'ai les inclinations roturières : je m'en tiens à Lisette, à qui j'ai donné ma foi.

LE CHEVALIER.

Va, tu peux te vanter d'être le plus heureux faquin !.... (*A Lisette.*) Oui, belle Lisette, vous méritez....

LISETTE, *l'interrompant.*

Trève de douceurs, M. le chevalier. Je vais me présenter à ma maîtresse, qui ne m'a point encore vue : vous pouvez venir, si vous voulez, continuer devant elle la conversation.

(*Elle passe dans la chambre de la baronne.*)

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

PARLONS de choses sérieuses, Frontin. Je n'apporte point à la baronne l'argent de son billet.

FRONTIN.

Tant pis.

LE CHEVALIER.

J'ai été chercher un usurier qui m'a déja prêté de l'argent, mais il n'est plus à Paris. Des affaires, qui lui sont survenues, l'ont obligé d'en sortir brusquement : ainsi je vais te charger du billet.

FRONTIN.

Pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Ne m'as-tu pas dit que tu connoissois un agent de change, qui te donneroit de l'argent à l'heure même ?

FRONTIN.

Cela est vrai ; mais que direz-vous à madame la baronne ? Si vous lui dites que vous avez encore son billet, elle verra bien que nous n'avions pas mis son brillant en gage ; car, enfin, elle n'ignore pas qu'un homme qui prête ne se dessaisit pas pour rien de son nantissement.

LE CHEVALIER.

Tu as raison ; aussi suis-je d'avis de lui dire que j'ai touché l'argent, qu'il est chez moi, et

que demain matin tu le feras apporter ici. Pendant ce temps-là, cours chez ton agent de change, et fais porter au logis l'argent que tu en recevras. Je vais t'y attendre aussitôt que j'aurai parlé à la baronne.

(Il entre dans la chambre de la baronne.)

SCÈNE XII.

FRONTIN, *seul.*

Je ne manque pas d'occupation, Dieu merci! Il faut que j'aille chez le traiteur, de là chez l'agent de change, de chez l'agent de change au logis, et puis il faudra que je revienne ici joindre M. Turcaret. Cela s'appelle, ce me semble, une vie assez agissante.... Mais, patience! après quelque temps de fatigue et de peine, je parviendrai enfin à un état d'aise. Alors quelle satisfaction! quelle tranquillité d'esprit!... Je n'aurai plus à mettre en repos que ma conscience.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LA BARONNE, FRONTIN, LISETTE.

LA BARONNE.

Eh bien! Frontin, as-tu commandé le souper? fera-t-on grand'chère?

FRONTIN.

Je vous en réponds, madame; demandez à Lisette de quelle manière je régale pour mon compte, et jugez par-là de ce que je sais faire lorsque je régale aux dépens des autres.

LISETTE, *à la baronne.*

Il est vrai, madame; vous pouvez vous en fier à lui.

FRONTIN, *à la baronne.*

M. le chevalier m'attend. Je vais lui rendre compte de l'arrangement de son repas, et puis je viendrai ici prendre possession de M. Turcaret, mon nouveau maître.

(Il sort.)

SCÈNE II.

LA BARONNE, LISETTE.

LISETTE.

Ce garçon-là est un garçon de mérite, madame.

LA BARONNE.

Il me paroît que vous n'en manquez pas, vous, Lisette.

LISETTE.

Il a beaucoup de savoir-faire.

LA BARONNE.

Je ne vous crois pas moins habile.

LISETTE.

Je serois bien heureuse, madame, si mes petits talents pouvoient vous être utiles.

LA BARONNE.

Je suis contente de vous... Mais j'ai un avis à vous donner; je ne veux pas qu'on me flatte.

LISETTE.

Je suis ennemie de la flatterie.

LA BARONNE.

Surtout, quand je vous consulterai sur des choses qui me regarderont, soyez sincère.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas.

LA BARONNE.

Je vous trouve pourtant trop de complaisance.

LISETTE.

A moi, madame ?

LA BARONNE.

Oui; vous ne combattez pas assez les sentiments que j'ai pour le chevalier.

LISETTE.

Eh! pourquoi les combattre? ils sont si raisonnables!

LA BARONNE.

J'avoue que le chevalier me paroît digne de toute ma tendresse.

LISETTE.

J'en fais le même jugement.

LA BARONNE.

Il a pour moi une passion véritable et constante.

LISETTE.

Un chevalier fidèle et sincère; on n'en voit guère comme cela.

LA BARONNE.

Aujourd'hui même encore il m'a sacrifié une comtesse.

LISETTE.

Une comtesse?

LA BARONNE.

Elle n'est pas, à la vérité, dans la première jeunesse.

LISETTE.

C'est ce qui rend le sacrifice plus beau. Je connois messieurs les chevaliers : une vieille dame leur coûte plus qu'une autre à sacrifier.

LA BARONNE.

Il vient de me rendre compte d'un billet que je lui ai confié. Que je lui trouve de bonne foi !

LISETTE.

Cela est admirable.

LA BARONNE.

Il a une probité qui va jusqu'au scrupule.

LISETTE.

Mais, mais voilà un chevalier unique en son espèce !

LA BARONNE.

Taisons-nous, j'aperçois M. Turcaret.

SCÈNE III.

M. TURCARET, LA BARONNE, LISETTE.

M. TURCARET, *à la baronne.*

Je viens, madame... (*Apercevant Lisette.*) Oh ! oh ! vous avez une nouvelle femme de chambre ?

LA BARONNE.

Oui, monsieur. Que vous semble de celle-ci ?

M. TURCARET, *examinant Lisette.*

Ce qu'il m'en semble ? Elle me revient assez ; il faudra que nous fassions connoissance.

LISETTE.

La connoissance sera bientôt faite, monsieur.

LA BARONNE.

Vous savez qu'on soupe ici ? Donnez ordre que nous ayons un couvert propre, et que l'appartement soit bien éclairé. *(Lisette sort.)*

SCÈNE IV.

M. TURCARET, LA BARONNE.

M. TURCARET.

Je crois cette fille-là fort raisonnable.

LA BARONNE.

Elle est fort dans vos intérêts, du moins.

M. TURCARET.

Je lui en sais bon gré... Je viens, madame, de vous acheter pour dix mille francs de glaces, de porcelaines et de bureaux. Ils sont d'un goût exquis; je les ai choisis moi-même.

LA BARONNE.

Vous êtes universel, monsieur; vous vous connoissez à tout.

M. TURCARET.

Oui, grâces au ciel; et surtout en bâtiment. Vous verrez, vous verrez l'hôtel que je vais faire bâtir.

LA BARONNE.

Quoi! vous allez faire bâtir un hôtel?

M. TURCARET.

J'ai déja acheté la place, qui contient quatre arpents, six perches, neuf toises, trois pieds et onze pouces. N'est-ce pas là une belle étendue?

LA BARONNE.

Fort belle!

M. TURCARET.

Le logis sera magnifique. Je ne veux pas qu'il y manque un zéro : je le ferois plutôt abattre deux ou trois fois.

LA BARONNE.

Je n'en doute pas.

M. TURCARET.

Malepeste! je n'ai garde de faire quelque chose de commun, je me ferois siffler de tous les gens d'affaires.

LA BARONNE.

Assurément.

M. TURCARET, *voyant entrer le marquis.*

Quel homme entre ici?

LA BARONNE, *bas.*

C'est ce jeune marquis dont je vous ai dit que Marine avoit épousé les intérêts. Je me passerois bien de ses visites; elles ne me font aucun plaisir.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, M. TURCARET, LA BARONNE.

LE MARQUIS, *a part.*

Je parie que je ne trouverai point encore ici le chevalier.

M. TURCARET, *à part.*

Ah! morbleu! c'est le marquis de la Tribaudière... La fâcheuse rencontre!

LE MARQUIS, *à part.*

Il y a près de deux jours que je le cherche..... (*Apercevant M. Turcaret.*) Eh! que vois-je?..... Oui... Non... Pardonnez-moi... Justement... c'est lui-même, M. Turcaret..... (*A la baronne.*) Que faites-vous de cet homme-là, madame? Vous le connoissez.... Vous empruntez sur gages? Palsembleu! il vous ruinera.

LA BARONNE.

M. le marquis!....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Il vous pillera, il vous écorchera; je vous en avertis. C'est l'usurier le plus juif : il vend son argent au poids de l'or.

M. TURCARET, *à part.*

J'aurois mieux fait de m'en aller.

LA BARONNE, *au marquis.*

Vous vous méprenez, M. le marquis. M. Turcaret passe dans le monde pour un homme de bien et d'honneur.

LE MARQUIS.

Aussi l'est-il, madame, aussi l'est-il. Il aime le bien des hommes et l'honneur des femmes : il a cette réputation-là.

M. TURCARET.

Vous aimez à plaisanter, M. le marquis... (*A la baronne.*) Il est badin, madame, il est badin. Ne le connoissez-vous pas sur ce pied-là?

LA BARONNE.

Oui ; je comprends bien qu'il badine, ou qu'il est mal informé.

LE MARQUIS.

Mal informé ? Morbleu ! madame, personne ne sauroit vous en parler mieux que moi : il a de mes nippes actuellement.

M. TURCARET.

De vos nippes, monsieur? Oh! je ferois bien serment du contraire.

LE MARQUIS.

Ah! parbleu, vous avez raison. Le diamant est à vous à l'heure qu'il est, selon nos conventions; j'ai laissé passer le terme.

LA BARONNE.

Expliquez-moi tous deux cette énigme.

M. TURCARET.

Il n'y a point d'énigme là-dedans, madame. Je ne sais ce que c'est.

LE MARQUIS, *à la baronne.*

Il a raison : cela est fort clair ; il n'y a point d'énigme. J'eus besoin d'argent il y a quinze mois. J'avois un brillant de cinq cents louis ; on m'adressa à monsieur Turcaret. Monsieur Turcaret me renvoya à un de ses commis, à un certain monsieur Ra.... ra.... Rafle. C'est celui qui tient son bureau d'usure. Cet honnête monsieur Rafle me prêta, sur ma bague, onze cent trente-deux livres six sous huit deniers. Il me prescrivit un temps pour la re-

tirer. Je ne suis pas fort exact, moi : le temps est passé ; mon diamant est perdu.

M. TURCARET.

Monsieur le marquis, monsieur le marquis, ne me confondez point avec monsieur Rafle, je vous prie. C'est un fripon, que j'ai chassé de chez moi. S'il a fait quelque mauvaise manœuvre, vous avez la voie de la justice. Je ne sais ce que c'est que votre brillant : je ne l'ai jamais vu, ni manié.

LE MARQUIS.

Il me venoit de ma tante. C'étoit un des plus beaux brillants. Il étoit d'une netteté, d'une forme, d'une grosseur, à peu près comme.... (*Regardant le diamant de la baronne.*) Eh!.... le voilà, madame. Vous vous en êtes accommodée avec monsieur Turcaret, apparemment ?

LA BARONNE.

Autre méprise, monsieur. Je l'ai acheté assez cher même, d'une revendeuse à la toilette.

LE MARQUIS.

Cela vient de lui, madame. Il a des revendeuses à sa disposition, et, à ce qu'on dit, même dans sa famille.

M. TURCARET.

Monsieur! monsieur!....

LA BARONNE, *au marquis.*

Vous êtes insultant, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Non, madame; mon dessein n'est pas d'insulter : je suis trop serviteur de monsieur Turcaret, quoi-

qu'il me traite durement. Nous avons eu autrefois ensemble un petit commerce d'amitié. Il étoit laquais de mon grand-père; il me portoit sur ses bras. Nous jouyons tous les jours ensemble; nous ne nous quittions presque point. Le petit ingrat ne s'en souvient plus.

M. TURCARET.

Je me souviens.... je me souviens.... Le passé est passé; je ne songe qu'au présent.

LA BARONNE, *au marquis.*

De grâce, monsieur le marquis, changeons de discours. Vous cherchez monsieur le chevalier?

LE MARQUIS.

Je le cherche partout, madame; aux spectacles, au cabaret, au bal, au lansquenet : je ne le trouve nulle part. Ce coquin se débauche; il devient libertin.

LA BARONNE.

Je lui en ferai des reproches.

LE MARQUIS.

Je vous en prie.... Pour moi, je ne change point : je mène une vie réglée; je suis toujours à table, et l'on me fait crédit chez Fite et chez La Morlière [1], parce que l'on sait que je dois bientôt hériter d'une vieille tante, et qu'on me voit une disposition plus que prochaine à manger sa succession.

---

[1] Autre traiteur du temps.

LA BARONNE.

Vous n'êtes pas une mauvaise pratique pour les traiteurs.

LE MARQUIS.

Non, madame, ni pour les traitants. N'est-ce pas, monsieur Turcaret? Ma tante, pourtant, veut que je me corrige; et, pour lui faire accroire qu'il y a déja du changement dans ma conduite, je vais la voir dans l'état où je suis. Elle sera toute étonnée de me trouver si raisonnable; car elle m'a presque toujours vu ivre.

LA BARONNE.

Effectivement, monsieur le marquis, c'est une nouveauté que de vous voir autrement. Vous avez fait aujourd'hui un excès de sobriété.

LE MARQUIS.

J'ai soupé hier avec trois des plus jolies femmes de Paris. Nous avons bu jusqu'au jour; et j'ai été faire un petit somme chez moi, afin de pouvoir me présenter à jeun devant ma tante.

LA BARONNE.

Vous avez bien de la prudence.

LE MARQUIS.

Adieu, ma toute aimable!.... Dites au chevalier qu'il se rende un peu à ses amis. Prêtez-le nous quelquefois, ou je viendrai si souvent ici que je l'y trouverai. Adieu, monsieur Turcaret. Je n'ai point de rancune, au moins. *(Lui présentant la main.)* Touchez là : renouvelons notre ancienne

amitié. Mais dites un peu à votre ame damnée, à ce monsieur Rafle, qu'il me traite plus humainement la première fois que j'aurai besoin de lui.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

M. TURCARET, LA BARONNE.

M. TURCARET.

Voilà une mauvaise connoissance, madame : c'est le plus grand fou et le plus grand menteur que je connoisse.

LA BARONNE.

C'est en dire beaucoup.

M. TURCARET.

Que j'ai souffert pendant cet entretien!

LA BARONNE.

Je m'en suis aperçue.

M. TURCARET.

Je n'aime point les malhonnêtes gens.

LA BARONNE.

Vous avez bien raison.

M. TURCARET.

J'ai été si surpris d'entendre les choses qu'il a dites, que je n'ai pas eu la force de répondre. Ne l'avez-vous pas remarqué ?

LA BARONNE.

Vous en avez usé sagement. J'ai admiré votre modération.

M. TURCARET.

Moi, usurier? quelle calomnie!

LA BARONNE.

Cela regarde plus monsieur Rafle que vous.

M. TURCARET.

Vouloir faire aux gens un crime de leur prêter sur gages!... Il vaut mieux prêter sur gages que prêter sur rien.

LA BARONNE.

Assurément.

M. TURCARET.

Me venir dire au nez que j'ai été laquais de son grand-père! rien n'est plus faux : je n'ai jamais été que son homme d'affaires.

LA BARONNE.

Quand cela seroit vrai; le beau reproche! il y a si long-temps.... cela est prescrit.

M. TURCARET.

Oui, sans doute.

LA BARONNE.

Ces sortes de mauvais contes ne font aucune impression sur mon esprit; vous êtes trop bien établi dans mon cœur.

M. TURCARET.

C'est trop de grâce que vous me faites.

LA BARONNE.

Vous êtes un homme de mérite.

M. TURCARET.

Vous vous moquez.

LA BARONNE.

Un vrai homme d'honneur.

M. TURCARET.

Oh! point du tout.

LA BARONNE.

Et vous avez trop l'air et les manières d'une personne de condition pour pouvoir être soupçonné de ne l'être pas.

SCÈNE VII.

FLAMAND, M. TURCARET, LA BARONNE.

FLAMAND, *à monsieur Turcaret.*

Monsieur....

M. TURCARET.

Que me veux-tu?

FLAMAND.

Il est là-bas, qui vous demande.

M. TURCARET.

Qui? butor!

FLAMAND.

Ce monsieur que vous savez.. là, ce monsieur.. monsieur.... chose....

M. TURCARET.

Monsieur chose?

FLAMAND.

Eh! oui, ce commis que vous aimez tant. Drès qu'il vient pour deviser avec vous, tout aussitôt vous faites sortir tout le monde, et ne voulez pas que personne vous écoute.

M. TURCARET.

C'est M. Rafle, apparemment?

FLAMAND.

Oui, tout fin dret, monsieur; c'est lui-même.

M. TURCARET.

Je vais le trouver; qu'il m'attende.

LA BARONNE.

Ne disiez-vous pas que vous l'aviez chassé?

M. TURCARET.

Oui; et c'est pour cela qu'il vient ici. Il cherche à se raccommoder. Dans le fond, c'est un assez bon homme, homme de confiance. Je vais savoir ce qu'il me veut.

LA BARONNE.

Eh! non, non... (*A Flamand.*) Faites-le monter, Flamand.

(*Flamand sort.*)

SCÈNE VIII.

M. TURCARET, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Monsieur, vous lui parlerez dans cette salle. N'êtes-vous pas ici chez vous?

M. TURCARET.

Vous êtes bien honnête, madame.

LA BARONNE.

Je ne veux point troubler votre conversation. Je vous laisse... N'oubliez pas la prière que je vous ai faite en faveur de Flamand.

M. TURCARET.

Mes ordres sont déja donnés pour cela : vous serez contente.

(La baronne rentre dans sa chambre.)

SCÈNE IX.

M. RAFLE, M. TURCARET.

M. TURCARET.

De quoi est-il question, M. Rafle ? Pourquoi me venir chercher jusqu'ici ? Ne savez-vous pas bien que, quand on vient chez les dames, ce n'est pas pour y entendre parler d'affaires ?

M. RAFLE.

L'importance de celles que j'ai à vous communiquer doit me servir d'excuse.

M. TURCARET.

Qu'est-ce que c'est donc que ces choses d'importance ?

M. RAFLE.

Peut-on parler ici librement ?

M. TURCARET.

Oui, vous le pouvez ; je suis le maître : parlez.

M. RAFLE, *tirant des papiers de sa poche et regardant dans un bordereau.*

Premièrement, cet enfant de famille à qui nous prêtâmes l'année passée trois mille livres, et à qui je fis faire un billet de neuf par votre ordre, se voyant sur le point d'être inquiété pour le paiement, a déclaré la chose à son oncle le président,

qui, de concert avec toute la famille, travaille actuellement à vous perdre.

M. TURCARET.

Peine perdue que ce travail-là.. . Laissons-les venir ; je ne prends pas facilement l'épouvante.

M. RAFLE, *après avoir regardé de nouveau dans son bordereau.*

Ce caissier que vous avez cautionné, et qui vient de faire banqueroute de deux cent mille écus....

M. TURCARET, *l'interrompant.*

C'est par mon ordre qu'il... Je sais où il est.

M. RAFLE.

Mais les procédures se font contre vous. L'affaire est sérieuse et pressante.

M. TURCARET.

On l'accommodera. J'ai pris mes mesures : cela sera réglé demain.

M. RAFLE.

J'ai peur que ce ne soit trop tard.

M. TURCARET.

Vous êtes trop timide.... Avez-vous passé chez ce jeune homme de la rue Quincampoix, à qui j'ai fait avoir une caisse ?

M. RAFLE.

Oui, monsieur. Il veut bien vous prêter vingt mille francs des premiers deniers qu'il touchera, à condition qu'il fera valoir à son profit ce qui pourra lui rester à la compagnie, et que vous

prendrez son parti si l'on vient à s'apercevoir de la manœuvre.

M. TURCARET.

Cela est dans les règles ; il n'y a rien de plus juste : voilà un garçon raisonnable. Vous lui direz, M. Rafle, que je le protégerai dans toutes ses affaires... Y a-t-il encore quelque chose ?

M. RAFLE, *après avoir encore regardé dans le bordereau.*

Ce grand homme sec, qui vous donna il y a deux mois deux mille francs pour une direction que vous lui avez fait avoir à Valogne....

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Eh bien ?

M. RAFLE.

Il lui est arrivé un malheur.

M. TURCARET.

Quoi ?

M. RAFLE.

On a surpris sa bonne foi ; on lui a volé quinze mille francs... Dans le fond, il est trop bon.

M. TURCARET.

Trop bon ! trop bon ! Eh ! pourquoi diable s'est-il donc mis dans les affaires ?...... Trop bon ! trop bon !

M. RAFLE.

Il m'a écrit une lettre fort touchante, par laquelle il vous prie d'avoir pitié de lui.

M. TURCARET.

Papier perdu, lettre inutile.

M. RAFLE.

Et de faire en sorte qu'il ne soit point révoqué.

M. TURCARET.

Je ferai plutôt en sorte qu'il le soit : l'emploi me reviendra ; je le donnerai à un autre pour le même prix.

M. RAFLE.

C'est ce que j'ai pensé comme vous.

M. TURCARET.

J'agirois contre mes intérêts ; je mériterois d'être cassé à la tête de la compagnie.

M. RAFLE.

Je ne suis pas plus sensible que vous aux plaintes des sots... Je lui ai déja fait réponse, et lui ai mandé tout net qu'il ne devoit point compter sur vous.

M. TURCARET.

Non, parbleu !

M. RAFLE, *regardant pour la dernière fois dans son bordereau.*

Voulez-vous prendre, au denier quatorze, cinq mille francs qu'un honnête serrurier, de ma connoissance, a amassés par son travail et par ses épargnes ?

M. TURCARET.

Oui, oui ; cela est bon : je lui ferai ce plaisir-là. Allez me le chercher ; je serai au logis dans un quart-d'heure. Qu'il apporte l'espèce. Allez, allez.

M. RAFLE, *faisant quelques pas pour sortir et revenant.*

J'oubliois la principale affaire : je ne l'ai pas mise sur mon agenda.

M. TURCARET.

Qu'est-ce que c'est que cette principale affaire ?

M. RAFLE.

Une nouvelle qui vous surprendra fort. Madame Turcaret est à Paris.

M. TURCARET, *à demi-voix.*

Parlez bas, M. Rafle, parlez bas.

M. RAFLE, *à demi-voix.*

Je la rencontrai hier dans un fiacre avec une manière de jeune seigneur, dont le visage ne m'est pas tout-à-fait inconnu, et que je viens de trouver dans cette rue-ci en arrivant.

M. TURCARET, *à demi-voix.*

Vous ne lui parlâtes point ?

M. RAFLE, *à demi-voix.*

Non ; mais elle m'a fait prier ce matin de ne vous en rien dire, et de vous faire souvenir seulement qu'il lui est dû quinze mois de la pension de quatre mille livres que vous lui donnez pour la tenir en province : elle ne s'en retournera point qu'elle ne soit payée.

M. TURCARET, *à demi-voix.*

Oh ! ventrebleu ! M. Rafle, qu'elle le soit. Défaisons-nous promptement de cette créature-là. Vous lui porterez dès aujourd'hui les cinq cents

pistoles du serrurier; mais qu'elle parte dès demain.

M. RAFLE, *à demi-voix.*

Oh! elle ne demandera pas mieux. Je vais chercher le bourgeois et le mener chez vous.

M. TURCARET, *à demi-voix.*

Vous m'y trouverez.

(M. Rafle sort.)

SCÈNE X.

M. TURCARET, *seul.*

MALEPESTE! ce seroit une sotte aventure si madame Turcaret s'avisoit de venir en cette maison : elle me perdroit dans l'esprit de ma baronne, à qui j'ai fait accroire que j'étois veuf.

SCÈNE XI.

LISETTE, M. TURCARET.

LISETTE.

MADAME m'a envoyée savoir, monsieur, si vous étiez encore ici en affaire.

M. TURCARET.

Je n'en avois point, mon enfant. Ce sont des bagatelles dont de pauvres diables de commis s'embarrassent la tête, parce qu'ils ne sont pas faits pour les grandes choses.

SCÈNE XII.

FRONTIN, M. TURCARET, LISETTE.

FRONTIN, *à M. Turcaret.*

Je suis ravi, monsieur, de vous trouver en conversation avec cette aimable personne. Quelque intérêt que j'y prenne, je me garderai bien de troubler un si doux entretien.

M. TURCARET.

Tu ne seras point de trop. Approche, Frontin, je te regarde comme un homme tout à moi, et je veux que tu m'aides à gagner l'amitié de cette fille-là.

LISETTE.

Cela ne sera pas bien difficile.

FRONTIN, *à M. Turcaret.*

Oh! pour cela non. Je ne sais pas, monsieur, sous quelle heureuse étoile vous êtes né; mais tout le monde a naturellement un grand foible pour vous.

M. TURCARET.

Cela ne vient point de l'étoile, cela vient des manières.

LISETTE.

Vous les avez si belles, si prévenantes!

M. TURCARET.

Comment le sais-tu?

LISETTE.

Depuis le temps que je suis ici, je n'entends dire autre chose à madame la baronne.

M. TURCARET.

Tout de bon?

FRONTIN.

Cette femme-là ne sauroit cacher sa foiblesse: elle vous aime si tendrement!.... Demandez, demandez à Lisette.

LISETTE.

Oh! c'est vous qu'il en faut croire, M. Frontin.

FRONTIN.

Non, je ne comprends pas moi-même tout ce que je sais là-dessus; et ce qui m'étonne davantage, c'est l'excès où cette passion est parvenue, sans pourtant que M. Turcaret se soit donné beaucoup de peine pour chercher à la mériter.

M. TURCARET.

Comment, comment l'entends-tu?

FRONTIN.

Je vous ai vu vingt fois, monsieur, manquer d'attention pour certaines choses...

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Oh! parbleu! je n'ai rien à me reprocher là-dessus.

LISETTE.

Oh! non: je suis sûre que monsieur n'est pas homme à laisser échapper la moindre occasion de faire plaisir aux personnes qu'il aime. Ce n'est que par-là qu'on mérite d'être aimé.

FRONTIN, *à M. Turcaret.*

Cependant, monsieur ne le mérite pas autant que je le voudrois.

M. TURCARET.

Explique-toi donc.

FRONTIN.

Oui; mais ne trouverez-vous point mauvais qu'en serviteur fidèle et sincère je prenne la liberté de vous parler à cœur ouvert ?

M. TURCARET.

Parle.

FRONTIN.

Vous ne répondez pas assez à l'amour que madame la baronne a pour vous.

M. TURCARET.

Je n'y réponds pas ?

FRONTIN.

Non, monsieur... (*A Lisette.*) Je t'en fais juge, Lisette. Monsieur, avec tout son esprit, fait des fautes d'attention.

M. TURCARET.

Qu'appelles-tu donc des fautes d'attention ?

FRONTIN.

Un certain oubli, certaine négligence...

M. TURCARET.

Mais encore ?

FRONTIN.

Mais, par exemple, n'est-ce pas une chose honteuse que vous n'ayez pas encore songé à lui faire présent d'un équipage ?

LISETTE, *à M. Turcaret.*

Ah! pour cela, monsieur, il a raison. Vos commis en donnent bien à leurs maîtresses.

M. TURCARET.

A quoi bon un équipage? N'a-t-elle pas le mien dont elle dispose quand il lui plaît?

FRONTIN.

Oh! monsieur, avoir un carrosse à soi, ou être obligé d'emprunter ceux de ses amis, cela est bien différent.

LISETTE, *à M. Turcaret.*

Vous êtes trop dans le monde pour ne le pas connoître. La plupart des femmes sont plus sensibles à la vanité d'avoir un équipage qu'au plaisir même de s'en servir.

M. TURCARET.

Oui, je comprends cela.

FRONTIN.

Cette fille-là, monsieur, est de fort bon sens. Elle ne parle pas mal, au moins.

M. TURCARET.

Je ne te trouve pas si sot, non plus, que je t'ai cru d'abord, toi, Frontin.

FRONTIN.

Depuis que j'ai l'honneur d'être à votre service, je sens, de moment en moment, que l'esprit me vient. Oh! je prévois que je profiterai beaucoup avec vous.

M. TURCARET.

Il ne tiendra qu'à toi.

FRONTIN.

Je vous proteste, monsieur, que je ne manque pas de bonne volonté. Je donnerois donc à madame la baronne un bon grand carrosse, bien étoffé.

M. TURCARET.

Elle en aura un. Vos réflexions sont justes; elles me déterminent.

FRONTIN.

Je savois bien que ce n'étoit qu'une faute d'attention.

M. TURCARET.

Sans doute; et, pour marque de cela, je vais de ce pas commander un carrosse.

FRONTIN.

Fi donc! monsieur, il ne faut pas que vous paroissiez là-dedans, vous; il ne seroit pas honnête que l'on sût dans le monde que vous donnez un carrosse à madame la baronne. Servez-vous d'un tiers, d'une main étrangère, mais fidèle. Je connois deux ou trois selliers qui ne savent point encore que je suis à vous; si vous voulez, je me chargerai du soin....

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Volontiers. Tu me parois assez entendu; je m'en rapporte à toi..... (*Lui donnant sa bourse.*) Voilà soixante pistoles que j'ai de reste dans ma bourse, tu les donneras à compte.

FRONTIN, *prenant la bourse.*

Je n'y manquerai pas, monsieur. A l'égard des chevaux, j'ai un maître maquignon, qui est mon neveu à la mode de Bretagne; il vous en fournira de fort beaux.

M. TURCARET.

Qu'il me vendra bien cher, n'est-ce pas?

FRONTIN.

Non, monsieur; il vous les vendra en conscience.

M. TURCARET.

La conscience d'un maquignon!

FRONTIN.

Oh! je vous en réponds, comme de la mienne.

M. TURCARET.

Sur ce pied-là, je me servirai de lui.

FRONTIN.

Autre faute d'attention....

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Oh! va te promener, avec tes fautes d'attention.... Ce coquin-là me ruineroit à la fin.... Tu diras, de ma part, à madame la baronne qu'une affaire, qui sera bientôt terminée, m'appelle au logis.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Cela ne commence pas mal.

LISETTE.

Non, pour madame la baronne; mais pour nous?

FRONTIN.

Voilà toujours soixante pistoles que nous pouvons garder. Je les gagnerai bien sur l'équipage; serre-les : ce sont les premiers fondements de notre communauté.

LISETTE.

Oui; mais il faut promptement bâtir sur ces fondements-là, car je fais des réflexions morales, je t'en avertis.

FRONTIN.

Peut-on les savoir?

LISETTE.

Je m'ennuie d'être soubrette.

FRONTIN.

Comment, diable! tu deviens ambitieuse?

LISETTE.

Oui, mon enfant. Il faut que l'air qu'on respire dans une maison fréquentée par un financier soit contraire à la modestie; car, depuis le peu de temps que j'y suis, il me vient des idées de grandeur que je n'ai jamais eues. Hâte-toi d'amasser du bien; autrement, quelque engagement que

nous avons ensemble, le premier riche faquin qui viendra pour m'épouser....

FRONTIN, *l'interrompant.*

Mais, donne-moi donc le temps de m'enrichir !

LISETTE.

Je te donne trois ans; c'est assez pour un homme d'esprit.

FRONTIN.

Je ne te demande pas davantage.... C'est assez, ma princesse. Je vais ne rien épargner pour vous mériter; et, si je manque d'y réussir, ce ne sera pas faute d'attention.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

LISETTE, *seule.*

Je ne saurois m'empêcher d'aimer ce Frontin : c'est mon chevalier, à moi; et, au train que je lui vois prendre, j'ai un secret pressentiment qu'avec ce garçon-là je deviendrai quelque jour femme de qualité.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Que fais-tu ici? Ne m'avois-tu pas dit que tu retournerois chez ton agent de change? Est-ce que tu ne l'aurois pas encore trouvé au logis?

FRONTIN.

Pardonnez-moi, monsieur; mais il n'étoit pas en fonds : il n'avoit pas chez lui toute la somme. Il m'a dit de retourner ce soir. Je vais vous rendre le billet, si vous voulez.

LE CHEVALIER.

Eh! garde-le; que veux-tu que j'en fasse?.... La baronne est là-dedans? Que fait-elle?

FRONTIN.

Elle s'entretient avec Lisette d'un carrosse que je vais ordonner pour elle, et d'une certaine maison de campagne, qui lui plaît, et qu'elle veut louer, en attendant que je lui en fasse faire l'acquisition.

LE CHEVALIER.

Un carrosse, une maison de campagne? Quelle folie!

FRONTIN.

Oui ; mais tout cela se doit faire aux dépens de M. Turcaret. Quelle sagesse !

LE CHEVALIER.

Cela change la thèse.

FRONTIN.

Il n'y a qu'une chose qui l'embarrassoit.

LE CHEVALIER.

Eh quoi ?

FRONTIN.

Une petite bagatelle.

LE CHEVALIER.

Dis-moi donc ce que c'est ?

FRONTIN.

Il faut meubler cette maison de campagne. Elle ne savoit comment engager à cela M. Turcaret ; mais le génie supérieur qu'elle a placé auprès de lui s'est chargé de ce soin-là.

LE CHEVALIER.

De quelle manière t'y prendras-tu ?

FRONTIN.

Je vais chercher un vieux coquin de ma connoissance, qui nous aidera à tirer dix mille francs dont nous avons besoin pour nous meubler.

LE CHEVALIER.

As-tu bien fait attention à ton stratagème ?

FRONTIN.

Oh ! qu'oui, monsieur ; c'est mon fort que l'attention. J'ai tout cela dans ma tête ; ne vous met-

tez pas en peine. Un petit acte supposé... un faux exploit....

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Mais, prends-y garde, Frontin, M. Turcaret sait les affaires.

FRONTIN.

Mon vieux coquin les sait encore mieux que lui. C'est le plus habile, le plus intelligent écrivain!....

LE CHEVALIER.

C'est une autre chose.

FRONTIN.

Il a presque toujours eu son logement dans les maisons du roi à cause de ses écritures.

LE CHEVALIER.

Je n'ai plus rien à te dire.

FRONTIN.

Je sais où le trouver, à coup sûr; et nos machines seront bientôt prêtes... Adieu; voilà M. le marquis qui vous cherche.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Ah! palsembleu! chevalier, tu deviens bien rare. On ne te trouve nulle part. Il y a vingt-quatre heures que je te cherche, pour te consulter sur une affaire de cœur.

LE CHEVALIER.

Eh! depuis quand te mêles-tu de ces sortes d'affaires, toi?

LE MARQUIS.

Depuis trois ou quatre jours.

LE CHEVALIER.

Et tu m'en fais aujourd'hui la première confidence? Tu deviens bien discret.

LE MARQUIS.

Je me donne au diable si j'y ai songé. Une affaire de cœur ne me tient au cœur que très foiblement, comme tu sais. C'est une conquête que j'ai faite par hasard, que je conserve par amusement, et dont je me déferai par caprice, ou par raison, peut-être.

LE CHEVALIER.

Voilà un bel attachement!

LE MARQUIS.

Il ne faut pas que les plaisirs de la vie nous occupent trop sérieusement. Je ne m'embarrasse de rien, moi.... Elle m'avoit donné son portrait; je l'ai perdu. Un autre s'en pendroit: (*Faisant le geste de montrer quelque chose qui n'a nulle valeur.*) je m'en soucie comme de cela.

LE CHEVALIER.

Avec de pareils sentiments tu dois te faire adorer.... Mais, dis-moi un peu, qu'est-ce que cette femme-là?

LE MARQUIS.

C'est une femme de qualité, une comtesse de province; car elle me l'a dit.

LE CHEVALIER.

Eh! quel temps as-tu pris pour faire cette conquête-là? Tu dors tout le jour et bois toute la nuit ordinairement.

LE MARQUIS.

Oh! non pas, non pas, s'il vous plaît; dans ce temps-ci il y a des heures de bal; c'est là qu'on trouve de bonnes occasions.

LE CHEVALIER.

C'est-à-dire que c'est une connoissance de bal?

LE MARQUIS.

Justement. J'y allai l'autre jour, un peu chaud de vin : j'étois en pointe; j'agaçois les jolis masques. J'aperçois une taille, un air de gorge, une tournure de hanches..... J'aborde, je prie, je presse, j'obtiens qu'on se démasque; je vois une personne...

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Jeune, sans doute?

LE MARQUIS.

Non, assez vieille.

LE CHEVALIER.

Mais belle encore, et des plus agréables?

LE MARQUIS.

Pas trop belle.

LE CHEVALIER.

L'amour, à ce que je vois, ne t'aveugle pas?

LE MARQUIS.

Je rends justice à l'objet aimé.

LE CHEVALIER.

Elle a donc de l'esprit?

LE MARQUIS.

Oh! pour de l'esprit c'est un prodige! Quel flux de pensées! quelle imagination! Elle me dit cent extravagances qui me charmèrent.

LE CHEVALIER.

Quel fut le résultat de la conversation?

LE MARQUIS.

Le résultat? Je la ramenai chez elle avec sa compagnie : je lui offris mes services; et la vieille folle les accepta.

LE CHEVALIER.

Tu l'as revue depuis?

LE MARQUIS.

Le lendemain au soir, dès que je fus levé, je me rendis à son hôtel.

LE CHEVALIER.

Hôtel garni, apparemment?

LE MARQUIS.

Oui, hôtel garni.

LE CHEVALIER.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Eh bien! autre vivacité de conversation, nouvelles folies, tendres protestations de ma part,

vives reparties de la sienne. Elle me donna ce maudit portrait que j'ai perdu avant-hier; je ne l'ai pas revue depuis. Elle m'a écrit; je lui ai fait réponse : elle m'attend aujourd'hui, mais je ne sais ce que je dois faire. Irai-je, ou n'irai-je pas? Que me conseilles-tu? C'est pour cela que je te cherche.

LE CHEVALIER.

Si tu n'y vas pas, cela sera malhonnête.

LE MARQUIS.

Oui; mais, si j'y vais aussi, cela paroîtra bien mpressé. La conjoncture est délicate. Marquer tant d'empressement, c'est courir après une femme; cela est bien bourgeois! qu'en dis-tu?

LE CHEVALIER.

Pour te donner conseil là-dessus, il faudroit connoître cette personne-là.

LE MARQUIS.

Il faut te la faire connoître. Je veux te donner ce soir à souper chez elle avec ta baronne.

LE CHEVALIER.

Cela ne se peut pas pour ce soir; car je donne à souper ici.

LE MARQUIS.

A souper ici? je t'amène ma conquête.

LE CHEVALIER.

Mais la baronne....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Oh! la baronne s'accommodera fort de cette femme-là; il est bon même qu'elles fassent con-

noissance : nous ferons quelquefois de petites parties carrées.

LE CHEVALIER.

Mais ta comtesse ne fera-t-elle pas difficulté de venir avec toi, tête-à-tête, dans une maison ?

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Des difficultés ! oh ! ma comtesse n'est point difficultueuse ; c'est une personne qui sait vivre, une femme revenue des préjugés de l'éducation.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! amène-la, tu nous feras plaisir.

LE MARQUIS.

Tu en seras charmé, toi. Les jolies manières ! Tu verras une femme vive, pétulante, distraite, étourdie, dissipée, et toujours barbouillée de tabac. On ne la prendroit pas pour une femme de province.

LE CHEVALIER.

Tu en fais un beau portrait ! Nous verrons si tu n'es pas un peintre flatteur.

LE MARQUIS.

Je vais la chercher. Sans adieu, chevalier.

LE CHEVALIER.

Serviteur, marquis.

(Le marquis sort.)

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, *seul.*

Cette charmante conquête du marquis est apparemment une comtesse comme celle que j'ai sacrifiée à la baronne.

SCÈNE IV.

LA BARONNE, LE CHEVALIER.

LA BARONNE.

Que faites-vous donc là seul, chevalier? Je croyois que le marquis étoit avec vous.

LE CHEVALIER, *riant.*

Il sort dans le moment, madame... Ah! ah! ah!

LA BARONNE.

De quoi riez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Ce fou de marquis est amoureux d'une femme de province, d'une comtesse, qui loge en chambre garnie. Il est allé la prendre chez elle, pour l'amener ici. Nous en aurons le divertissement.

LA BARONNE.

Mais, dites-moi, chevalier, les avez-vous priés à souper?

LE CHEVALIER.

Oui, madame : augmentation de convives, surcroît de plaisir. Il faut amuser M. Turcaret, le dissiper.

LA BARONNE.

La présence du marquis le divertira mal. Vous ne savez pas qu'ils se connoissent. Ils ne s'aiment point. Il s'est passé tantôt entre eux une scène ici.....

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Le plaisir de la table raccommode tout. Ils ne sont peut-être pas si mal ensemble qu'il soit impossible de les réconcilier. Je me charge de cela : reposez-vous sur moi. M. Turcaret est un bon sot.

LA BARONNE, *voyant entrer M. Turcaret.*

Taisez-vous; je crois que le voici.... Je crains qu'il ne vous ait entendu.

SCÈNE V.

M. TURCARET, LA BARONNE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *à monsieur Turcaret, en l'embrassant.*

M. Turcaret veut bien permettre qu'on l'embrasse, et qu'on lui témoigne la vivacité du plaisir qu'on aura tantôt de se trouver avec lui le verre à la main?

M. TURCARET, *avec embarras.*

Le plaisir de cette vivacité-là.... monsieur, sera.... bien réciproque. L'honneur que je reçois d'uue part, joint à.... la satisfaction que.... l'on trouve de l'autre.... (*montrant la baronne*) avec madame, fait en vérité que.... je vous assure.... que.... je suis fort aise de cette partie-là.

LA BARONNE.

Vous allez, monsieur, vous engager dans des compliments qui embarrasseront aussi monsieur le chevalier; et vous ne finirez ni l'un, ni l'autre.

LE CHEVALIER, *à M. Turcaret.*

Ma cousine a raison; supprimons la cérémonie, et ne songeons qu'à nous réjouir. Vous aimez la musique?

M. TURCARET.

Si je l'aime? malepeste! Je suis abonné à l'Opéra.

LE CHEVALIER.

C'est la passion dominante des gens du beau monde.

M. TURCARET.

C'est la mienne.

LE CHEVALIER.

La musique remue les passions.

M. TURCARET.

Terriblement! Une belle voix, soutenue d'une trompette, cela jette dans une douce rêverie.

LA BARONNE.

Que vous avez le goût bon!

LE CHEVALIER, *à M. Turcaret.*

Oui, vraiment... Que je suis un grand sot de n'avoir pas songé à cet instrument-là!... *(Voulant sortir.)* Oh! parbleu, puisque vous êtes dans le goût des trompettes, je vais moi-même donner ordre....

M. TURCARET, *l'arrêtant.*

Je ne souffrirai point cela, monsieur le chevalier. Je ne prétends point que pour une trompette..

LA BARONNE, *bas, à M. Turcaret.*

Laissez-le aller, monsieur.

(Le chevalier sort.)

SCÈNE VI.

M. TURCARET, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Et quand nous pouvons être seuls quelques moments ensemble, épargnons-nous, autant qu'il nous sera possible, la présence des importuns.

M. TURCARET.

Vous m'aimez plus que je ne mérite, madame.

LA BARONNE.

Qui ne vous aimeroit pas? Mon cousin le chevalier, lui-même, a toujours eu un attachement pour vous....

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Je lui suis bien obligé.

LA BARONNE.

Une attention pour tout ce qui peut vous plaire....

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Il me paroît fort bon garçon.

SCÈNE VII.

LISETTE, LA BARONNE, M. TURCARET.

LA BARONNE, *à Lisette.*

Qu'y a-t-il, Lisette?

LISETTE.

Un homme vêtu de gris-noir, avec un rabat sale et une vieille perruque.... *(Bas.)* Ce sont les meubles de la maison de campagne.

LA BARONNE.

Qu'on fasse entrer.

SCÈNE VIII.

M. FURET, FRONTIN, M. TURCARET, LA BARONNE, LISETTE.

M. FURET, *à la baronne et à Lisette.*

Qui de vous deux, mesdames, est la maîtresse de céans?

LA BARONNE.

C'est moi. Que voulez-vous?

M. FURET.

Je ne répondrai point qu'au préalable je ne me sois donné l'honneur de vous saluer, vous, madame, et toute l'honorable compagnie, avec tout le respect dû et requis.

M. TURCARET, *à part.*

Voilà un plaisant original!

LISETTE, *à M. Furet.*

Sans tant de façons, monsieur, dites-nous, au préalable, qui vous êtes.

M. FURET.

Je suis huissier à verge, à votre service; et je me nomme M. Furet.

LA BARONNE.

Chez moi un huissier!

FRONTIN.

Cela est bien insolent.

M. TURCARET, *à la baronne.*

Voulez-vous, madame, que je jette ce drôle-là par les fenêtres? Ce n'est pas le premier coquin que....

M. FURET, *l'interrompant.*

Tout beau, monsieur! D'honnêtes huissiers, comme moi, ne sont point exposés à de pareilles aventures. J'exerce mon petit ministère d'une façon si obligeante que toutes les personnes de qualité se font un plaisir de recevoir un exploit de ma main. (*Tirant un papier de sa poche.*) En voici un que j'aurai, s'il vous plaît, l'honneur (avec votre permission, monsieur) que j'aurai l'honneur de présenter respectueusement à madame..... sous votre bon plaisir, monsieur.

LA BARONNE.

Un exploit à moi?... (*A Lisette.*) Voyez ce que c'est, Lisette.

LISETTE.

Moi, madame, je n'y connois rien : je ne sais lire que des billets doux... *(A Frontin.)* Regarde, toi, Frontin.

FRONTIN.

Je n'entends pas encore les affaires.

M. FURET, *à la baronne.*

C'est pour une obligation que défunt M. le baron de Porcandorf, votre époux...

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Feu mon époux, monsieur? cela ne me regarde point; j'ai renoncé à la communauté.

M. TURCARET.

Sur ce pied-là, on n'a rien à vous demander.

M. FURET.

Pardonnez-moi, monsieur, l'acte étant signé par madame....

M. TURCARET, *l'interrompant.*

L'acte est donc solidaire?

M. FURET.

Oui, monsieur, très solidaire, et même avec déclaration d'emploi... Je vais vous en lire les termes ; ils sont énoncés dans l'exploit.

M. TURCARET.

Voyons si l'acte est en bonne forme.

M. FURET, *après avoir mis des lunettes, lisant son exploit.*

« Pardevant, etc. furent présents, en leurs per-
« sonnes, haut et puissant seigneur Georges-
« Guillaume de Porcandorf, et dame Agnès-Ilde-

« gonde de la Dolinvillière, son épouse, de lui « dûment autorisée à l'effet des présentes, les-« quels ont reconnu devoir à Éloi-Jérôme Poussif, « marchand de chevaux, la somme de dix mille « livres »....

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Dix mille livres!

LISETTE.

La maudite obligation!

M. FURET, *continuant à lire son exploit*

« Pour un équipage fourni par ledit Poussif, « consistant en douze mulets, quinze chevaux « normands, sous poil roux, et trois bardeaux « d'Auvergne, ayant tous crins, queue et oreilles, « et garnis de leurs bâts, selles, brides et li-« cols »....

LISETTE, *l'interrompant.*

Brides et licols! Est-ce à une femme à payer ces sortes de nippes-là?

M. TURCARET.

Ne l'interrompons point... *(A M. Furet.)* Achevez, mon ami.

FURET, *achevant de lire son exploit.*

« Au paiement desquelles dix mille livres, les-« dits débiteurs ont obligé, affecté et hypothéqué « généralement tous leurs biens, présents et à venir, « sans division, ni discussion, renonçant auxdits « droits; et pour l'exécution des présentes, ont

« élu domicile chez Innocent-Blaise Le Juste, an-
« cien procureur au Châtelet, demeurant rue du
« Bout-du-Monde, fait et passé, etc. »

FRONTIN, *à M. Turcaret.*

L'acte est-il en bonne forme, monsieur?

M. TURCARET.

Je n'y trouve rien à redire que la somme.

M. FURET.

Que la somme, monsieur? Oh! il n'y a rien à redire à la somme; elle est fort bien énoncée.

M. TURCARET, *à la baronne.*

Cela est chagrinant.

LA BARONNE.

Comment! chagrinant? Est-ce qu'il faudra qu'il m'en coûte sérieusement dix mille livres pour avoir signé?

LISETTE.

Voilà ce que c'est que d'avoir trop de complaisance pour un mari. Les femmes ne se corrigeront-elles jamais de ce défaut-là?

LA BARONNE.

Quelle injustice!... *(A M. Turcaret.)* N'y a-t-il pas moyen de revenir contre cet acte-là, M. Turcaret?

M. TURCARET.

Je n'y vois point d'apparence. Si dans l'acte vous n'aviez pas expressément renoncé aux droits de division et de discussion, nous pourrions chicaner ledit Poussif.

LA BARONNE.

Il faut donc se résoudre à payer, puisque vous m'y condamnez, monsieur. Je n'appelle pas de vos décisions.

FRONTIN, *bas, à M. Turcaret.*

Quelle déférence on a pour vos sentiments!

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Cela m'incommodera un peu; cela dérangera la destination que j'avois faite de certain billet au porteur que vous savez.

LISETTE.

Il n'importe; payons, madame, ne soutenons pas un procès contre l'avis de M. Turcaret.

LA BARONNE.

Le ciel m'en préserve! Je vendrois plutôt mes bijoux, mes meubles.

FRONTIN, *bas, à M. Turcaret.*

Vendre ses meubles, ses bijoux, et pour l'équipage d'un mari encore! La pauvre femme!

M. TURCARET, *à la baronne.*

Non, madame, vous ne vendrez rien. Je me charge de cette dette-là; j'en fais mon affaire.

LA BARONNE.

Vous vous moquez. Je me servirai de ce billet, vous dis-je.

M. TURCARET.

Il faut le garder pour un autre usage.

LA BARONNE.

Non, monsieur, non; la noblesse de votre procédé m'embarrasse plus que l'affaire même.

M. TURCARET.

N'en parlons plus, madame; je vais, tout de ce pas, y mettre ordre.

FRONTIN.

La belle âme!... *(A M. Furet.)* Suis-nous, sergent : on va te payer.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Ne tardez pas, au moins. Songez que l'on vous attend.

M. TURCARET.

J'aurai promptement terminé cela; et puis je reviendrai des affaires aux plaisirs.

(Il sort avec M. Furet et Frontin.)

SCÈNE IX.

LA BARONNE, LISETTE.

LISETTE, *à part.*

Et nous vous renverrons des plaisirs aux affaires, sur ma parole! Les habiles fripons que messieurs Furet et Frontin! et la bonne dupe que M. Turcaret!

LA BARONNE.

Il me paroît qu'il l'est trop, Lisette.

LISETTE.

Effectivement, on n'a point assez de mérite à le faire donner dans le panneau.

LA BARONNE.

Sais-tu bien que je commence à le plaindre?

LISETTE.

Mort de ma vie! point de pitié indiscrète. Ne plaignons point un homme qui ne plaint personne.

LA BARONNE.

Je sens naître, malgré moi, des scrupules.

LISETTE.

Il faut les étouffer.

LA BARONNE.

J'ai peine à les vaincre.

LISETTE.

Il n'est pas encore temps d'en avoir, et il vaut mieux sentir quelque jour des remords pour avoir ruiné un homme d'affaires, que le regret d'en avoir manqué l'occasion.

SCÈNE X.

JASMIN, LA BARONNE, LISETTE.

JASMIN, *à la baronne.*

C'EST de la part de madame Dorimène.

LA BARONNE.

Faites entrer.

(Jasmin sort.)

SCÈNE XI.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

Elle m'envoie peut-être proposer une partie de plaisir; mais....

SCÈNE XII.

MADAME JACOB, LA BARONNE, LISETTE.

MADAME JACOB, *à la baronne.*

Je vous demande pardon, madame, de la liberté que je prends. Je revends à la toilette, et je me nomme madame Jacob. J'ai l'honneur de vendre quelquefois des dentelles et toutes sortes de pommades à madame Dorimène. Je viens de l'avertir que j'aurai tantôt un bon hasard, mais elle n'est point en argent, et elle m'a dit que vous pourriez vous en accommoder.

LA BARONNE.

Qu'est-ce que c'est?

MADAME JACOB.

Une garniture de quinze cents livres, que veut revendre une fermière des Regrats. Elle ne l'a mise que deux fois. La dame en est dégoûtée : elle la trouve trop commune; elle veut s'en défaire.

LA BARONNE.

Je ne serois pas fâchée de voir cette coiffure.

MADAME JACOB.

Je vous l'apporterai dès que je l'aurai, madame ; je vous en ferai avoir bon marché.

LISETTE.

Vous n'y perdrez pas ; madame est généreuse.

MADAME JACOB.

Ce n'est pas l'intérêt qui me gouverne ; et j'ai, Dieu merci, d'autres talents que de revendre à la toilette.

LA BARONNE.

J'en suis persuadée.

LISETTE, *à madame Jacob.*

Vous en avez bien la mine.

MADAME JACOB.

Eh! vraiment, si je n'avois pas d'autres ressources, comment pourrois-je élever mes enfants aussi honnêtement que je le fais ? J'ai un mari, à la vérité, mais il ne sert qu'à faire grossir ma famille, sans m'aider à l'entretenir.

LISETTE.

Il y a bien des maris qui font tout le contraire.

LA BARONNE.

Eh! que faites-vous donc, madame Jacob, pour fournir ainsi toute seule aux dépenses de votre famille ?

MADAME JACOB.

Je fais des mariages, ma bonne dame. Il est vrai que ce sont des mariages légitimes : ils ne produisent pas tant que les autres ; mais, voyez-vous, je ne veux rien avoir à me reprocher.

LISETTE.

C'est fort bien fait.

MADAME JACOB.

J'ai marié, depuis quatre mois, un jeune mousquetaire avec la veuve d'un auditeur des comptes. La belle union! ils tiennent tous les jours table ouverte; ils mangent la succession de l'auditeur le plus agréablement du monde.

LISETTE.

Ces deux personnes-là sont bien assorties.

MADAME JACOB.

Oh! tous mes mariages sont heureux.... *(A la baronne.)* Et si madame étoit dans le goût de se marier, j'ai en main le plus excellent sujet.

LA BARONNE.

Pour moi, madame Jacob?

MADAME JACOB.

C'est un gentilhomme Limousin. La bonne pâte de mari! il se laissera mener par une femme comme un Parisien.

LISETTE, *à la baronne.*

Voilà encore un bon hasard, madame.

LA BARONNE.

Je ne me sens point en disposition d'en profiter; je ne veux pas sitôt me marier; je ne suis point encore dégoûtée du monde.

LISETTE, *à madame Jacob.*

Oh bien! je le suis, moi, madame Jacob. Mettez-moi sur vos tablettes.

MADAME JACOB.

J'ai votre affaire. C'est un gros commis qui a déja quelque bien, mais peu de protection. Il cherche une jolie femme pour s'en faire.

LISETTE.

Le bon parti ! Voilà mon fait.

LA BARONNE, *à madame Jacob.*

Vous devez être riche, madame Jacob ?

MADAME JACOB.

Hélas ! hélas ! je devrois faire dans Paris une figure.... je devrois rouler carrosse, ma chère dame, ayant un frère comme j'en ai un dans les affaires.

LA BARONNE.

Vous avez un frère dans les affaires ?

MADAME JACOB.

Et dans les grandes affaires encore ! Je suis sœur de M. Turcaret, puisqu'il faut vous le dire... Il n'est pas que vous n'en ayez ouï parler ?

LA BARONNE, *avec étonnement.*

Vous êtes sœur de M. Turcaret ?

MADAME JACOB.

Oui, madame, je suis sa sœur de père et de mère même.

LISETTE, *étonnée aussi.*

M. Turcaret est votre frère, madame Jacob ?

MADAME JACOB.

Oui, mon frère, mademoiselle, mon propre frère ; et je n'en suis pas plus grande dame pour cela .... Je vous vois toutes deux bien étonnées.

C'est sans doute à cause qu'il me laisse prendre toute la peine que je me donne ?

LISETTE.

Eh oui ! c'est ce qui fait le sujet de notre étonnement.

MADAME JACOB.

Il fait bien pis, le dénaturé qu'il est ! il m'a défendu l'entrée de sa maison, et il n'a pas le cœur d'employer mon époux.

LA BARONNE.

Cela crie vengeance.

LISETTE, *à madame Jacob.*

Ah ! le mauvais frère !

MADAME JACOB.

Aussi mauvais frère que mauvais mari. N'a-t-il pas chassé sa femme de chez lui !

LA BARONNE.

Il faisoit donc mauvais ménage ?

MADAME JACOB.

Ils le font encore, madame : ils n'ont ensemble aucun commerce ; et ma belle-sœur est en province.

LA BARONNE.

Quoi ! M. Turcaret n'est pas veuf ?

MADAME JACOB.

Bon ! il y a dix ans qu'il est séparé de sa femme, à qui il fait tenir une pension à Valogne, afin de l'empêcher de venir à Paris.

LA BARONNE, *bas, à Lisette.*

Lisette ?

LISETTE, *bas.*

Par ma foi! madame, voilà un méchant homme.

MADAME JACOB.

Oh! le ciel le punira tôt ou tard; cela ne lui peut manquer. J'ai déja ouï dire dans une maison qu'il y avoit du dérangement dans ses affaires.

LA BARONNE.

Du dérangement dans ses affaires?

MADAME JACOB.

Eh! le moyen qu'il n'y en ait pas; c'est un vieux fou, qui a toujours aimé toutes les femmes, hors la sienne. Il jette tout par les fenêtres, dès qu'il est amoureux; c'est un panier percé.

LISETTE, *bas, à la baronne.*

A qui le dit-elle? qui le sait mieux que nous?

MADAME JACOB, *à la baronne.*

Je ne sais à qui il est attaché présentement; mais il a toujours quelques demoiselles qui le plument, qui l'attrapent, et il s'imagine les attraper, lui, parce qu'il leur promet de les épouser. N'est-ce pas là un grand sot? Qu'en dites-vous, madame?

LA BARONNE, *déconcertée.*

Oui; cela n'est pas tout-à-fait....

MADAME JACOB, *l'interrompant.*

Oh! que j'en suis aise! Il le mérite bien, le malheureux! il le mérite bien. Si je connoissois sa maîtresse, j'irois lui conseiller de le piller, de le manger, de le ronger, de l'abîmer.... *(A Lisette.)* N'en feriez-vous pas autant, mademoiselle?

LISETTE.

Je n'y manquerois pas, madame Jacob.

MADAME JACOB, *à la baronne.*

Je vous demande pardon de vous étourdir ainsi de mes chagrins; mais, quand il m'arrive d'y faire réflexion, je me sens si pénétrée que je ne puis me taire.... Adieu, madame; sitôt que j'aurai la garniture, je ne manquerai pas de vous l'apporter.

LA BARONNE.

Cela ne presse pas, madame, cela ne presse pas.

(Madame Jacob sort.)

SCÈNE XIII.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

Eh bien, Lisette?

LISETTE.

Eh bien, madame?

LA BARONNE.

Aurois-tu deviné que M. Turcaret eût une sœur revendeuse à la toilette?

LISETTE.

Auriez-vous cru vous qu'il eût une vraie femme en province?

LA BARONNE.

Le traître! il m'avoit assuré qu'il étoit veuf, et je le croyois de bonne foi.

LISETTE.

Ah! le vieux fourbe!.. *(Voyant rêver la baronne.)* Mais, qu'est-ce donc que cela?.. Qu'avez-vous?... Je vous vois toute chagrine. Merci de ma vie! vous prenez la chose aussi sérieusement que si vous étiez amoureuse de M. Turcaret.

LA BARONNE.

Quoique je ne l'aime pas, puis-je perdre sans chagrin l'espérance de l'épouser? Le scélérat! il a une femme; il faut que je rompe avec lui.

LISETTE.

Oui, mais l'intérêt de votre fortune veut que vous le ruiniez auparavant. Allons, madame, pendant que nous le tenons, brusquons son coffre-fort, saisissons ses billets; mettons M. Turcaret à feu et à sang : rendons-le, enfin, si misérable qu'il puisse un jour faire pitié, même à sa femme, et redevenir frère de madame Jacob.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LISETTE, *seule.*

La bonne maison que celle-ci pour Frontin et pour moi! Nous avons déja soixante pistoles, et il nous en reviendra peut-être autant de l'acte solidaire. Courage! si nous gagnons souvent de ces petites sommes-là, nous en aurons à la fin une raisonnable.

SCÈNE II.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

Il me semble que M. Turcaret devroit bien être de retour, Lisette.

LISETTE.

Il faut qu'il lui soit survenu quelque nouvelle affaire.... *(Voyant entrer Flamand, sans le reconnoître d'abord, parce qu'il n'est plus en livrée.)* Mais, que veut ce monsieur?

SCÈNE III.

FLAMAND, LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE, *à Lisette.*

POURQUOI laisse-t-on entrer sans avertir ?

FLAMAND.

Il n'y a pas de mal à cela, madame; c'est moi.

LISETTE, *à la baronne, en reconnoissant Flamand.*

Eh! c'est Flamand, madame; Flamand sans livrée! Flamand, l'épée au côté! quelle métamorphose!

FLAMAND.

Doucement, mademoiselle, doucement! On ne doit pas, s'il vous plaît, m'appeler Flamand tout court. Je ne suis plus laquais de M. Turcaret, non; il vient de me faire donner un bon emploi, oui. Je suis présentement dans les affaires, da! et, par ainsi, il faut m'appeler M. Flamand; entendez-vous?

LISETTE.

Vous avez raison, M. Flamand; puisque vous êtes devenu commis, on ne doit plus vous traiter comme un laquais.

FLAMAND, *montrant la baronne.*

C'est à madame que j'en ai l'obligation; et je viens ici tout exprès pour la remercier. C'est une bonne dame qui a bien de la bonté pour moi de m'avoir fait bailler une bonne commission, qui me vaudra bien cent bons écus par chacun an, et

qui est dans un bon pays encore; car c'est à Falaise, qui est une si bonne ville, et où il y a, dit-on, de si bonnes gens.

LISETTE.

Il y a bien du bon dans tout cela, M. Flamand.

FLAMAND.

Je suis capitaine concierge de la porte de Guibrai. J'aurai les clefs, et pourrai faire entrer et sortir tout ce qu'il me plaira. L'on m'a dit que c'étoit un bon droit que celui-là.

LISETTE.

Peste!

FLAMAND.

Oh! ce qu'il y a de meilleur, c'est que cet emploi-là porte bonheur à ceux qui l'ont; car ils s'y enrichissent tretous. M. Turcaret a, dit-on, commencé par là.

LA BARONNE.

Cela est bien glorieux pour vous, M. Flamand, de marcher ainsi sur les pas de votre maître!

LISETTE, *à Flamand*

Et nous vous exhortons, pour votre bien, à être honnête comme lui.

FLAMAND, *à la baronne.*

Je vous enverrai, madame, de petits présents, de fois à autres.

LA BARONNE.

Non, mon pauvre Flamand, je ne te demande rien.

FLAMAND.

Oh ! que si fait. Je sais bien comme les commis en usent avec les demoiselles qui les placent..... Mais tout ce que je crains, c'est d'être révoqué; car dans les commissions on est grandement sujet à ça, voyez-vous ?

LISETTE.

Cela est désagréable.

FLAMAND, *à la baronne.*

Par exemple, le commis que l'on révoque aujourd'hui, pour me mettre à sa place, a eu cet emploi-là par le moyen d'une certaine dame que M. Turcaret a aimée et qu'il n'aime plus. Prenez bien garde, madame, de me faire révoquer aussi.

LA BARONNE.

J'y donnerai toute mon attention, M. Flamand.

FLAMAND.

Je vous prie de plaire toujours à M. Turcaret, madame.

LA BARONNE.

Je ferai tout mon possible; puisque vous y êtes intéressé.

FLAMAND, *s'approchant de la baronne.*

Mettez toujours de ce beau rouge, pour lui donner dans la vue....

LISETTE, *le repoussant.*

Allez, M. le capitaine-concierge; allez à votre porte de Guibrai. Nous savons ce que nous avons

à faire.... Oui; nous n'avons pas besoin de vos conseils.... Non; vous ne serez jamais qu'un sot. C'est moi qui vous le dis, da! entendez-vous?

(Flamand sort.)

SCÈNE IV.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

VOILÀ le garçon le plus ingénu....

LISETTE, *l'interrompant.*

Il y a pourtant long-temps qu'il est laquais; il devroit bien être déniaisé.

SCÈNE V.

JASMIN, LA BARONNE, LISETTE.

JASMIN, *à la baronne.*

C'EST M. le marquis avec une grosse et grande madame. *(Il sort.)*

SCÈNE VI.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

C'EST sa belle conquête. Je suis curieuse de la voir.

LISETTE.

Je n'en ai pas moins d'envie que vous; je m'en fais une plaisante image.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, MADAME TURCARET, LA BARONNE, LISETTE.

LE MARQUIS, *à la baronne.*

Je viens, ma charmante baronne, vous présenter une aimable dame; la plus spirituelle, la plus galante, la plus amusante personne..... Tant de bonnes qualités, qui vous sont communes, doivent vous lier d'estime et d'amitié.

LA BARONNE.

Je suis très disposée à cette union... (*Bas, à Lisette.*) C'est l'original du portrait que le chevalier m'a sacrifié.

MADAME TURCARET.

Je crains, madame, que vous ne perdiez bientôt ces bons sentiments. Une personne du grand monde, du monde brillant, comme vous, trouvera peu d'agrément dans le commerce d'une femme de province.

LA BARONNE.

Ah! vous n'avez point l'air provincial, madame; et nos dames le plus de mode n'ont pas des manières plus agréables que les vôtres.

LE MARQUIS, *en montrant madame Turcaret.*

Ah! palsembleu! non. Je m'y connois, madame; et vous conviendrez avec moi, en voyant cette taille et ce visage-là, que je suis le seigneur de France du meilleur goût?

MADAME TURCARET.

Vous etes trop poli, M. le marquis. Ces flatteries-là pourroient me convenir en province, où je brille assez, sans vanité. J'y suis toujours à l'affût des modes; on me les envoie toutes dès le moment qu'elles sont inventées, et je puis me vanter d'être la première qui ait porté des pretintailles dans la ville de Valogne.

LISETTE, *à part.*

Quelle folle!

LA BARONNE.

Il est beau de servir de modèle à une ville comme celle-là!

MADAME TURCARET.

Je l'ai mise sur un pied! J'en ai fait un petit Paris, par la belle jeunesse que j'y attire.

LE MARQUIS, *avec ironie.*

Comment un petit Paris? Savez-vous bien qu'il faut trois mois de Valogne pour achever un homme de cour?

MADAME TURCARET, *à la baronne.*

Oh! je ne vis pas comme une dame de campagne, au moins. Je ne me tiens point enfermée dans un château; je suis trop faite pour la société. Je demeure en ville; et j'ose dire que ma maison est une école de politesse et de galanterie pour les jeunes gens.

LISETTE.

C'est une façon de collège pour toute la Basse-Normandie.

MADAME TURCARET, *à la baronne.*

On joue chez moi : on s'y rassemble pour médire ; on y lit tous les ouvrages d'esprit qui se font à Cherbourg, à Saint-Lô, à Coutance, et qui valent bien les ouvrages de Vire et de Caen. J'y donne aussi quelquefois des fêtes galantes, des soupers-collations. Nous avons des cuisiniers qui ne savent faire aucun ragoût, à la vérité ; mais ils tirent les viandes si à propos, qu'un tour de broche de plus ou de moins, elles seroient gâtées.

LE MARQUIS.

C'est l'essentiel de la bonne chère..... Ma foi, vive Valogne pour le rôti !

MADAME TURCARET.

Et pour les bals ; nous en donnons souvent. Que l'on s'y divertit ! Cela est d'une propreté ! les dames de Valogne sont les premières dames du monde pour savoir l'art de se bien masquer, et chacune a son déguisement favori. Devinez quel est le mien.

LISETTE.

Madame se déguise en amour, peut-être ?

MADAME TURCARET.

Oh ! pour cela non.

LA BARONNE.

Vous vous mettez en déesse, apparemment, en grâce ?

MADAME TURCARET.

En Vénus, ma chère, en Vénus.

LE MARQUIS, *ironiquement*

En Vénus? Ah! madame, que vous êtes bien déguisée!

LISETTE, *à madame Turcaret.*

On ne peut pas mieux.

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, LA BARONNE, MADAME TURCARET, LE MARQUIS, LISETTE.

LE CHEVALIER, *à la baronne.*

Madame, nous aurons tantôt le plus ravissant concert... (*A part, apercevant madame Turcaret.*) Mais, que vois-je?

MADAME TURCARET, *à part.*

O ciel!

LA BARONNE, *bas, à Lisette.*

Je m'en doutois bien.

LE CHEVALIER, *au marquis.*

Est-ce là cette dame dont tu m'as parlé, marquis?

LE MARQUIS.

Oui; c'est ma comtesse. Pourquoi cet étonnement?

LE CHEVALIER.

Oh! parbleu! je ne m'attendois pas à celui-là.

MADAME TURCARET, *à part.*

Quel contre-temps!

LE MARQUIS, *au chevalier.*

Explique-toi, chevalier. Est-ce que tu connoîtrois ma comtesse?

LE CHEVALIER.

Sans doute; il y a huit jours que je suis en liaison avec elle.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je? Ah! l'infidèle! l'ingrate!

LE CHEVALIER.

Et ce matin même elle a eu la bonté de m'envoyer son portrait.

LE MARQUIS.

Comment diable! elle a donc des portraits à donner à tout le monde?

SCÈNE IX.

MADAME JACOB, LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, MADAME TURCARET, LISETTE.

MADAME JACOB, *à la baronne.*

MADAME, je vous apporte la garniture que j'ai promis de vous faire voir.

LA BARONNE.

Que vous prenez mal votre temps, madame Jacob! Vous me voyez en compagnie.

MADAME JACOB.

Je vous demande pardon, madame; je reviendrai une autre fois.... (*Apercevant madame Tur-*

caret.) Mais, qu'est-ce que je vois? Ma belle-sœur ici! Madame Turcaret!

LE CHEVALIER.

Madame Turcaret!

LA BARONNE, *à madame Jacob.*

Madame Turcaret?

LISETTE, *à madame Jacob.*

Madame Turcaret?

LE MARQUIS, *à part.*

Le plaisant incident!

MADAME JACOB, *à madame Turcaret.*

Par quelle aventure, madame, vous rencontré-je en cette maison?

MADAME TURCARET, *à part.*

Payons de hardiesse... (*A madame Jacob.*) Je ne vous connois pas, ma bonne.

MADAME JACOB.

Vous ne connoissez pas madame Jacob?.... Tredame! est-ce à cause que depuis dix ans vous êtes séparée de mon frère, qui n'a pu vivre avec vous, que vous feignez de ne me pas connoître?

LE MARQUIS.

Vous n'y pensez pas, madame Jacob; savez-vous bien que vous parlez à une comtesse?

MADAME JACOB.

A une comtesse? Eh! dans quel lieu, s'il vous plaît, est sa comté? Ah! vraiment, j'aime assez ces gros airs-là!

MADAME TURCARET.

Vous êtes une insolente, ma mie

MADAME JACOB.

Une insolente, moi ! je suis une insolente !... Jour de Dieu ! ne vous y jouez pas ! S'il ne tient qu'à dire des injures, je m'en acquitterai aussi-bien que vous.

MADAME TURCARET.

Oh ! je n'en doute pas : la fille d'un maréchal de Domfront ne doit point demeurer en reste de sottises.

MADAME JACOB.

La fille d'un maréchal ? Pardi ! voilà une dame bien relevée pour venir me reprocher ma naissance ! Vous avez apparemment oublié que M. Briochais, votre père, étoit pâtissier dans la ville de Falaise. Allez, madame la comtesse, puisque comtesse y a, nous nous connoissons toutes deux..... Mon frère rira bien quand il saura que vous avez pris ce nom burlesque, pour venir vous requinquer à Paris. Je voudrois, par plaisir, qu'il vînt ici tout à l'heure.

LE CHEVALIER.

Vous pourrez avoir ce plaisir-là, madame ; nous attendons à souper M. Turcaret.

MADAME TURCARET, *à part.*

Aïe !

LE MARQUIS, *à madame Jacob.*

Et vous souperez aussi avec nous, madame Jacob ; car j'aime les soupers de famille.

MADAME TURCARET, *à part.*

Je suis au désespoir d'avoir mis le pied dans cette maison.

LISETTE, *à part.*

Je le crois bien.

MADAME TURCARET, *à part, voulant sortir.*

J'en vais sortir tout-à-l'heure.

LE MARQUIS, *l'arrêtant.*

Vous ne vous en irez pas, s'il vous plaît, que vous n'ayez vu M. Turcaret.

MADAME TURCARET.

Ne me retenez point, monsieur le marquis, ne me retenez point.

LE MARQUIS.

Oh! palsembleu, mademoiselle Briochais, vous ne sortirez point; comptez là-dessus.

LE CHEVALIER.

Eh! marquis, cesse de l'arrêter.

LE MARQUIS.

Je n'en ferai rien. Pour la punir de nous avoir trompés tous deux, je la veux mettre aux prises avec son mari.

LA BARONNE.

Non, marquis, de grâce, laissez-la sortir.

LE MARQUIS.

Prière inutile : tout ce que je puis faire pour vous, madame, c'est de lui permettre de se déguiser en Vénus, afin que son mari ne la reconnoisse pas.

LISETTE, *voyant arriver M. Turcaret.*

Ah! par ma foi, voici M. Turcaret.

MADAME JACOB, *à part.*

J'en suis ravie.

MADAME TURCARET, *à part.*

La malheureuse journée!

LA BARONNE, *à part.*

Pourquoi faut-il que cette scène se passe chez moi?

LE MARQUIS, *à part.*

Je suis au comble de la joie.

SCÈNE X.

M. TURCARET, MADAME TURCARET, LA BARONNE, MADAME JACOB, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

M. TURCARET, *à la baronne.*

J'AI renvoyé l'huissier, madame, et terminé.... (*A part, en apercevant sa sœur.*) Ah! en croirai-je mes yeux? Ma sœur ici!... (*Apercevant sa femme.*) et, qui pis est, ma femme!

LE MARQUIS.

Vous voilà en pays de connoissance, M. Turcaret.... (*Montrant madame Turcaret.*) Vous voyez une belle comtesse dont je porte les chaînes; vous voulez bien que je vous la présente, sans oublier madame Jacob?

MADAME JACOB, *à M. Turcaret.*

Ah! mon frère.

M. TURCARET.

Ah! ma sœur.....(*A part.*) Qui diable les a amenées ici?

LE MARQUIS.

C'est moi, M. Turcaret, vous m'avez cette obligation-là. Embrassez ces deux objets chéris... Ah! qu'il paroît ému! J'admire la force du sang et de l'amour conjugal.

M. TURCARET, *à part.*

Je n'ose la regarder; je crois voir mon mauvais génie.

MADAME TURCARET, *à part.*

Je ne puis l'envisager sans horreur.

LE MARQUIS, *à M. et à madame Turcaret.*

Ne vous contraignez point, tendres époux; laissez éclater toute la joie que vous devez sentir de vous revoir après dix années de séparation.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Vous ne vous attendiez pas, monsieur, à rencontrer ici madame Turcaret; et je conçois bien l'embarras où vous êtes. Mais pourquoi m'avoir dit que vous étiez veuf?

LE MARQUIS.

Il vous a dit qu'il étoit veuf? Eh! parbleu! sa femme m'a dit aussi qu'elle étoit veuve. Ils ont la rage tous deux de vouloir être veufs.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Parlez, pourquoi m'avez-vous trompée?

M. TURCARET, *interdit.*

J'ai cru, madame... qu'en vous faisant accroire que... je croyois être veuf... Vous croiriez que... je n'aurois point de femme.... (*A part.*) J'ai l'esprit troublé, je ne sais ce que je dis.

LA BARONNE.

Je devine votre pensée, monsieur; et je vous pardonne une tromperie que vous avez cru nécessaire pour vous faire écouter. Je passerai même plus avant. Au lieu d'en venir aux reproches, je veux vous raccommoder avec madame Turcaret.

M. TURCARET.

Qui? moi! madame. Oh! pour cela non. Vous ne la connoissez pas; c'est un démon. J'aimerois mieux vivre avec la femme du grand Mogol.

MADAME TURCARET.

Oh! monsieur, ne vous en défendez pas tant. Je n'en ai pas plus d'envie que vous, au moins; et je ne viendrois point à Paris troubler vos plaisirs, si vous étiez plus exact à payer la pension que vous me faites pour me tenir en province.

LE MARQUIS, *à M. Turcaret.*

Pour la tenir en province!... Ah! M. Turcaret, vous avez tort; madame mérite qu'on lui paye les quartiers d'avance.

MADAME TURCARET.

Il m'en est dû cinq. S'il ne me les donne pas, je ne pars point; je demeure à Paris, pour le faire enrager. J'irai chez ses maîtresses faire un chari-

vari... et je commencerai par cette maison-ci, je vous en avertis.

M. TURCARET, *à part.*

Ah! l'insolente.

LISETTE, *à part.*

La conversation finira mal.

LA BARONNE, *à madame Turcaret.*

Vous m'insultez, madame.

MADAME TURCARET.

J'ai des yeux, Dieu merci, j'ai des yeux; je vois bien tout ce qui se passe en cette maison. Mon mari est la plus grande dupe...

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Quelle impudence! Ah! ventrebleu! coquine! sans le respect que j'ai pour la compagnie....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Qu'on ne vous gêne point, M. Turcaret. Vous êtes avec vos amis; usez-en librement.

LE CHEVALIER, *à M. Turcaret, en se mettant entre lui et sa femme.*

Monsieur....

LA BARONNE, *à madame Turcaret.*

Songez que vous êtes chez moi.

SCÈNE XI.

JASMIN, M. TURCARET, MADAME TURCARET, LA BARONNE, MADAME JACOB, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

JASMIN, *à M. Turcaret.*

Il y a dans un carrosse qui vient de s'arrêter à la porte, deux gentilshommes qui se disent de vos associés : ils veulent vous parler d'une affaire importante.

(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

M. TURCARET, MADAME TURCARET, LA BARONNE, MADAME JACOB, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

M. TURCARET, *à madame Turcaret.*

Ah! je vais revenir... Je vous apprendrai, impudente, à respecter une maison...

MADAME TURCARET, *l'interrompant.*

Je crains peu vos menaces.

(*M. Turcaret sort.*)

SCÈNE XIII.

MADAME TURCARET, LA BARONNE, MADAME JACOB, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER, *à madame Turcaret.*

CALMEZ votre esprit agité, madame; que M. Turcaret vous retrouve adoucie.

MADAME TURCARET.

Oh! tous ses emportements ne m'épouvantent point.

LA BARONNE.

Nous allons l'apaiser en votre faveur.

MADAME TURCARET.

Je vous entends, madame. Vous voulez me réconcilier avec mon mari, afin que, par reconnoissance, je souffre qu'il continue à vous rendre des soins.

LA BARONNE.

La colère vous aveugle. Je n'ai pour objet que la réunion de vos cœurs; je vous abandonne M. Turcaret : je ne veux le revoir de ma vie.

MADAME TURCARET.

Cela est trop généreux.

LE MARQUIS, *au chevalier, en montrant la baronne.*

Puisque madame renonce au mari, de mon côté je renonce à la femme. Allons, renonces-y aussi, chevalier. Il est beau de se vaincre soi-même.

SCÈNE XIV.

FRONTIN, MADAME TURCARET, LA BARONNE, MADAME JACOB, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

FRONTIN, *à part.*

O malheur imprévu! ô disgrâce cruelle!

LE CHEVALIER.

Qu'y a-t-il, Frontin?

FRONTIN.

Les associés de M. Turcaret ont mis garnison chez lui, pour deux cent mille écus que leur emporte un caissier qu'il a cautionné... Je venois ici, en diligence, pour l'avertir de se sauver; mais je suis arrivé trop tard : ses créanciers se sont déja assurés de sa personne.

MADAME JACOB, *à part.*

Mon frère entre les mains de ses créanciers?... Tout dénaturé qu'il est, je suis touchée de son malheur. Je vais employer pour lui tout mon crédit; je sens que je suis sa sœur.

(Elle sort.)

SCÈNE XV.

MADAME TURCARET, LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN.

MADAME TURCARET, *à part.*

Et moi, je vais le chercher pour l'accabler d'injures ; je sens que je suis sa femme.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XVI.

LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN, *au chevalier.*

Nous envisagions le plaisir de le ruiner ; mais la justice est jalouse de ce plaisir-là : elle nous a prévenus.

LE MARQUIS.

Bon ! bon ! il a de l'argent de reste pour se tirer d'affaires.

FRONTIN.

J'en doute. On dit qu'il a follement dissipé des biens immenses... mais ce n'est pas ce qui m'embarrasse à présent : ce qui m'afflige, c'est que j'étois chez lui quand ses associés y sont venus mettre garnison.

LE CHEVALIER.

Eh bien ?

FRONTIN.

Eh bien! monsieur, ils m'ont aussi arrêté et fouillé, pour voir si par hasard je ne serois point chargé de quelque papier qui pût tourner au profit des créanciers... (*Montrant la baronne.*) Ils se sont saisis, à telle fin que de raison, du billet de madame, que vous m'avez confié tantôt.

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je? juste ciel!

FRONTIN.

Ils m'en ont pris encore un autre de dix mille francs, que M. Turcaret avoit donné pour l'acte solidaire, et que M. Furet venoit de me remettre entre les mains.

LE CHEVALIER.

Eh pourquoi, maraud! n'as-tu pas dit que tu étois à moi?

FRONTIN.

Oh! vraiment, monsieur, je n'y ai pas manqué. J'ai dit que j'appartenois à un chevalier; mais, quand ils ont vu les billets, ils n'ont pas voulu me croire.

LE CHEVALIER.

Je ne me possède plus; je suis au désespoir!

LA BARONNE.

Et moi, j'ouvre les yeux. Vous m'avez dit que vous aviez chez vous l'argent de mon billet. Je vois par-là que mon brillant n'a point été mis en gage; et je sais ce que je dois penser du beau récit que Frontin m'a fait de votre fureur d'hier au soir.

Ah! chevalier, je ne vous aurois pas cru capable d'un pareil procédé.... *(Regardant Lisette.)* J'ai chassé Marine parce qu'elle n'étoit pas dans vos intérêts, et je chasse Lisette parce qu'elle y est... Adieu; je ne veux de ma vie entendre parler de vous.

(Elle se retire dans l'intérieur de son appartement.)

SCÈNE XVII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, FRONTIN, LISETTE.

LE MARQUIS, *riant, au chevalier, qui a l'air tout déconcerté.*

Ah! ah! ma foi, chevalier, tu me fais rire. Ta consternation me divertit... Allons souper chez le traiteur, et passer la nuit à boire.

FRONTIN, *au chevalier.*

Vous suivrai-je, monsieur?

LE CHEVALIER.

Non; je te donne ton congé. Ne t'offre plus jamais à mes yeux.

(Il sort avec le marquis.)

SCÈNE XVIII.

FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

Et nous, Frontin, quel parti prendrons-nous?

FRONTIN.

J'en ai un à te proposer. Vive l'esprit, mon enfant! Je viens de payer d'audace; je n'ai point été fouillé.

LISETTE.

Tu as les billets?

FRONTIN.

J'en ai déja touché l'argent; il est en sûreté: j'ai quarante mille francs. Si ton ambition veut se borner à cette petite fortune, nous allons faire souche d'honnêtes gens.

LISETTE.

J'y consens.

FRONTIN.

Voilà le règne de M. Turcaret fini; le mien va commencer.

FIN DE TURCARET.

L'ÉPREUVE RÉCIPROQUE,

COMÉDIE,

PAR ALAIN,

Représentée, pour la première fois, en 1711.

NOTICE SUR ALAIN.

Robert Alain naquit à Paris en 1680, et y fit de très bonnes études. Ses parents le destinoient à l'état ecclésiastique; mais il ne s'y sentoit aucune disposition, et avoit au contraire beaucoup de penchant pour la littérature. Malheureusement sa fortune ne lui permettoit pas de s'y livrer entièrement. Il prit l'état de sellier: ce genre d'occupation paroît avoir employé tous ses moments, puisqu'on n'a de lui que l'Épreuve réciproque, petite comédie en un acte, à laquelle on prétend que Legrand eut beaucoup de part. Cette pièce fut jouée pour la première fois en 1711. Elle eut beaucoup de succès, et paroît encore fort souvent sur le théâtre. On raconte qu'au sortir de la première représentation, Lamotte ayant trouvé la pièce un peu courte, dit à Alain, dans les foyers, en faisant allusion à son état de sellier: « Monsieur Alain, « vous n'avez pas assez allongé la courroie. »

Alain mourut à Paris en 1720, n'ayant encore que quarante ans.

PERSONNAGES.

MADAME DE FALIGNAC.
VALÈRE, amant de Philaminte.
PHILAMINTE, jeune veuve, amante de Valère
FRONTIN, valet de Valère.
LISETTE, intrigante.
CRIQUET.

La scène est à Paris, dans la maison de madame de Falignac.

L'ÉPREUVE RÉCIPROQUE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

VALÈRE, FRONTIN, *habillé en financier.*

FRONTIN.

Eh bien! monsieur mon nouveau maître, nous voici donc chez madame de Falignac?

VALÈRE.

Oui, Frontin.

FRONTIN.

Que de magnificence! ce que c'est que d'avoir de l'esprit! On dit que la maîtresse de ce logis a été autrefois petite soubrette, et qu'aujourd'hui...

VALÈRE.

Aujourd'hui elle est veuve d'un conseiller de province, qui lui a laissé quelque bien à la vérité; mais, si elle ne donnoit à jouer, ce peu de bien ne suffiroit pas à soutenir cette magnificence qui te surprend.

FRONTIN.

Cette maison ne désemplit point du matin jusqu'au soir. On y voit des comtes, des comtesses,

des marquis, des marquises, des présidents, des présidentes, des abbés, des abb.... que diable sais-je? Il faut que ce soit ici le rendez-vous de tous les nobles fainéants de Paris; apparemment que vous y venez souvent, monsieur.

VALÈRE.

Je n'y suis jamais venu que pour voir Philaminte.

FRONTIN.

Cette jeune veuve que vous aimez depuis si long-temps, et que vous allez épouser?

VALÈRE.

Elle vient ici avec moins de scrupule que partout ailleurs, madame de Falignac ayant été femme de chambre de sa mère.

FRONTIN.

Cette Philaminte est belle sans doute? elle vous aime autant que vous l'aimez?

VALÈRE.

Hélas!

FRONTIN.

Vous soupirez?

VALÈRE.

Ne m'en parle point.

FRONTIN.

Comment?

VALÈRE.

Je l'adore, et l'infidèle!... Ne m'en parle point, te dis-je.

FRONTIN.

Parlons donc d'autre chose. Quoique nous nous connoissions vous et moi depuis long-temps, ce n'est que d'hier que je suis à votre service; vous m'habillez aujourd'hui magnifiquement, vous m'amenez ici sans vouloir me rien dire, je crois cependant qu'il est temps de m'instruire de votre dessein. Que voulez-vous que j'entreprenne dans cet équipage?

VALÈRE.

Je veux, mon cher Frontin, que tu contrefasses le financier. Comme tu as demeuré long-temps chez monsieur Patin, le plus riche financier de tout le royaume, j'ai cru que tu pourrois mieux qu'un autre en avoir attrapé les manières, et c'est ce qui m'a fait mettre tout en usage pour t'attirer à mon service.

FRONTIN.

J'y ai fait une grande perte, et vous une bonne acquisition. Mais qui vous oblige à me faire passer pour financier?

VALÈRE.

Je suis jaloux, Frontin. Je veux tendre un piége à Philaminte; je veux éprouver sa fidélité, et je t'ai choisi....

FRONTIN.

Oh! parbleu, monsieur, elle y sera prise; elle succombera, ne risquez point le paquet. Mettre une veuve à l'épreuve d'un financier, c'est pousser

une terrible botte à sa douleur : et surtout ce financier étant fait comme moi.

VALÈRE.

Quoique Philaminte soit coquette, je n'ose encore imaginer....

FRONTIN.

C'est-à-dire que sa coquetterie est entée sur un sauvageon de vertu.

VALÈRE.

Je ne doute point de sa vertu. Dans toutes ses actions elle a toujours en vue le mariage.

FRONTIN.

Mais vous voulez savoir si, trouvant un plus riche parti, elle seroit d'humeur à l'accepter ou à vous le sacrifier? Ma foi, je n'approuve point votre délicatesse. D'ailleurs, irai-je dire de but en blanc à Philaminte que je l'aime, que je suis financier, que je veux l'épouser?

VALÈRE.

Les choses sont plus avancées que tu ne penses. Depuis que je suis brouillé avec elle, sous le nom de M. Patin qu'elle n'a jamais vu, je lui ai déja fait tenir une riche agrafe de diamants, avec un billet, dans lequel je lui propose un rendez-vous.

FRONTIN.

Eh bien?

VALÈRE.

Elle a reçu le tout avec la joie d'une coquette qui fait une nouvelle conquête.

FRONTIN.

Que voulez-vous davantage? Voilà votre épreuve faite.

VALÈRE.

Mon amour ne peut encore la condamner tout-à-fait; elle aime le jeu passionnément. Elle venoit peut-être de faire quelque perte considérable dans le temps que je lui ai fait tenir cette agrafe.

FRONTIN.

Il est vrai que les joueurs qui perdent sont comme les gens qui se noient, ils saisissent dans le moment tout ce qu'on leur présente.

VALÈRE.

Voilà où j'en suis; c'est à toi d'achever.

FRONTIN.

En ce cas, je jouerai bien mon rôle. Me voilà donc à la place de mon ancien maître le financier. Cela arrive assez souvent dans ce métier-là.

VALÈRE.

Elle n'aura pas manqué de s'informer de M. Patin. Ainsi, songe à le bien copier, et à remplir l'idée qu'on pourra lui en avoir donnée.

FRONTIN.

Pour la taille d'abord, elle est assez semblable. Je changerai seulement mon esprit fin et délicat en des manières brusques et grossières : je parlerai de tout à tort et à travers, et je ne laisserai pas, sous cette naïveté affectée, de me rendre agréable à Philaminte.

VALÈRE.

Fort bien.

FRONTIN.

Mais, monsieur, pour faire le financier, il faut avoir de l'argent; je n'ai pas le sou.

VALÈRE.

Tiens, voilà ma bourse. Comme tu ne joueras ce personnage qu'un moment, ce qui est dedans te suffira pour bien faire les choses : songe seulement à répandre l'argent à propos.

FRONTIN.

Laissez-moi faire. Commençons par payer grassement celui qui va contrefaire le financier.

VALÈRE.

Comment?

FRONTIN, *se donnant de l'argent à lui-même.*

Tenez, monsieur Frontin, voilà ce que je vous donne... Ah! monsieur, je ne le prendrai point... Si vous ne le prenez point, je le garderai.

VALÈRE.

Ne badine pas; quelqu'un vient : c'est madame de Falignac; elle sait mon secret.

FRONTIN.

Ne jasera-t-elle point?

VALÈRE.

Elle est de mes amies.

SCÈNE II.

MADAME DE FALIGNAC, VALÈRE, FRONTIN.

VALÈRE.

Bon jour, ma chère madame de Falignac.

MADAME DE FALIGNAC.

Ah! c'est vous, mon cher Valère? Êtes-vous toujours fou?

VALÈRE.

Plus que jamais, madame, si c'est folie de vouloir pousser une infidèle à bout.

MADAME DE FALIGNAC.

Philaminte est une jeune folle qui ne sait pas les conséquences des choses, et vous devriez plutôt détourner les occasions qu'elle pourroit avoir de vous être infidèle, que de tendre des appâts à son humeur volage. Mais quel est ce monsieur devant qui nous parlons si librement?

VALÈRE.

C'est le valet que j'ai choisi pour faire le financier.

MADAME DE FALIGNAC.

Ma foi, je l'aurois pris pour un honnête homme.

FRONTIN, *montrant sa bourse.*

Ne le suis-je pas? Vous voyez, monsieur, que les connoisseuses s'y trompent. Jugez si Philaminte, qui n'a pas tant d'expérience à beau-

coup près que madame, ne donnera pas dans le panneau.

MADAME DE FALIGNAC.

Mais enfin, si elle est aussi infidèle que vous vous le persuadez, que ferez-vous? Quelle sera votre vengeance?

VALÈRE.

J'épouse à ses yeux cette belle inconnue dont je vous ai parlé.

MADAME DE FALIGNAC.

Quoi! cette comtesse si riche que vous ne connoissez que de nom? Je doute qu'elle ait les charmes de Philaminte.

VALÈRE.

Elle est alliée, dit-on, à tout ce qu'il y a de plus illustre à la cour; et pour juger de sa beauté, il ne faut que voir son portrait.

(Il lui montre un portrait.)

MADAME DE FALIGNAC.

Voilà une belle personne.

VALÈRE.

Elle me l'a envoyé ce matin avec ce billet, qui me promet une fortune considérable, si je quitte Philaminte pour elle.

MADAME DE FALIGNAC.

Elle vous envoie des présents de cette magnificence, sans vous avoir jamais parlé?

FRONTIN.

Elle a vu monsieur, n'est-ce pas assez? La plupart des femmes ne s'attachent qu'à la superficie;

c'est ce qui me fait attendre au premier jour une fortune semblable.

VALÈRE.

Je vous dirai plus. Par ma réponse à sa lettre, c'est ici que doit se faire notre entrevue : ne soyez pas fâchée si j'ai choisi votre maison.

MADAME DE FALIGNAC.

Vous vous moquez, mon cher Valère.

FRONTIN.

Madame sait que c'est à bonne intention. Elle se mêle quelquefois de faire des mariages; mais, quand ils se font sans elle, elle n'en est point scandalisée.

VALÈRE.

Quelqu'un vient, séparons-nous; il ne faut pas qu'on nous voie ensemble; nous nous retrouverons dans la salle du jeu.

SCÈNE III.

MADAME DE FALIGNAC, *seule.*

Je crains que notre ami Valère ne se repente de sa curiosité. Philaminte est une étourdie qui pourroit... Mais la voici.

SCÈNE IV.

PHILAMINTE, MADAME DE FALIGNAC.

PHILAMINTE, *éclatant de rire.*

MA chère madame de Falignac, vous me voyez dans une joie, dans un excès de joie, qui ne se peut concevoir!

MADAME DE FALIGNAC.

D'où vient donc cette joie, petite folle?

PHILAMINTE.

Valère est un volage, un inconstant, un infidèle. Ah! ah! ah!...

MADAME DE FALIGNAC.

Voilà un beau sujet de vous réjouir!

PHILAMINTE.

J'ai toujours bien jugé que son ambition le feroit donner dans le panneau. Comme je n'ai rien de caché pour vous, je vous avouerai que depuis quelques jours je lui ai fait écrire sous le nom d'une comtesse supposée. Le traître y a fait réponse. Ah! ah! ah!

MADAME DE FALIGNAC.

Que me dites-vous là?

PHILAMINTE.

Et ce matin, de la part de la même comtesse, je lui ai envoyé un portrait garni de diamants; il ne l'a pas refusé, le fourbe, le perfide, le scélérat. Ah! ah! ah!

MADAME DE FALIGNAC.

Cela est assez risible, mais je crois que vous n'en riez que du bout des dents.

PHILAMINTE.

Point, j'en ris tout de bon ; nos amours étoient trop tristes, je me lassois de ce que Valère ne me donnoit aucun sujet de jalousie, et encore plus de rester si long-temps sans m'attirer des reproches de sa part. Depuis que nous nous aimons, nous n'avons presque point été brouillés. Cela est ennuyant, au moins.

MADAME DE FALIGNAC.

Beaucoup.

PHILAMINTE.

Enfin son infidélité m'a déterminée à répondre au billet doux d'un financier qui m'a envoyé cette agrafe. Comme il se propose pour mari, je n'ai point tant cherché de façons. S'il s'étoit proposé pour amant, cela auroit mérité attention ; j'ai accepté son rendez-vous, et c'est chez vous, ma chère bonne.

MADAME DE FALIGNAC.

Il faut que je sois bien bonne en effet pour souffrir tout cela.

PHILAMINTE.

Oh ! je ne connois point de meilleure femme que vous.

MADAME DE FALIGNAC, *à part.*

Ne disons rien, cette épreuve réciproque nous va donner la comédie en notre petit particulier.

PHILAMINTE.

Que dites-vous ?

MADAME DE FALIGNAC.

Rien, je songe à tous ces rendez-vous; je trouve cela plaisant à mon tour.

PHILAMINTE.

Gardez-moi le secret.

MADAME DE FALIGNAC.

Allez, allez, j'ai d'autres secrets que le vôtre à garder, et je suis plus discrète que vous ne pensez. Après tout, quel est votre dessein ?

PHILAMINTE.

J'attends Valère aux genoux de la fausse comtesse, pour lui dire que ce n'est que la femme de chambre d'une de mes amies.

MADAME DE FALIGNAC.

Il sera au désespoir.

PHILAMINTE.

Et sur-le-champ j'épouse le financier.

MADAME DE FALIGNAC.

Mais le connoissez-vous assez ?...

PHILAMINTE.

Je m'en suis informée. On dit que ce n'est pas un homme fort bien fait, mais une agrafe de ce prix *(lui faisant voir l'agrafe)* m'a d'abord prévenue en sa faveur. Il m'a vue plusieurs fois, à ce que marque son billet; il est charmé de moi, toute sa caisse est à mon service. Que je m'en vais dépenser d'argent ! que je m'en vais jouer !

MADAME DE FALIGNAC.

C'est un grand plaisir.

PHILAMINTE.

Il m'a prise dans le bon temps; car, dans une autre saison, j'aurois jeté par les fenêtres le billet doux, l'agrafe, le porteur, le financier, et tout son équipage.... Mais voici notre fausse comtesse.

SCÈNE V.

PHILAMINTE, MADAME DE FALIGNAC; LISETTE, *en comtesse.*

PHILAMINTE.

Approche, Lisette, qu'as-tu fait?

LISETTE.

Des merveilles. On vient de me montrer votre Valère. Aussitôt qu'il m'a vue, il s'est troublé; j'ai fait la déconcertée, il a tiré mon portrait de sa poche, et l'a baisé avec transport. J'ai joué de la prunelle, j'ai rougi, j'ai pâli, et en tournant mes pas de ce côté, je lui ai lancé un coup d'œil si meurtrier que je ne crois pas qu'il en revienne.

MADAME DE FALIGNAC.

Mademoiselle Lisette ne l'entend pas mal.

LISETTE.

N'est-ce pas de cette manière, madame, que vous attirâtes autrefois le défunt dans vos filets?

MADAME DE FALIGNAC.

A peu près.

LISETTE.

Le bon temps est passé, madame de Falignac. Les hommes n'épousent plus par amourette.

PHILAMINTE.

Mais, Lisette, où as-tu laissé Valère?

LISETTE.

Il est en conversation avec mon page, il l'a tiré à quartier.

MADAME DE FALIGNAC.

Comment donc? quel page?

LISETTE.

C'est le fils du cocher de la dame que je sers. Il voudra apparemment le faire jaser, mais le petit drôle est aussi bien instruit que le laquais qui lui a rendu ce matin mon portrait. Il lui a fait mille questions.... Mais, qu'est-ceci, madame? vous me paroissez triste.

PHILAMINTE.

C'est que je fais réflexion sur cette aventure. Quoique je trahisse en quelque façon Valère, je suis fâchée de le voir infidèle; je voudrois que mon inconstance lui fît de la peine.

MADAME DE FALIGNAC.

Ma foi, vous l'aimez plus que vous ne pensez.

LISETTE.

Voici notre page en question.

SCÈNE VI.

PHILAMINTE, MADAME DE FALIGNAC, LISETTE; CRIQUET, *en page.*

LISETTE.

Eh bien, Criquet?

CRIQUET.

Eh bien! mademoiselle Lisette, je viens de raisonner avec ce monsieur; savez-vous qu'il ne manque pas d'esprit?

LISETTE.

Tu trouves cela?

CRIQUET.

Il n'en manque morbleu pas; mais j'en ai plus que lui.

LISETTE.

Comment?

CRIQUET.

Il m'a voulu tirer les vers du nez, mais je lui ai donné son reste comme il faut. Il n'y a pas ventrebleu de page de cour plus effronté que moi quand je m'y mets.

LISETTE.

Que t'a-t-il demandé encore?

CRIQUET.

Mon gentilhomme, y a-t-il long-temps que vous êtes auprès de cette belle dame?... Depuis qu'elle est arrivée de Bretagne pour se marier à Paris.

LISETTE.

Bon.

CRIQUET.

Sait-on qui elle va épouser?... Non, mais elle dit tous les jours à son oncle le commandeur, en querellant avec lui, que, puisqu'il l'a une fois mariée à sa fantaisie, elle veut à l'avenir se marier toujours à la sienne; que pour son bien, elle prétend choisir, et qu'elle a déja en main le plus joli homme de France, dont elle veut faire la fortune.

LISETTE.

Fort bien.

CRIQUET.

Il vouloit m'en demander davantage; mais zeste, je me suis adroitement débarrassé de lui.

LISETTE.

Cela ne va pas mal.

CRIQUET.

Il vient de ce côté, je vous en avertis.

MADAME DE FALIGNAC.

Passons dans ce cabinet, nous verrons tout son manège.

LISETTE.

Moi, je l'attends ici de pied ferme.

PHILAMINTE.

Toi, Criquet, vois là-dedans si monsieur Patin n'y seroit pas, et viens nous en avertir.

CRIQUET.

Je ne le connois point.

LISETTE.

C'est ce financier dont tu nous as tantôt entendu parler... monsieur Patin.

CRIQUET.

Ce financier... monsieur Patin... Je ne sais ce que c'est; mais il n'importe, je devinerai bien à la mine qu'est-ce qui doit s'appeler comme cela.

SCÈNE VII.

LISETTE, *seule.*

Que je suis sotte de ne pas profiter de mes charmes! Madame de Falignac n'étoit pas plus que moi quand elle a fait sa fortune; mais Valère n'est pas ce qu'il me faut. Philaminte, pour se venger, lui découvrira tôt ou tard qui je suis. Tournons nos vues de quelqu'autre côté, il se pourra trouver ici quelque dupe qui nous conviendra mieux... Voici Valère, jouons toujours notre scène avec lui.

SCÈNE VIII.

MADAME DE FALIGNAC ET PHILAMINTE, *cachées;* VALÈRE, LISETTE, *en comtesse.*

LISETTE.

Je ne sais, monsieur, ce que vous jugerez de moi; mais je crains que ma démarche ne me fasse tort. Faire trop paroître son amour, ce n'est pas le moyen d'en inspirer beaucoup.

VALÈRE.

Si les personnes d'un certain mérite et d'un certain rang ne hasardoient les premiers pas, quel téméraire oseroit lever les yeux jusqu'à elles ?

LISETTE.

Croyez-vous que ce pas ne nous coûte rien ? Mon amour a été long-temps combattu par ma raison ; mais enfin j'ai fait taire cette cruelle. Si l'on suivoit toujours ses conseils, on ne feroit jamais de folies. Hélas ! que la vie seroit ennuyeuse !

VALÈRE.

C'est la raison qui m'a fait quitter Philaminte, et c'est l'amour qui me conduit vers vous ; c'est lui qui me fait vous sacrifier la personne que j'ai le plus aimée au monde, la personne pour qui.... mais non, c'est ne vous rien sacrifier que de vous sacrifier une infidèle... Philaminte ne mérite pas... Madame, si vous avez quelques bontés pour moi, faites-les paroître en recevant ma main dans ce jour.

LISETTE.

Comment donc dans ce jour ! Tout à l'heure.

VALÈRE.

Tout à l'heure ?

LISETTE.

Oui, point de retardement. Le comte mon mari est mort subitement, je veux me remarier de même.

VALÈRE.

Mais madame....

LISETTE.

Mais, monsieur, cinquante mille livres de rente, que sa mort me laisse, valent bien qu'on m'épouse sans réflexion.

VALÈRE.

Ah! madame, parlez de votre beauté.

LISETTE.

Non, non. Je vois bien que Philaminte vous tient toujours au cœur. Que je suis malheureuse!

VALÈRE.

Vous pleurez, ma belle comtesse? Ah! c'en est trop, Philaminte ne vaut pas que je diffère d'un moment le plaisir de vous posséder. Je vous dirai plus; quand elle ne m'auroit jamais donné sujet de me plaindre, votre charmante vue suffit pour me rendre inconstant.

LISETTE.

Ah! voilà l'aveu que j'attendois : ne différons point notre mariage. Faisons confidence de notre amour à la maîtresse de ce logis; elle est de mes amies, elle nous conduira dans tout ceci. Passons dans son appartement, suivez-moi.

VALÈRE.

O ciel! à quoi le désespoir m'entraîne!

SCÈNE IX.

PHILAMINTE, MADAME DE FALIGNAC,
sortant de l'endroit où elles étoient cachées.

PHILAMINTE.

Enfin, ma chère de Falignac, connoissez-vous les hommes ?

MADAME DE FALIGNAC.

Il y a long-temps.

PHILAMINTE.

Auriez-vous jamais cru que Valère.... Ah ! je ne me possède pas! Je suis dans une impatience cruelle, et si le financier venoit dans ce moment...

SCÈNE X.

PHILAMINTE, MADAME DE FALIGNAC, CRIQUET.

CRIQUET.

Madame, une figure grosse et courte, vêtue de velours noir, s'approche d'ici ; j'ai jugé que c'étoit M. Patin.

PHILAMINTE.

C'est lui sans doute, reprenons notre air gai. J'étois bien folle de me chagriner.

MADAME DE FALIGNAC.

Il vient tout à propos. Ces messieurs les financiers viennent toujours à la bonne heure *(A part.)*

Pour achever de nous donner la comédie, amenons ici Valère; il faut qu'il soit aussi payé de sa curiosité. *(Haut.)* Je vous laisse.

SCÈNE XI.

FRONTIN, PHILAMINTE.

FRONTIN, *en financier, entre d'un air brusque, contrefaisant M. Patin, son ancien maître.*

Me voilà, madame : il y a une heure que je serois ici, sans des importuns, des canailles qui sont venus en foule m'apporter de l'argent; j'ai cru que cela ne finiroit d'aujourd'hui.

PHILAMINTE.

Je m'étonnois en effet qu'un homme aussi poli vînt le dernier à un premier rendez-vous, et je commençois à rougir de ma foiblesse.

FRONTIN.

Eh! c'est la mode à présent, les hommes ne veulent plus attendre, et surtout nous autres financiers, nous ne nous piquons pas d'observer les formalités. D'ailleurs mon arrivée a été précédée par des avant-coureurs qui ont dû vous dédommager de ne me pas voir sitôt.

PHILAMINTE.

Il est vrai que votre lettre est toute charmante. Il n'y a rien de si tendre : elle m'a réjouie d'un bout à l'autre.

FRONTIN.

Et l'agrafe?

PHILAMINTE.

Elle a son mérite.

FRONTIN.

Il y a morbleu plus d'éloquence dans cette agrafe-là que dans toutes les épîtres de Cicéron.

MADAME DE FALIGNAC, *bas, à Valère, l'attirant dans le fond du théâtre.*

Passons dans cet endroit, nous entendrons toute la conversation.

VALÈRE.

J'enrage !

FRONTIN.

Il m'est revenu que vous aimiez un certain aigrefin, nommé Valère. Je ne veux point de partage, au moins.

PHILAMINTE.

Vous connoissez Valère ?

FRONTIN.

Si je le connois ! Je lui ai vingt fois prêté de l'argent qu'il me doit encore.

PHILAMINTE.

Cependant il a du bien.

FRONTIN.

Cela ne fait rien, et je présume qu'il aura souvent besoin de moi. L'aimez-vous encore ? Parlons franchement.

PHILAMINTE.

Je le hais à la mort.

FRONTIN.

Cela me fait plaisir; mais vous l'avez aimé, cette idée me chagrine.

PHILAMINTE.

Oh! de grâce, contentez-vous de votre bonheur présent, si c'en est un de recevoir ma main. Je n'aime point ces esprits inquiets qui rappellent sans cesse le passé. Si j'ai aimé Valère, cela n'est point de votre bail, et je mets dans mon marché que vous n'en parlerez jamais.

FRONTIN.

C'est bien dit, ne parlons que de moi, belle Philaminte; le sujet en vaut la peine. Dites-moi que ma seule personne vous enchante, que vous ne regardez point les biens immenses que vous allez partager avec moi, et que vous voudriez que je fusse un misérable, pour ainsi dire, un homme de rien, pour avoir le plaisir de m'élever....

PHILAMINTE.

Oh! je vous dirai tout cela une autre fois, vous avez trop de délicatesse pour un financier.

FRONTIN.

Il est vrai que mes confrères n'y cherchent point tant de façons; ils ont presque tous les manières aussi rondes que la taille. Leurs conversations tombent toujours sur l'argent. Pour les imiter, parlons de la fortune que je vais vous faire: vous roulerez sur l'or, mon adorable.

PHILAMINTE.

Est-il possible?

FRONTIN.

Vous serez logée et meublée magnifiquement.

PHILAMINTE.

J'aime cela.

FRONTIN.

Vos équipages seront superbes.

PHILAMINTE.

Courage, monsieur Patin.

FRONTIN.

Des pierreries inestimables.

PHILAMINTE.

Vous vous ruinez.

FRONTIN.

Bon! qu'est-ce que cela me coûte, un zéro de plus. Quand épouserons-nous?

PHILAMINTE.

Je ne sais.

FRONTIN.

Dans ce moment, si vous voulez; aussi-bien tantôt ai-je beaucoup d'affaires.

PHILAMINTE.

Je le veux; allons de ce pas chez le notaire faire dresser les articles.

FRONTIN, *l'arrêtant.*

Est-ce que vous voulez que ce soit par-devant notaire?

PHILAMINTE.

Sans doute; cela se fait-il autrement?

FRONTIN.

Quelquefois; mais j'en passerai par où il vous plaira.

PHILAMINTE.

Il faut que je parle auparavant à madame de Falignac, elle auroit lieu de se plaindre de moi de m'être engagée si avant sans ses conseils.

FRONTIN.

Mais....

PHILAMINTE.

Mais, mais; je vais la trouver, et je reviens dans le moment.

SCÈNE XII.

FRONTIN, *seul.*

Ma foi, cela ne va pas mal, et si je ne craignois les suites... Mais il ne faut pas jouer ce tour à mon maître. Quoi qu'il dise et quoi qu'il fasse, je suis persuadé que Philaminte lui tient toujours au cœur : tâchons d'en tromper quelqu'autre avant de quitter notre équipage à bonne fortune.

SCÈNE XIII.

VALÈRE, MADAME DE FALIGNAC, *sortant de l'endroit où ils étoient cachés;* FRONTIN.

FRONTIN.

Ah! ah! vous étiez là, monsieur?

VALÈRE.

Oui, j'ai tout entendu; je suis dans une telle fureur, que je ne me connois plus.

MADAME DE FALIGNAC.

Oh çà, parlons sincèrement; pouvez-vous blâmer Philaminte, sans vous avouer le plus injuste de tous les hommes? Je n'ai pas perdu un seul mot de votre conversation avec la comtesse: croyez-moi, restez-en là, et raccommodez-vous avec Philaminte.

VALÈRE.

Moi? j'aimerois mieux mourir; je veux la pousser à bout. Elle vous cherche, allez la trouver; cependant, je vais rejoindre ma comtesse. Au moins, je compte toujours sur votre discrétion.

MADAME DE FALIGNAC.

Ne soyez point en peine.

SCÈNE XIV.

FRONTIN, *seul.*

Je suis ravi qu'on me laisse seul. Je vais voir là-dedans si quelque dupe ne donnera pas dans mon bon air.... Mais j'aperçois la comtesse. Je puis en conscience trahir mon maître de ce côté-là. Voici deux ou trois fois qu'elle me lorgne, voyons ce que cela veut dire.

SCÈNE XV.

LISETTE, *en comtesse;* FRONTIN, *en financier.*

LISETTE.

Bon, voilà ce que je cherche, le financier de Philaminte : il m'a tantôt regardée d'un œil qui n'étoit pas indifférent; poussons quelques soupirs pour l'amorcer. Ah!

FRONTIN, *après l'avoir regardée avec sa lorgnette.*

Vous soupirez, charmante veuve? est-ce pour le défunt, ou après un futur?

LISETTE.

Ce discours me surprend de la part d'un seigneur de qui je ne croyois pas avoir l'honneur d'être connue.

FRONTIN.

On ne peut vous voir, sans être charmé.... de vos charmes : on ne peut en être charmé sans avoir la curiosité de savoir qui vous êtes. Pour le savoir

il faut le demander; c'est ce que j'ai fait : et l'on m'a dit que vous étiez une veuve fort riche, fort qualifiée, mais encore plus libérale, et que....

LISETTE.

Ne parlons point de mes libéralités, on auroit de la peine à égaler les vôtres.

FRONTIN.

Quoi! vous me connoissez?

LISETTE.

Il faudroit n'avoir jamais vu le monde pour ne pas connoître M. Patin : son mérite et ses dépenses avec les dames lui ont acquis une réputation.

FRONTIN.

Il est vrai que j'en fais de terribles, et surtout quand les femmes commencent par me donner; cela me pique, cela m'acharne. Une présidente, amoureuse de moi, m'envoya une fois un mauvais diamant de mille écus, ce diamant lui a valu plus de cent mille francs : oui; cette présidente-là me coûte cent mille francs ou rien. Mes réponses à ses billets doux étoient des lettres de change, et je crois que je l'aurois épousée, sans un mari qu'elle avoit encore de reste.

LISETTE.

Je n'en ai plus, dieu merci; le mien est bien mort. J'ai été si peu de temps avec lui, qu'il ne me souvient pas d'avoir été mariée. Je suis de ces veuves qui pourroient encore passer pour filles.

FRONTIN.

Cela est heureux, car il se trouve des filles qui ne pourroient passer que pour veuves.

LISETTE.

La triste chose que le veuvage!

FRONTIN.

Il me paroît qu'il vous ennuie. Et certain Valère qui vous couche en joue.....

LISETTE.

Que dites-vous de Valère? comment savez-vous....

FRONTIN.

Il n'a rien de caché pour moi, c'est de lui que je viens d'apprendre que votre libéralité s'étoit étendue jusqu'à lui envoyer votre portrait garni de diamants.

LISETTE.

Ah! le petit indiscret! Que je suis malheureuse d'être tombée si mal! je perds toute l'estime que j'avois conçue pour lui. L'on est bien embarrassé dans le choix des amants d'aujourd'hui. Les plus charmants sont les plus scélérats, et l'on ne trouve de la sincérité que dans ceux qui n'ont point l'art de plaire.

FRONTIN.

Ma foi, si j'étois femme, je m'attacherois à des gens faits sur un certain modèle, où l'utile se trouve mêlé avec l'agréable.

LISETTE.

Ce seroit assez mon goût, et il est fâcheux que la presse y soit maintenant.

FRONTIN.

On a beau avoir la presse, on sait toujours distinguer celles dont le mérite....

LISETTE.

Philaminte est sans doute du nombre des distinguées, et l'agrafe de diamants que vous lui avez envoyée.....

FRONTIN.

Comment morbleu! qui vous a dit cela?

LISETTE.

Elle-même, et que ce présent la touchoit du moins autant que votre personne.

FRONTIN.

Oui? oh! oh! elle ne me tient pas encore.

LISETTE.

Valère a compté sans son hôte, je n'aime point les amants escrocs.

FRONTIN.

Philaminte a trop jasé; je hais les femmes intéressées.

LISETTE.

Je crois que nous nous conviendrions bien, monsieur Patin.

FRONTIN.

Nous, madame la comtesse? à ravir! Nous semblons avoir été faits l'un pour l'autre. Si j'étois assez heureux...

LISETTE.

Si j'osois me flatter...

FRONTIN.

Ma foi, madame, sans tant barguigner, si vous voulez, je vous épouse.

LISETTE.

J'y consens, quand ce ne seroit que pour me venger de Valère; mais je voudrois que ce mariage fût bien secret.

FRONTIN.

Je serois au désespoir que personne en sût rien.

LISETTE.

Que diroient le commandeur mon oncle, mon frère le marquis, mon neveu le vicomte, s'ils savoient que je voulusse épouser moins qu'un duc?

FRONTIN.

Et ma tante la partisanne, mon frère le trésorier, et mon cousin germain le secrétaire du roi, que diroient-ils s'ils me voyoient pousser si avant dans la noblesse? eux qui savent si bien ce qu'en vaut l'aune.

LISETTE.

Ainsi, vous voyez que nous avons tous deux de grandes raisons pour cacher ce mariage.

FRONTIN.

Je vois... je vois qu'il en faut retrancher les trois quarts des cérémonies.

LISETTE.

Cependant il faut...

FRONTIN.

Tenez, dans ces sortes d'occasions, la parole vaut le jeu : je vous donne la mienne ; souffrez que je baise mille fois cette main dont, dont...

SCÈNE XVI.

PHILAMINTE; LISETTE, *en comtesse*, FRONTIN, *en financier*.

PHILAMINTE, *le surprenant*.

Oui, monsieur Patin?

LISETTE.

Ah ciel!...

FRONTIN.

Madame....

PHILAMINTE.

Cela est heureux ; je ne rencontre partout que des infidèles : je veux me venger de l'inconstance de Valère, et je trouve en vous un autre perfide. Vous qui me juriez dans ce moment une ardeur éternelle! Cela est fort plaisant, en vérité! A qui me sacrifiez-vous encore? à une malheureuse suivante revêtue des habits de sa maîtresse.

LISETTE.

Quoi! madame....

PHILAMINTE.

Paix, Lisette ; vous méritez que je vous fasse cet affront pour avoir voulu me trahir.

FRONTIN, *à part.*

Mon maître en tient, ne nous déconcertons pas. Comment donc, madame la soubrette, vous osez vous adresser à un homme de ma condition? Madame, pardonnez....

PHILAMINTE.

Non, monsieur, ne me parlez plus.

FRONTIN.

Est-ce ma faute, madame, si l'on m'aime? Mais je vous jure que je n'amusois la passion de cette petite guenon-là, que pour avoir le plaisir de vous la sacrifier.

PHILAMINTE.

Bagatelle!

FRONTIN.

Je voulois baiser sa main, et je ne sais qui me tient que la mienne ne punisse son impudence...

LISETTE.

Oh! doucement, monsieur le financier; n'étendez point jusque-là vos libéralités.

FRONTIN, *à Lisette.*

Vraiment, il vous en faut, ma mie, des seigneurs faits au tour: ôtez-vous de devant mes yeux, impertinente, et allez dans un coin de cette salle rougir de votre effronterie. Madame, souffrez que je me jette à vos genoux.

PHILAMINTE.

Levez-vous; on vous pardonne.

FRONTIN, *restant à ses genoux et baisant sa main.* Ah! madame, quelles grâces n'ai-je point à rendre....

SCÈNE XVII.

VALÈRE, PHILAMINTE; FRONTIN, *en financier;* LISETTE, *en comtesse.*

VALÈRE.

Je conçois le bonheur de monsieur Patin par ses remercîments, madame. Grâces au ciel, les choses en sont au point où je les souhaitois, et cette aventure me réjouit...

PHILAMINTE.

Le plaisir que j'en ai passe mon espérance, puisque vous en êtes témoin aussi-bien que votre belle, votre charmante, votre illustre comtesse.

VALÈRE, *montrant Lisette.*

Oui, j'aime, j'adore cette aimable personne, aussi digne d'un cœur comme le mien, que votre procédé vous en a su rendre indigne.

FRONTIN.

Bon! bon! courage.

PHILAMINTE.

Il est vrai que vous m'avez donné un bel exemple de fidélité.

VALÈRE.

C'est vous qui avez commencé, perfide.

FRONTIN.

Ma foi, je crois que vous avez tous deux commencé en même temps, et que vous n'avez rien à vous reprocher.

VALÈRE.

J'ai des inclinations, du moins, plus élevées que les vôtres; et le choix que vous avez fait de ce maraud....

FRONTIN.

Comment donc maraud? Madame, c'est une gageure, au moins.

PHILAMINTE.

Il vous sied mal de l'insulter.

VALÈRE.

Il m'est permis, je crois, de traiter mon valet comme il me plaît.

FRONTIN.

Adieu tout mon mérite.

PHILAMINTE.

Quoi! votre valet? Ah! quelle insolence!

VALÈRE.

Vous méritez cet éclat devant tout le monde, et que j'épouse à vos yeux cette charmante personne à qui je jure un amour éternel. Oui, belle comtesse! adorable comtesse!...

FRONTIN.

Eh! oui, oui; compte, compte.

VALÈRE, *à Lisette.*

Je n'aimerai jamais que vous. Je triomphe en ce moment.

PHILAMINTE.

Votre triomphe sera de peu de durée; il n'est pas si complet que vous vous l'imaginez. Et si monsieur le financier est un maraud de valet, madame la comtesse est une coquine de suivante. Ah! ah! ah!

LISETTE.

Mais, madame, je ne croyois pas...

FRONTIN.

Paix, Lisette.

VALÈRE.

Quoi! madame la comtesse....

FRONTIN.

Oui, monsieur, c'est une Lisette. A bon chat, bon rat : on vous jouoit le même tour que vous prétendiez jouer.

VALÈRE.

Juste ciel!

LISETTE.

Monsieur le financier de hasard, je vous la garde bonne.

FRONTIN.

Madame la comtesse faite à la hâte, nous en dirons deux mots.

SCÈNE XVIII.

MADAME DE FALIGNAC, PHILAMINTE, VALÈRE, LISETTE, FRONTIN.

MADAME DE FALIGNAC.

Eh bien! qu'est-ce, mes enfants? où en êtes-vous?

FRONTIN.

Nous en sommes au dénoûment, et nos amants, ayant voulu réciproquement s'éprouver, se trouvent aussi infidèles et aussi sots l'un que l'autre.

MADAME DE FALIGNAC.

Je savois vos secrets; mais j'ai voulu me réjouir de votre extravagance.

PHILAMINTE.

Ah! Valère, je n'aurois jamais cru que vous vous fussiez défié de moi à ce point.

FRONTIN.

Il avoit grand tort assurément.

VALÈRE.

Je ne me serois jamais imaginé, Philaminte, que vous m'eussiez mis à une telle épreuve.

LISETTE.

Il me paroît que vos soupçons étoient assez bien fondés.

PHILAMINTE.

Je ne veux plus vous voir.

VALÈRE.

Je ne paroîtrai jamais devant vous après une telle aventure.

MADAME DE FALIGNAC.

Vous vous moquez. Vous vous aimez encore plus qu'il ne faut pour être mari et femme.

FRONTIN.

Madame de Falignac a raison. Vous ferez fort bien de vous marier. Vous vous connoissez l'un l'autre, et vous n'achèterez point chat en poche.

VALÈRE.

Philaminte!

PHILAMINTE.

Valère!

VALÈRE.

Oublions le passé.

PHILAMINTE.

J'y consens.

MADAME DE FALIGNAC.

Et n'en venez jamais, croyez-moi, à ces sortes d'épreuves; elles sont trop dangereuses.

FRONTIN.

Madame la comtesse?

LISETTE.

Monsieur le financier?

FRONTIN.

Il semble que nous pouvons nous marier sans craindre à présent le courroux de nos parents.

LISETTE.

Ma foi, je le veux; mais point d'épreuve, au moins.

FRONTIN.

Oh! je n'ai garde; je serois sûr d'être trop bien payé de ma curiosité.

FIN DE L'ÉPREUVE RÉCIPROQUE.

TABLE

DES PIÈCES ET DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SEPTIÈME VOLUME.



